PQ
2323
.L24
A6
1862
SMRS

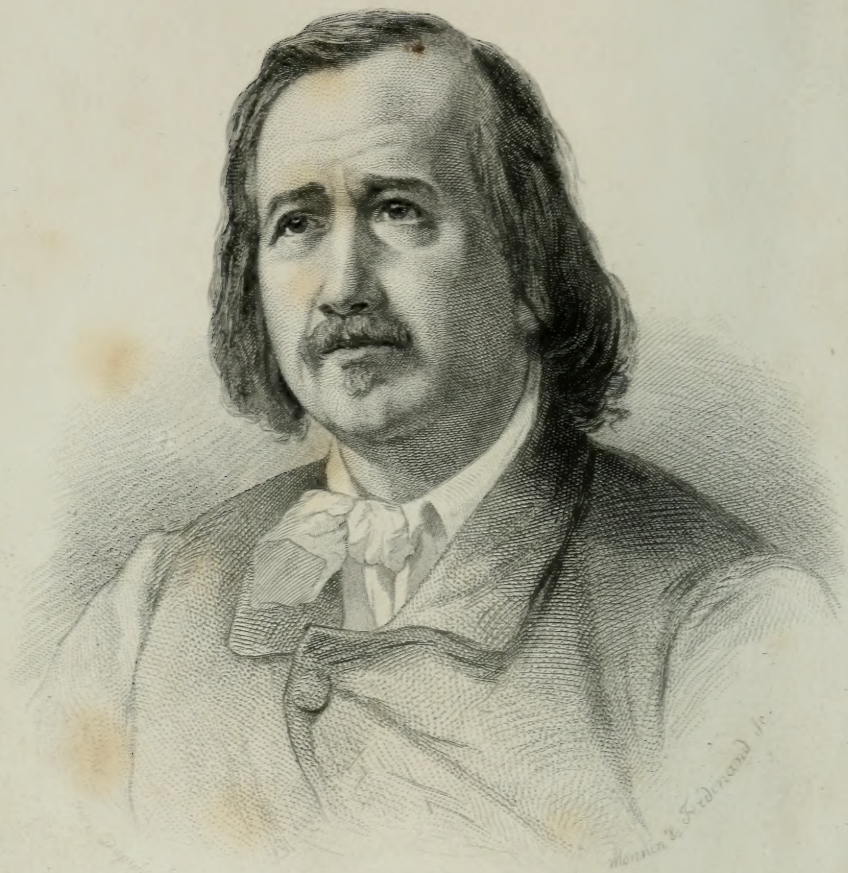
FABLES

DE

P. LACHAMBEAUDIE

POÉSIES DIVERSES

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.


Marcus B. F. Durand Jr.

FABLES

DE

P. LACHAMBEAUDIE

POÉSIES DIVERSES

15e Édition

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1862

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LETTRE DE BÉRANGER

Vos deux fables [1] sont charmantes, Monsieur, et je suis fier que l'une d'elles me soit dédiée, si aventurée que soit la comparaison que vous voulez bien faire du rossignol aux vieux chansonnier. Je ne me suis jamais cru qu'un pauvre oiseau, et ne sais trop encore de quelle espèce. Au moins suis-je de ceux qui aiment à saluer les belles voix et les doux chants. Voilà pourquoi j'ai cherché des échos pour les engager à répéter le bien que je pensais de vos fables, et je suis heureux qu'un d'eux vous ait redit mes paroles.

Je ne me rappelle plus trop, Monsieur, les conseils de vieillard que je vous ai donnés; mais ils devaient être excellents, s'ils ont contribué à vous faire faire le

[1] Voir page 69.

Moucheron et la Mouche. Je crois plutôt que vous avez écouté votre instinct de poëte, et que vous faites à mon expérience plus d'honneur qu'elle ne mérite. Votre recueil a une telle supériorité sur la plupart de ceux que je connais, votre style porte si bien l'empreinte de l'étude de nos grands maîtres, que des conseils comme les miens ne vous sont pas nécessaires, et que je m'étonne que ce recueil ne soit pas aussi connu qu'il devrait l'être.

Je vous remercie de la jolie composition gravée [1] que vous m'envoyez. Vous avez des amis qui vous comprennent; c'est un grand encouragement : c'est celui qui m'a aidé à traverser des années bien pénibles. Pour eux comme pour vous, je vous souhaite autant de bonheur que vous avez de talent.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon affectueuse considération.

BÉRANGER.

Passy, 24 septembre 1842.

[1] LA FLEUR ET LE NUAGE, dessin d'Adrien Guiguet, gravure d'Ernest Monnin.

LE POËTE

A mon ami Pierre Lachambeaudie.

Poëte, c'est la vérité
Que ta fable pour nous décèle;
Ton vers est la pure étincelle
Qui brille en notre obscurité.

Où donc menez-vous le poëte,
Soldats qui servez les méchants?
Vous l'avez pris dans la tempête :
Inspiré par de nouveaux chants,
Il marche en consolant ses frères,

Le captif au front radieux.
A-t-il des paroles amères?
Non! mais, riant de vos faux dieux,
Il marche en consolant ses frères

Poëte, c'est la vérité
Que ta fable pour nous décèle;
Ton vers est la pure étincelle
Qui brille en notre obscurité.

Dans vos casemates de pierre
Où pèse le froid des tombeaux,
Sur un doux rhythme une prière
Fait vibrer les sombres arceaux.
L'apôtre porte une couronne;
Nul bourreau ne peut la flétrir :
C'est le peuple ou Dieu qui la donne,
La verte palme du martyr :
L'apôtre porte une couronne.

Poëte, c'est la vérité
Que ta fable pour nous décèle;
Ton vers est la pure étincelle
Qui brille en notre obscurité.

Voyez en mer ce haut navire;
Ses flancs cachent bien des douleurs;
Mais à bord, les sons d'une lyre
Raniment la foi dans les cœurs.
Les femmes pleurent au rivage,
Et, par de fraternels élans,
Mêlent, dans les bruits de l'orage,
Leur voix aux cris des *Goëlands* [1] :
Les femmes pleurent au rivage.

Poëte, c'est la vérité
Que ta fable pour nous décèle;
Ton vers est la pure étincelle
Qui brille en notre obscurité.

Si de la patrie on t'exile,
Tu vas, ô pieux pèlerin,
Prêcher le nouvel Evangile :
La Muse a fleuri ton chemin.
Va remplir un devoir austère :
Ralliant les cœurs désunis,
Fais rayonner l'amour, mon frère,

[1] Voir à la table des Poésies diverses.

Sur la famille des bannis :
Va remplir un devoir austère.

Poëte, c'est la vérité
Que ta fable pour nous décèle ;
Ton vers est la pure étincelle
Qui brille en notre obscurité.

ANTOINE-MAC MONNIN.

Paris, mai 1852.

FABLES

LA GOUTTE D'EAU.

Un orage grondait à l'horizon lointain,
Lorsqu'une goutte d'eau, s'échappant de la nue,
Tombe au sein de la mer et pleure son destin.
« Me voilà dans les flots, inutile, inconnue,
Ainsi qu'un grain de sable au milieu des déserts.
Quand sur l'aile du vent je roulais dans les airs,
Un plus bel avenir s'offrait à ma pensée :
J'espérais sur la terre avoir pour oreiller
L'aile du papillon ou la fleur nuancée,
Ou sur le gazon vert et m'asseoir et briller... »
Elle parlait encore : une huître, à son passage,
S'entr'ouvre, la reçoit, se referme soudain.
Celle qui supportait la vie avec dédain
Durcit, se cristallise au fond du coquillage,
Devient perle bientôt, et la main du plongeur

La délivre de l'onde et de sa prison noire,
Et depuis, on l'a vue, éclatante de gloire,
Sur la couronne d'or d'un puissant empereur.

O toi, vierge sans nom, fille du prolétaire,
Qui retrempes ton âme au creuset du malheur,
Un travail incessant fut ton lot sur la terre;
Prends courage! ici-bas chacun aura son tour :
Dans les flots de ce monde, où tu vis solitaire,
Comme la goutte d'eau tu seras perle un jour...

LE FIGUIER STERILE.

Un jour, sur la montagne annonçant l'Évangile,
Jésus fut surpris par la faim.
S'écartant de la foule, il aperçut enfin
Un figuier... un figuier stérile.
« Apprends, dit le Seigneur, apprends, figuier maudit,
Que tout arbre stérile est indigne de vivre,
Et qu'aux feux éternels il faut que je te livre... »
En tremblant aussitôt le figuier répondit :
« Révoquez, ô Seigneur, la fatale sentence!
Sur l'aride rocher je reçus l'existence;
Je courbai mille fois mes rameaux agités
Sous le vent des hivers, sous le feu des étés;
Jamais une onde fécondante
N'infiltra sous mes pieds une séve abondante;
Jamais la main du vigneron

Ne détruisit la ronce attachée à mon front :
Or, n'ayant rien reçu, que pouvais-je vous rendre! »
Il dit ; alors, sans plus attendre,
Jésus, de sa justice apaisant la rigueur,
L'arrache et le transporte au pied de la montagne,
Où, prospérant bientôt sur un sol producteur,
Il donna par milliers des fruits au voyageur.

Combien de parias que la honte accompagne,
Sur le roc du malheur rameaux abandonnés,
A végéter sans fruit semblent prédestinés!
Loin de les condamner au vent de l'anathème,
De la manne des arts qui pleut sur vos élus,
Riches, versez sur eux l'ineffable baptême .
Cultivez-les, vos soins ne seront pas perdus.

L'OMBRE DE SALOMON ET LE LABOUREUR.

A certain laboureur le plus sage des rois
En songe apparut une fois :
« A tes pieds, lui dit-il, contemple
La fourmi, du travail suivant les saintes lois,
Et son activité te servira d'exemple. »
A ces mots s'envola l'ombre de Salomon.
De la charrue alors saisissant le timon,
L'homme aux champs chaque jour allait avant l'aurore.
A quatre-vingt-dix ans il labourait encore,
Lorsqu'un soir reparut l'antique vision :

« Eh quoi! jusqu'à la mort tu travailles? dit-elle.
— Vous m'offrîtes jadis la fourmi pour modèle...
— Mais, l'été, la fourmi fait sa provision
Pour vivre, dans l'hiver, à l'abri de l'orage :
L'hiver, c'est la vieillesse, et l'été le jeune âge :
L'homme a droit au repos ainsi que la fourmi...
— Sans relâche au travail la misère m'enchaîne,
Car le travail du jour au jour suffit à peine.
— N'as-tu pas quelque fils ou quelque jeune ami
Dont le bras vigoureux du travail te dispense?
— Comme moi, pour compagne ils ont la pauvreté!
— Au laboureur, grand Dieu, donne sa récompense!
Dit l'ombre; accorde, en ta bonté,
Un travail fructueux à l'ardente jeunesse,
Et du repos à la vieillesse!... »

L'HIRONDELLE ET LE CHIEN.

Octobre commençait; l'automne sur son aile
Ramenait les frimas précurseurs de l'hiver,
Et l'on voyait déjà s'enfuir une hirondelle,
Quittant le toit propice à sa famille ouvert.
Un chien, de la maison active sentinelle,
Lui dit : « Tu pars, tu quittes ces lambris
Où tu trouvas de chauds abris,
Où chacun admirait ta naissante couvée,
Où par votre présence on se croyait béni,
Où comme un saint trésor on conservait ton nid!...

L'hirondelle répond : « L'époque est arrivée
Où sur ces toits hospitaliers
Fondent les ouragans que l'aquilon déchaîne,
Où viennent des hivers les corbeaux familiers.
Mes compagnes et moi nous allons par milliers
Cherchant pour la saison prochaine
Un vent plus frais, un ciel plus bleu.
Au retour du printemps nous reviendrons peut-être :
Adieu !
—Pour moi, que l'ouragan gronde aux toits de mon maître,
Ou que de beaux soleils lui donnent de beaux jours,
Soumis à son destin, je lui serai fidèle... »

Courtisans, faux amis, parasites, toujours,
Quand le ciel devient noir, imitent l'hirondelle.

LA VIGNE ET L'ORMEAU.

« Laissez-moi m'attacher à votre tronc robuste,
Disait un jour la vigne à l'ormeau son voisin.
Sans vous, adieu ma tige, adieu mon doux raisin !
Je ne suis qu'un fragile arbuste
Que les bœufs fouleront sous leurs sabots pesants,
Et que viendra brouter quelque animal vorace.
Ormeau, pour que je vive, accueillez-moi, de grâce,
Et vous me verrez, tous les ans,
De mes pampres fleuris vous faire une couronne,
Et puis le vent de chaque automne

Faisant sur vos rameaux flotter mon fruit vermeil,
Vous serez l'ormeau sans pareil... »
L'arbre plein de bonté reçut la jeune plante,
Qui longtemps vit éclore une moisson brillante,
Et grandit, vigoureuse, autour de son appui.
Quand de nombreux hivers eurent fondu sur lui,
Les aquilons, riant de sa faiblesse
Contre son front ridé vinrent en menaçant;
Mais l'arbuste reconnaissant
Fut pour l'ormeau débile un bâton de vieillesse.

LA POULE ET LES CAILLOUX.

C'était vers le printemps : Cocotte, la poulette,
Du matin jusqu'au soir caquetait, caquetait,
Et tous les jours pondait.
Vainement sur ses œufs se fiait la pauvrette;
Isabeau, la fermière, au marché les portait :
Aussi Cocotte allait, criait, se lamentait.
Femmes qui me lisez, vous comprendrez sa peine.
Pour lui jouer un malin tour,
Un enfant sur le sable, un jour,
De cailloux blancs et ronds ramasse une douzaine,
Et les pose furtivement
Dans le nid de la désolée.
Il réussit parfaitement.
Voyant ces œufs menteurs, la poule, consolée,
Couve, couve, et s'écrie, en son ravissement :

« L'amour n'est pas une chimère!
Enfin, enfin je serai mère,
Mère de beaux enfants qui feront mon bonheur!... »
Trop tôt s'évanouit cette flatteuse erreur,
Trop tôt l'espoir fit place à la douleur amère.

De ce récit ne riez pas, lecteur :
Notre société de pareils faits abonde.
Souvent bien des penseurs, aussi sages que vous,
Ont cru dans leur cerveau faire germer un monde,
Et n'ont couvé que des cailloux...

LA LOCOMOTIVE ET LE CHEVAL.

Un cheval vit, un jour, sur un chemin de fer
Une locomotive, à la gueule enflammée,
Aux mobiles ressorts, aux longs flots de fumée.
« En vain, s'écria-t-il, ô fille de l'enfer,
En vain tu voudrais nuire à notre renommée.
Une palme immortelle est promise à nos fronts,
Et toi, sous le hangar, honteuse et délaissée,
Tu pleureras ta gloire en naissant éclipsée.
De vitesse avec moi veux-tu lutter? — Luttons!
Dit la machine ; enfin ta vanité me lasse. »
Elle roule, elle roule, et dévore l'espace;
Il galope, il galope, et d'un sabot léger
Il soulève le sable et vole dans la plaine.
Mais il se berce, hélas! d'un espoir mensonger.

Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
Bientôt l'imprudent tombe et termine ses jours;
Et que fait sa rivale? elle roule toujours.

La routine au progrès veut disputer l'empire;
Le progrès toujours marche, et la routine expire.

LA FOLLE.

Sur la réalité malheureux qui s'appuie!
Ah! plutôt embrassons quelque fraîche utopie,
Ayons notre marotte, agitons nos grelots.
Pour le cœur des amants, pour l'âme des poëtes
La vie est un miroir aux brillantes facettes...
Il ne faut pas souffler sur leurs prismes si beaux,
Ni jeter de nuage entre leurs silhouettes...

Elle était vieille et folle, et les petits-enfants
Tout le long du chemin la suivaient, triomphants.
Elle, fière au milieu de ce bruyant cortége,
Disait : « Mes bons amis, c'est moi qui vous protége;
Les plus grands empereurs redoutent mon pouvoir;
J'ai des palais d'azur, je suis reine du monde... »
Les passants curieux s'arrêtaient pour la voir.
Elle traînait en pompe une livrée immonde,
Une robe fangeuse et de noirs oripeaux;
Des plumes ondoyaient sur son chapeau de paille,
Sa droite balançait un sceptre de roseaux.

Longtemps elle dansa dans la foule qui raille,
Et les passants émus glissèrent dans sa main
Quelques pièces de cuivre et des miettes de pain.
Pauvre femme! parmi tant de riants mensonges,
Parmi tant de puissance et de félicité
Dont l'optique en ton cœur déroule les doux songes,
Seule, ton indigence est une vérité.
O vous, sages du siècle, ô vous, fils d'Épidaure,
Qui traitez son erreur de folles visions,
Ah! laissez-lui son rêve et ses illusions,
Car, rêver au bonheur, c'est du bonheur encore!...

L'ANE ET SON MAITRE.

Généreux, bienfaisant, un maître prétendait
Devoir du bât honteux affranchir son baudet.
On dit que l'animal lui parla de la sorte :
« Depuis que je suis né, chaque jour je le porte;
Mon père et mes aïeux le portèrent aussi,
Et, certes, ces gens-là me valaient, Dieu merci!
Je refuse vos dons; j'aurais mauvaise grâce,
Moi, baudet misérable, à renier ma race..... »

Combien voit-on de gens, sottement entêtés,
Qui, nés avec le bât, veulent mourir bâtés!

LE ROI ET LE PEUPLE.

Un peuple gémissait, accablé de détresse.
Le prince, ayant appris ces revers affligeants,
Résout de visiter ses sujets indigents,
Pour mettre un terme au mal qui les oppresse,
Et pour doter sa patrie aux abois
De plus riches travaux et de plus sages lois.
Quoiqu'il voulût, en homme sage,
Surprendre incognito le malheur sur les lieux,
Ses courtisans officieux,
Aux champs, dans les cités, annoncent son passage,
Et les plus pauvres aussitôt,
A l'envi simulant une gaîté parfaite,
Pour la première fois mettent la poule au pot,
Remplacent leur pain noir par des gâteaux de fête,
Sous leurs plus frais haillons cachent leur nudité.
Le prince croit réelle une fausse richesse;
Il prend pour du bonheur cette feinte allégresse,
Si bien qu'en son palais il retourne, enchanté
D'avoir, au lieu de la tristesse,
Vu partout tant de joie et de félicité.

Voilà comme les rois savent la vérité :
Courtisans de malheur, engeance diabolique,
Quand un roi, par hasard, veut faire son devoir,
Ne couvrez pas de fleurs l'infortune publique,
Afin qu'il ne puisse la voir!

LE VOYAGEUR.

Un homme, gravissant des montagnes arides,
Ne voyait depuis trois longs jours
Que des rocs escarpés, les ailes des vautours,
Des abîmes profonds et des torrents rapides.
Sentant ses pieds meurtris aux ronces du chemin,
Et voulant terminer de pénibles voyages,
Il maudit le sort inhumain
Qui l'abandonne ainsi sur des rochers sauvages,
Et demande à la mort un plus beau lendemain.
Il allait s'élancer au fond des précipices,
Quand un pâtre l'arrête, et, lui tendant la main,
Lui dit : « Vivez sous de meilleurs auspices;
Frère, de votre cœur chassez le désespoir;
Courage! suivez-moi; ce soir,
De ces monts sourcilleux nous gagnerons le faîte.
Sous un manteau de fleurs, sous des habits de fête,
La terre y voit régner un printemps éternel.
Là, vous partagerez, sous un toit fraternel,
Le lait de nos brebis et l'eau de nos fontaines;
Vous verrez sous vos pieds les terrestres domaines,
Et sur vous passeront les étoiles du ciel. »

Peuple, dont le pied saigne aux buissons de la route,
Ainsi tu marches, et, sans doute,
Dans les sentiers mauvais tu saigneras encor.

Garde que ton courage aux cailloux ne se brise :
Bientôt tu parviendras à la terre promise
Où doit briller pour tous un nouvel âge d'or.

LES ENFANTS ET LE PAPILLON.

Aux mains des échansons rendons nos coupes d'or :
Dans l'ivresse toujours notre raison s'endort !
Jeunesse qui poursuis une beauté frivole,
En froissant sa couronne, auréole de fleurs,
Arc-en-ciel aux mille couleurs,
Tu sens sous les plaisirs ton bonheur qui s'envole!...

Un jour, le papillon, ce fils de l'Orient,
Sur ses ailes de moire étalait, en fuyant,
Une vivante mosaïque,
Hiéroglyphes d'or, alphabet fantastique
Que Dieu seul épèle à son gré ;
Et puis, on le voyait, le papillon volage,
Effeuillant chaque rose éclose à son passage,
Caressant chaque fleur qu'il trouvait dans un pré.
Des enfants, accourus vers l'insecte qui brille,
Le saisissent enfin, de sueur tout trempés,
Et puis, son aile tombe, et les enfants trompés
Ne pressent sous leurs doigts qu'une informe chenille...

LA CLOCHE ET LE BOURDON DE NOTRE-DAME.

A M. AUG. CHAHO.

Aux tours de Notre-Dame une cloche sonnant,
Tintant, carillonnant,
Aux offices communs appelait les fidèles;
Mais elle se taisait aux fêtes solennelles.
Près de là, le bourdon, grave, majestueux,
Dès longtemps gardait le silence.
La babillarde, un jour, d'un ton plein d'insolence,
Lui dit : « Lourd fainéant, tu t'endors en ces lieux,
Tandis que de mes chants retentissent les cieux! »
Ébranlant les échos des poudreuses murailles,
« C'est vrai, dit le bourdon, je sonne rarement;
Mais j'annonce toujours d'augustes funérailles;
Toujours ma voix se mêle à l'airain des batailles,
Et toujours je salue un grand événement... »

LE SERPENT ET L'OASIS.

Le calife Alraschid et Giafar le vizir
Allaient par le pays déguisés en derviches.
Répandre des bienfaits était leur seul plaisir :
Ce devrait être aussi le seul plaisir des riches.
Les royaux pèlerins virent près d'un palais

Un homme à coups de pied chassé par des valets.
Alraschid dit au maître : « Est-ce ainsi que l'on traite
Celui qui vient au nom de l'hospitalité?
Tu dois au voyageur sous tes murs arrêté
Le froment pour sa faim, le chevet pour sa tête.
As-tu vu par ses mains ton palais dévasté? »
Le riche répondit : « Non pas, en vérité;
Mais c'est un étranger maudit par le prophète,
Un de ces vils chrétiens ennemis du Coran... »
Le calife poursuit : « Le pauvre est notre frère!
Écoute un apologue et sois plus tolérant :
Un jour à l'oasis le serpent en colère
Disait : « Aveuglément tu prodigues tes eaux,
L'ombre de tes bosquets, le chant de tes oiseaux,
Et tes rayons de miel et tes fruits si suaves;
L'impie et le croyant, les rois et les esclaves,
Les méchants et les bons, tous indistinctement
Viennent dans tes trésors puiser abondamment...
— C'est vrai, dit l'oasis; j'offre à tous un refuge
Contre la faim, la soif et l'ardeur du soleil;
C'est vrai, car à mes dons tous ont un droit pareil.
Je suis leur bienfaiteur : Allah seul est leur juge! »
Or le riche écouta la fable en souriant,
Et puis en son palais menant le mendiant,
Il lui fit par ses soins oublier son outrage,
Et les deux pèlerins reprirent leur voyage.

LES DEUX MOINEAUX.

Vers la fin du printemps, saison des pâquerettes,
Saison riche pour les poëtes,
Mais bien pauvre pour les oiseaux,
Aux champs habitaient deux moineaux.
Bientôt, n'ayant plus de quoi vivre,
Au désespoir le plus jeune se livre.
L'autre lui dit : « Je vais au loin
Pourvoir à ce pressant besoin ;
Sans doute le ciel aura soin
De veiller à notre existence.
Que des grains ou des fruits tombent en ma puissance,
Je les cueille et viens sans retard
T'apporter la meilleure part :
En attendant, prends patience.
Adieu ! » Disant ces mots, il part.
Longtemps il vole en vain ; rien ne s'offre à sa vue.
Sur le soir, cependant, il trouve un cerisier ;
Or, les fruits étant mûrs, il mange à plein gosier ;
Il mange, le glouton, jusqu'à la nuit venue,
Et, trop vite oubliant que son frère avait faim,
Il s'endort jusqu'au lendemain.
Au lever du soleil, vers le nid il se hâte,
Portant des fruits au bec, des fruits à chaque patte.
Il vole, vole, arrive ; hélas ! il n'est plus temps,
Car son frère était mort depuis quelques instants.

Tel, issu des rangs populaires,
Au pain des grandeurs s'engraissa,
Qui laisse dans l'oubli le nid qui le berça,
Et dans leur infortune abandonne ses frères.

LES DINDONS.

C'était fête à Paris : vers les Champs-Élysées,
Des dindons s'ébattant,
S'égosillant, sautant,
Du peuple excitaient les risées.
« Ce groupe, dit quelqu'un, doit être bien content :
Par des cris et des bonds comme sa joie éclate!
— Les malheureux, réplique un autre spectateur,
Ont un fer rouge sous la patte. »

Brûlés au fer chaud du malheur,
Femmes, poëtes, prolétaires,
N'avons-nous pas souvent, bouffons involontaires,
Le sourire à la bouche et des larmes au cœur?

LA FORÊT ET LA LUMIÈRE.

Dans une forêt sombre, aux sentiers tortueux,
Un voyageur marchait, triste et silencieux.
La nuit, comme un manteau, répandant les ténèbres,

Promène dans les airs ses fantômes funèbres;
Il entend le hibou hurler sur les ormeaux,
Et l'aquilon mugir à travers les rameaux;
Il réveille, en passant, des reptiles sans nombre,
Et sur les rocs aigus se déchire dans l'ombre.
Dans ce noir labyrinthe il attend le trépas,
Lorsqu'au loin dans les bois scintille une lumière;
Feu follet décevant, ou lampe hospitalière,
N'importe; vers ce phare il dirige ses pas.
Le nocturne flambeau ranimant son courage,
Il oublie à l'instant les tourments du voyage.
Il marche, marche, arrive à l'objet de ses vœux;
Mais un fossé béant les engloutit tous deux.

Le voyageur, c'est l'homme exilé sur la terre;
La forêt, c'est la vie; et le lointain flambeau,
C'est, pour le malheureux pleurant et solitaire,
L'espoir qui devant lui brille jusqu'au tombeau.

LE DOGUE.

Un gros dogue passait; un lourdaud le rencontre;
Aussitôt il lui montre
Une pierre, et lui dit : « Apporte! ou de ma main
Tu seras sanglé d'importance. »
Le chien ne s'émeut pas de cette impertinence;
Il fait la sourde oreille et poursuit son chemin.
Mais un petit enfant lui fait signe; il s'arrête.

L'enfant cueille une rose, et joyeux, la lui jette.
Le dogue avec rapidité
S'élance,
Et sans peine il accorde à l'amabilité
Ce qu'il refuse à l'insolence.

HOMÈRE.

Un soir, quand du soleil le flambeau se reflète
Sur les cités et les hameaux,
Homère sommeillait, et sa lyre muette
Pendait aux branches des ormeaux.
Tout à coup un son vague arrive à son oreille.
Ce murmure inconnu l'éveille;
Il voit un papillon sur le luth arrêté,
Dont l'aile, en frémissant, cherche la liberté.
« Il a perdu, dit-il, la poussière divine
Qui soutenait son vol aux cieux;
Mais il mourra sur la corde argentine,
Parmi des sons délicieux...
Voilà l'image de ma vie;
En chantant j'ai brisé l'essor
Qui mène vers les biens une foule ravie,
Et l'indigence fut mon sort.
Eh bien! j'expirerai dans le plus beau délire,
En célébrant les dieux, la gloire, la beauté,
Et, peut-être, la brise, en passant sur ma lyre,
Portera mes concerts à l'immortalité... »

LA FLEUR ET LE NUAGE.

L'été règne : une fleur languissante au vallon
Appelle un nuage qui passe :
« O toi qui voles dans l'espace
Sur les ailes de l'aquilon,
Verse-moi tes flots de rosée,
Et par toi ma tige arrosée
Verra renaître son printemps...
— J'y penserai, dit le nuage ;
Mais je dois remplir un message :
Attends !... »
Il s'éloigne; elle meurt, vers la terre penchée.
Le nuage revint sur la fleur desséchée
Répandre, mais trop tard, ses ondes par torrents.

Toujours le malheureux nous trouve indifférents;
Mais, quand sous sa croix il succombe,
Souvent nous allons sur sa tombe
Semer de vains regrets, de stériles trésors :
Ni largesses ni pleurs ne réveillent les morts...

L'ASSAUT D'ARMES ET LE PAYSAN.

On donnait un assaut dans une salle d'armes.
Les maîtres, les prévôts, les simples amateurs,
D'un jeu fort innocent venaient goûter les charmes.
Un lourdaud se trouvait parmi les spectateurs;
C'était un paysan de Brives-la-Gaillarde.
Voyant que nos champions allaient se mettre en garde
Il sanglote et s'écrie : « Oh! ne vous tuez pas!
Je ne puis d'un poulet contempler le trépas,
Et l'on veut que je voie un tel carnage en face!
Messieurs, laissez-moi fuir, ou finissez, de grâce...
— Es-tu fou, lui dit-on, radotes-tu, vraiment?
Ce n'est qu'un jeu paisible, un pur amusement.
Un plastron rembourré cuirasse leur poitrine;
Sous un bouton se cache une pointe assassine;
Un masque est sur leur face et des gants à leurs mains
Tu les verras bientôt, débonnaires, humains,
En loyaux compagnons se donner l'accolade,
Et s'en aller gaîment boire mainte rasade. »

Cet assaut de bretteurs, combat inoffensif,
Je le compare à ceux de certains journalistes
Que le public, par trop naïf,
Croit de grands ferrailleurs, de grands antagonistes.
Au Rocher de Cancale, au bal, à l'Opéra,
Où chaque jour le plaisir les rassemble,

Ils s'en vont préparer ensemble
Les bottes qu'on se portera ;
Ils se disent aussi comment on parera
Et comment on ripostera...
Lecteur, ne les prends plus, par trop de confiance,
Pour des ennemis acharnés ;
D'élastiques plastrons couvrent leur conscience,
Et leurs fleurets sont boutonnés...

ADAM CHASSÉ DU PARADIS.

Par une faute irréparable
Perdons-nous une amante, un ami précieux,
Quelque Éden enchanté, séjour délicieux :
Combien plus doux alors, combien plus ineffable
Brille dans nos regrets, dans notre souvenir,
Ce bonheur envolé qui ne peut revenir!

Puni dans son orgueil par un arrêt suprême,
Adam avait passé le seuil du paradis,
Sainte oasis, lieux à lui-même,
A sa postérité pour jamais interdits.
Avant de pénétrer dans la terre des larmes,
Il veut dire un dernier adieu
A ces bosquets remplis de charmes
Dont l'a déshérité la justice de Dieu.
Il s'arrête, il regarde, et les mille merveilles
Que d'un esprit distrait il voyait autrefois,

Des trésors infinis, des lueurs sans pareilles,
Des ruisseaux murmurants, d'harmonieuses voix
Éblouissent ses yeux, vibrent à ses oreilles...
En revoyant ces biens, ces balsamiques fleurs,
Ces gazons odorants et toutes les splendeurs
Dont il prive à jamais sa race malheureuse,
Il pleure, accablé de remord,
Et reprend sans retour la route douloureuse
Qui conduit au travail, qui conduit à la mort.

L'ENFANT ET LE CHIEN.

Gabriel, l'écolier, l'espiègle personnage,
Et le gourmand surtout (on sait que de son âge
La gourmandise est le plus gros péché),
Dans une armoire, un jour, vit un gâteau caché.
Or, la tentation fut si forte, si forte,
Que d'une main furtive il entr'ouvrit la porte,
Et saisit le gâteau. Du frauduleux repas
Médor fut seul témoin : Médor ne dormait pas.
Il garda le silence, en âme charitable.
A quelque temps de là, flairant sur une table
Un pain que par hasard on venait d'oublier,
Médor s'en régala sans se faire prier.
Gabriel l'aperçut : « Voleur abominable,
Le bien que l'on dérobe est-ce donc notre bien?
— C'est parler en Caton, lui répondit le chien ;
Mais je n'ai pas perdu mémoire

De certain gros gâteau pris dans certaine armoire...
Gabriel, tu rougis... Écoute, Gabriel,
Veux-tu que tes conseils ne soient jamais frivoles?
Garde qu'à tes belles paroles
Ta conduite ne donne un démenti formel... »

LES DEUX ORMEAUX.

Sous un ormeau grand et robuste
Était un jeune ormeau, frêle et chétif arbuste.
L'arbre géant lui dit : « J'ai su te protéger
Contre l'assaut des vents et d'orages sans nombre ;
Sous mes rameaux et sous mon ombre
Tu croîs à l'abri du danger.
Je dois, par tant de soins et tant de bienfaisance,
Avoir acquis des droits à ta reconnaissance...
— Ah! de votre feinte bonté
Osez-vous tirer vanité?
Dit en pleurant l'ormeau débile ;
Vous fûtes un tuteur dévorant son pupille,
Et vous avez de mes rameaux naissants
Écarté du soleil les rayons caressants.
Vous avez absorbé ma séve ;
Vous m'avez étouffé sous vos traîtres abris,
Et chaque jour je dépéris,
Tandis que vers les cieux votre tige s'élève :
Je crains plus vos bienfaits que les vents destructeurs. »

Méfions-nous, amis, de certains protecteurs.

MÉDOR.

Efflanqué, souffreteux, constamment enchaîné,
Médor dans son chenil hurlait comme un damné.
  Quand près de lui chacun passe et repasse,
  Tous à l'envi savent le fustiger;
Mais aucun ne lui donne un seul os à ronger.
Pourquoi? — C'est que Médor n'est pas de bonne race,
C'est qu'il n'a pas le poil assez fin, assez beau.
Le maître pour Azor réserve les caresses,
Les morceaux délicats, les soins, les gentillesses;
    Médor a les coups pour cadeau.
Le maître, armé d'un fouet, gagne un jour le tonneau
Où notre paria traîne son existence :
« Je m'en vais, lui dit-il, t'étriller d'importance,
Et payer dignement ton infernal sabbat. »
  Disant ces mots, il le bat, il le bat,
Tant que son pauvre dos n'est plus qu'une blessure.
Mais de sa chaîne enfin Médor se délivrant,
    S'élance au cou de son tyran,
Et lui fait à la face une large morsure.
    Les domestiques accourant
Vont délivrer leur maître et saisir le coupable.
Chacun s'efforce alors d'inventer un tourment
Capable d'expier ce crime abominable.
« Il faut le fusiller, dit quelqu'un... — Doucement!
Il faut l'écorcher vif... — Non pas, il faut le pendre... »
    C'est un bruit à ne plus s'entendre.

Mais un voisin leur dit : « Amis, assurément,
Vous auriez évité ce triste événement,
Si vous aviez voulu, du chien brisant la chaîne,
Lui ménager un meilleur sort.
Or, maintenant, quelque genre de mort
Que lui prépare votre haine,
Je soutiendrai toujours que seul vous avez tort,
Car vous pouviez en faire un serviteur fidèle,
Et vous n'en avez fait qu'un esclave insoumis. »

Chez nous un crime est-il commis,
Tous nos législateurs, se piquant d'un beau zèle,
Forgent cent lois pour le punir :
Que font-ils pour le prévenir?...

LE MAQUIGNON, L'ANE ET LE BŒUF.

Un jour, par certain maquignon
Un baudet fort chétif est conduit à la foire.
Notre roussin, s'il faut en croire
Le portrait séduisant fait par son compagnon,
Est un âne accompli : « Voyez, il est mignon!
Il est robuste, il fait merveilles!
Comme ses pieds sont beaux! comme son poil est fin!...
— On sait m'apprécier enfin,
Dit l'âne, en redressant ses deux longues oreilles!
Mon maître est juste ; honneur à lui! »
Un bœuf, tout près de là, se lassant de l'entendre :

« De louanges, dit-il, s'il t'accable aujourd'hui,
C'est que ton maître veut te vendre. »

Sot auteur d'un sot livre, enfin tu viens à bout
De te faire éditer, et voilà que partout,
Par l'annonce et par la réclame,
Comme un génie on te proclame ;
De la littérature on te dit le soleil.
Tu prends ce bruit déclamatoire
Pour la trompette de la gloire,
Et tu vois dans ton œuvre un trésor sans pareil...
Eh bien! ton éditeur, s'il faut qu'on te le dise,
Pour s'en débarrasser, vante sa marchandise.

LES ALOUETTES, LE MANNEQUIN ET LE MIROIR.

Tel fuit, plein d'épouvante, un fantôme impuissant,
Qui se prend de lui-même au piége caressant.

« Allons cueillir les grains, disent les alouettes ;
Aux champs, depuis le jour, vont les bergeronnettes,
Et les laboureurs sont partis :
Point de retard, quittons les nids !... »
Et voilà nos oiseaux d'aller et de s'ébattre,
Et d'exhaler vers Dieu leurs naïves chansons ;
Et voilà la troupe folâtre
De récolter pour elle et pour ses nourrissons.
Mais parmi les voleurs qui vient jeter l'alarme?

Pourquoi, tout effarés, vont-ils se dispersant?
C'est qu'on voit dans la plaine un monstre menaçant
Dont chaque bras brandit une arme...
Or, ce monstre, objet de terreur,
Ce n'est qu'un mannequin paisible,
De paille et de lambeaux assemblage risible,
Épouvantail planté par quelque laboureur.
Mais lorsqu'ainsi fuyaient toutes les alouettes,
Un verre éblouissant, prisme fascinateur,
Les séduit, les captive, et nos belles coquettes
Dans le miroir
Veulent se voir.
Tandis qu'autour du verre, imprudence funeste!
Tournaient les oisillons, tournaient les pauvres fous,
Le fusil d'un chasseur les tua presque tous,
Un filet dans ses nœuds emprisonna le reste.

LE SAC DE MARRONS.

Des marrons, dans un sac, brillaient un jour de foire.
Séduit par leur aspect, le bonhomme Grégoire
Crut faire un marché d'or en les payant fort cher,
Et les porta chez lui, tout radieux et fier.
Or, lecteurs, du marchand apprenez l'artifice :
Il avait mis à l'orifice
Les plus rares et les plus beaux ;
Mais on n'eût pas donné le reste à des pourceaux.
Grégoire en vain traita tous les marchands d'infâmes;

Contre un mal sans remède à quoi servent les cris?

Des maris ont trouvé des femmes,
Des femmes, à leur tour, ont trouvé des maris;
Tels et tels font des lois ou portent des couronnes,
Pour avoir su trop bien, les matoises personnes,
Par des dehors flatteurs allécher les badauds,
Et dans le fond du sac cacher tous leurs défauts.

L'OR ET LES PERLES.

Un voyageur, passant sur des monts escarpés,
Vit des travailleurs occupés
A faire dans le roc des entailles énormes.
« Infortunés, dit-il, tailler ces blocs informes,
C'est un rude travail pour un mince trésor!
— Non, s'écrie un passant, ce sont des mines d'or! »
Aussitôt l'étranger, poursuivant son voyage,
Arrive vers la mer et s'arrête au rivage.
Or, voyant au loin des plongeurs
Qui visitaient des flots les sombres profondeurs,
« Ces fous rasent, dit-il, l'écueil épouvantable,
Pour rapporter enfin... des cailloux et du sable! »
Alors un pêcheur lui répond :
« L'écueil est menaçant, le gouffre est redoutable;
Mais on voit des perles au fond! »

Apôtres, qui venez régénérant le monde,

Ne brisez de dégoût la pioche ni la sonde ;
Fouillez, fouillez encor :
La montagne est aride et la mer est profonde ;
Mais vous y trouverez des perles et de l'or!

L'AVARE ET LA SOURCE.

Au pied d'une colline, une limpide source,
Bientôt ruisseau paisible, arrosait dans sa course
Les champs riches d'épis, les prés riches de fleurs.
D'un paisible sommeil ignorant les douceurs,
Et pressant dans sa main les cordons d'une bourse,
Un avare en passant, sur ses bords vient s'asseoir,
Et dit : « Tu devrais bien, source trop imprudente,
Pour conserver les flots de ton urne abondante,
Te creuser sous la terre un vaste réservoir.
Là, dans ta profondeur te contemplant sans cesse,
Tu connaîtrais enfin l'ineffable richesse,
Au lieu de t'épuiser pour des vallons ingrats.
Crois-moi, c'est le conseil et l'exemple d'un sage...
— C'est l'exemple d'un sot, d'un méchant personnage!
Votre égoïsme étroit ne me tentera pas.
Je veux par des bienfaits signaler mon passage ;
Et quand le rossignol chante sur le bouleau,
Quand la fille des champs vient se mirer dans l'eau,
Quand de son aile, enfin, m'effleure l'hirondelle,
Je murmure d'orgueil dans mon lit de cailloux.
Oh! de tant de bonheur qui ne serait jaloux!

Dites, ne dois-je pas vous servir de modèle?
Que si l'été brûlant me tarit quelquefois,
Bientôt l'eau du ciel tombe et me rend à la fois
Mes flots et le plaisir de les répandre encore... »

A l'avare inhumain notre mépris est dû :
Mais celui que pour tous un saint amour dévore,
Qu'un amour éternel par tous lui soit rendu ;
Et s'il voyait jamais sa richesse épuisée,
Qu'il reçoive au centuple, en céleste rosée,
Tout l'or qu'il aura répandu !

LE PRINCE ET LE ROSSIGNOL.

Un prince dans les bois entend un rossignol :
« Chantre inspiré, dit-il, jusqu'à moi prends ton vol ;
Je veux payer tes chants d'un bonheur ineffable,
D'un bonheur qu'envîront tous les oiseaux du ciel.
Tu pourras à ton gré, voltigeant sur ma table,
Puiser dans le cristal l'ambroisie et le miel ;
Sur le mol édredon tu feras de doux songes ;
Dans une cage d'or on t'entendra chanter ;
Enfin, mille tableaux, délicieux mensonges,
Dans tes bosquets absents sauront te transporter.
— Laissez-moi, dit l'oiseau, le cristal des fontaines,
Et les buissons ardents dont je cueille les graines ;
Laissez-moi des vallons l'écho mélodieux.
Mes palais de verdure et ma voûte des cieux.

J'ai parmi les roseaux bâti mon nid de mousse,
Hamac obéissant au zéphyr qui le pousse;
Je redoute bien plus l'atmosphère des cours
Que l'orage et la foudre et l'ongle des vautours;
Sous le nom du bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or, c'est toujours une cage...

L'HOMME ET LES CHATS.

Des chats faisaient sabbat dans un appartement,
Mais sabbat infernal; rien n'y manquait, vraiment.
Nos drôles s'escrimaient de la gueule et des pattes,
Et, pour gagner le cœur de mesdames les chattes,
Par leurs miaulements témoignaient leurs transports.
C'était un tintamarre à réveiller les morts.
Aussi, dans le logis, le maître ni sa femme
Ne purent fermer l'œil, on doit bien le penser.
« Au diable les matous et leur vacarme infâme!
Dit enfin le mari; s'ils ne veulent cesser,
A grands coups de bâton je les ferai danser. »
Le bruit continuant, vers la chambre voisine,
Sur la pointe des pieds, notre homme s'achemine.
Il ouvre, il entre, et le voilà
Frappant par ci, frappant par là,
Et renversant tout à son aise
La pendule, une armoire, une table, une chaise,
Et brisant mainte glace et maint vase de prix.
Pourtant, sous le bâton pas un chat ne fut pris.

Pourquoi? me direz-vous. — La question est bonne!
Je croyais que le fait ne surprendrait personne :
Comme il n'est tel qu'un chat pour y voir clair la nuit,
Le maître avait eu beau s'introduire sans bruit,
Quand il ouvrit la porte, ils avaient sans trompette
Pris doucement la poudre d'escampette.
Qui fut penaud? le maître, on le devine assez;
Il en paya les pots cassés.

Thémis souvent ressemble à l'homme de ma fable :
A-t-on commis un crime quelque part,
Vers le lieu du délit aussitôt elle part.
Tandis qu'adroitement se sauve le coupable,
Dans l'ombre elle s'en va, tout juste saisissant
L'innocent.

LE BŒUF GRAS ET SON COMPAGNON.

A pas lents le bœuf gras délaissant le village,
Allait du carnaval augmenter les plaisirs.
Un de ses compagnons revient du labourage,
Et lui parle en ces mots, après de longs soupirs :
« Heureux frère! tu pars, oubliant la charrue,
Et, lorsque couronné de festons et de fleurs,
Roi fastueux et fier, tu suivras chaque rue
Aux acclamations de la foule accourue,
Moi, j'aurai pour partage et le joug et les pleurs... »
Le laboureur lui dit : « N'envions pas sa gloire;

Son triomphe d'un jour le conduit à la mort ! »

L'histoire du bœuf gras, c'est aussi notre histoire ;
Rarement la grandeur est un bienfait du sort...

LA ROSE MOUILLÉE.

Aline avec sa mère, aux champs allant un jour,
Voit la reine des fleurs, la rose, son amour,
Courbant son sein baigné de larmes matinales.
Pour la débarrasser de l'humide fardeau,
Elle agite la tige, et les frêles pétales
S'éparpillent soudain avec les gouttes d'eau.
La pauvre enfant pleurait : « Aline, dit sa mère,
Voilà ce qu'ont produit tes soins inopportuns.
Bientôt un doux soleil, aspirant l'onde amère,
T'aurait rendu la fleur avec tous ses parfums.
Ma fille, il est, crois-moi, des blessures cruelles
Que l'amitié doit respecter ;
Il est des maux que sur ses ailes
Le temps lui seul peut emporter. »

LE CYGNE ET LES ŒUFS DE TOURTERELLE.

Privés de l'aile maternelle,
Seuls dans le nid restaient des œufs de tourterelle :
Quelque vautour, sans doute, avait passé par là !

Heureusement, le cygne qui les trouve,
Au sein de ses roseaux les emporte et les couve.
L'officieux canard en ces mots lui parla :
« Voisin, délaissez cette engeance ;
De votre bienfaisance
Savez-vous quel sera le prix?
Ces orphelins, par vous élevés et nourris,
Sans égard pour vos soins et pour votre tendresse,
Loin de ces lacs iront, un jour,
Roucouler dans les bois leur éternel amour.
Laissez-les ; c'est l'avis qu'un ami vous adresse »
Le noble oiseau répond : « Moi par leur liberté
Je voudrais payer ma bonté !
Je voudrais les lier par la reconnaissance,
Entraver leurs penchants, contrarier leurs vœux !...
Si je les ai sauvés, et s'ils vivent heureux,
J'ai reçu, croyez-moi, toute ma récompense »

LE HIBOU PROFESSEUR

Maître hibou, professeur émérite,
Philosophe poudreux, vanté pour son mérite,
Donnait sous un ormeau de savantes leçons.
A l'envi chaque mère au docte personnage
Envoyait ses chers nourrissons.
De nos vieux errements il adopte l'usage.
Il veut faire de l'âne un maëstro fini,
Un rival de Tamburini ;

A demoiselle l'araignée
La poésie est enseignée ;
Le coq, émule de Jean Bart,
Doit, un jour, à travers les flots et la tempête,
Enrichir son pays de plus d'une conquête ;
Et le cygne, nouveau Bayard,
Acquerra noblement dans les rangs de l'armée
La fortune et la renommée.
Leurs cours étant finis, les voilà tous classés
Selon les plans divers imposés par le maître.
Le baudet, sur la scène ayant osé paraître,
Fila les sons moelleux que vous lui connaissez,
Si bien qu'à coups de gaule on vous l'envoya paître ;
L'insecte, pour forger de pitoyables vers,
S'étant imprudemment mis la tête à l'envers,
Périt de honte et de misère ;
Le coq mourut de peur sur un vaisseau de guerre ;
Le cygne, au premier feu, désertant les drapeaux,
Se sauva dans un lac, au milieu des roseaux,
Eh bien ! si, bravement abdiquant la routine,
Le maître avait compris avec sagacité
Leur instinct, leur penchant et leur capacité,
Du moulin toujours l'âne eût porté la farine ;
Le coq loin de la mer eût montré sa valeur ;
L'araignée eût tissé des toiles ;
Le cygne sur la mer eût dirigé ses voiles,
Et chacun dans sa sphère eût goûté le bonheur...

LE CHÊNE ET L'ARBUSTE.

Un chêne plein de vanité,
Exaltant sa vigueur, sa taille, sa beauté,
Méprisait un arbuste, à l'instar de ce chêne
Qu'avec tant de génie et tant de majesté
La Fontaine, mon maître, a jadis mis en scène.
Le frêle arbuste répondit :
«Un point nous rend égaux.—Quel est-il?—C'est notre ombre
Même toujours la vôtre est plus large et plus sombre. »
De cette vérité l'orgueilleux interdit
Dès lors se montra plus modeste.

L'ombre, c'est le malheur qui tous, sans contredit,
Ici-bas nous assiége ; et, ma fable l'atteste,
Plus nous nous élevons, plus notre ombre grandit.

LE FANTOME

Un fantôme franchit les monts et les vallées,
Et trois femmes en deuil courent échevelées,
Lui disant : « O mon fils, mon frère, mon époux,
Arrête ! le bonheur est au milieu de nous ! »
Ni son épouse, hélas ! ni sa sœur, ni sa mère

N'obtiennent un soupir, un seul regard d'amour;
Vainement les beaux-arts, en cette vie amère,
Veulent bercer ses jours d'une douce chimère;
Vainement les vertus lui disent à leur tour
Que de l'humanité le salut le réclame;
Le fantôme, contre eux endurcissant son âme,
Foule plus vite encor la poudre des chemins.
L'infirme, le vieillard, l'orphelin et la veuve,
Qui de tous les malheurs sentent la rude épreuve,
Se jettent à ses pieds et lui tendent les mains;
Mais il ferme son cœur à tous les maux humains.
Où va-t-il? où sa vue est-elle donc fixée?
Et quel point dans l'espace absorbe sa pensée?
— C'est qu'il a vu de l'or briller à l'horizon!
Et ce fantôme étrange, inflexible démon,
Qui foule aux pieds les arts, les vertus et les hommes,
Et qui n'a pour seul but, pour unique trésor,
Pour croyance ici-bas, pour espoir que de l'or,
De grâce, quel est-il? — C'est le siècle où nous sommes!

LA FLAMME ET LA FUMÉE.

D'un faisceau de ramure en un bois allumée
Sortaient des tourbillons de flamme et de fumée.
La flamme dit enfin : « Pourquoi me suivre ainsi?
Par toi l'air que j'éclaire est soudain obscurci. »
La fumée en ces mots répondit à la flamme :
« Je ternis ton éclat, ma sœur, je l'avoûrai;

Mais, que cela m'attire ou l'éloge où le blâme,
Toujours je t'accompagnerai. »

La flamme, c'est la gloire ; et l'autre... c'est l'envie :
De l'envie ici-bas toute gloire est suivie.

LA VERTU ET LA CONSCIENCE.

Certain jour, la Vertu passait,
Répandant sur chaque souffrance
Le pain si doux de l'espérance.
A chaque cœur elle laissait
Le souvenir d'une caresse,
Le divin baume d'un bienfait :
Tous avaient part à sa tendresse.
Or, quand les justes dans leurs chants
Mêlaient leurs actions de grâces,
Les Vices ingrats et méchants
En blasphémant suivaient ses traces.
Mais tant que ces démons jaloux,
Lançant l'outrage et les cailloux,
Confondirent leurs cris de rage,
Une voix lui cria : Courage !
Une main essuya le sang
Qui baignait son corps fléchissant.
Jusqu'au sommet de son calvaire
Elle entendit la même voix,
Et la main douce et tutélaire
Porta la moitié de sa croix.

« Accepte ma reconnaissance,
Dit en expirant la Vertu ;
Mais, terrestre ou divine essence,
Ange ou femme, qui donc es-tu ?
— Je suis... je suis la Conscience. »

LE LABOUREUR.

D'un terrain rocailleux maudissant la culture,
Guillot laisse ses bœufs errer à l'aventure,
Brise et rejette au loin l'impuissant aiguillon,
S'assied, désespéré sur un triste sillon,
Et dit : « Je ne veux plus, sur un sol infertile,
Supporter les sueurs d'un labeur inutile ;
Dans ces champs de cailloux, de ronces hérissés,
Vingt bœufs, avant le soir, tomberaient harassés ;
Puis, les oiseaux du ciel, avant qu'ils soient en herbe,
Dévoreront les grains par ma main dispersés,
Et, plus tard, la tempête et les vents courroucés
Ne me laisseront pas récolter une gerbe... »
Aussitôt un passant, qui l'avait entendu,
Vient lui rendre en ces mots l'espoir qu'il a perdu :
» Tu t'imposas, sans doute, une pénible tâche ;
Eh bien ! jusqu'à la fin poursuis-la sans relâche ;
Arrache, chaque jour, avec acharnement,
Les ronces, les cailloux qui causent ton tourment,
Et tu verras, malgré les oiseaux et l'orage,
D'abondantes moissons te payer ton courage... »

Vous qui de l'avenir creusez les vastes champs,
Et semez du progrès la semence céleste,
Si plus d'un épi meurt sous le pied des méchants,
De l'incrédulité si le souffle est funeste,
Sachez d'un dur labeur vaincre les longs ennuis ;
Par la persévérance enfantez des prodiges.
De grandes vérités mûriront sur leurs tiges,
Dont les peuples, un jour, recueilleront les fruits.

LE LIVRE ET L'ÉPÉE

Dans un réduit obscur, une longue râpière
Se couvrait, chaque jour, de rouille et de poussière.
Apercevant un livre, elle lui parle ainsi :
« Que je hais le repos où je languis ici !
Tu reçois les honneurs et chacun me délaisse ·
Et je suis cependant plus utile que toi.
Tandis que dans les cœurs tu sèmes la mollesse,
Je vole droit au but ; tout tremble devant moi.
Je voudrais, m'éloignant de ces froides murailles,
Vivre, comme autrefois de sang et de batailles... »
Le livre lui répond : « Le glaive a fait son temps :
On ne convertit plus par la force brutale.
Ralentis, noble preux, ta valeur martiale ;
Où je vois des amis, tu vois des combattants.
Tu portes en tous lieux la haine et la vengeance,
Et moi je prêche à tous paix, amour, espérance.
Quand tu vas promenant tes sanglantes fureurs,

Par de sages conseils je corrige les mœurs :
Allons, garde ta rouille et renonce à la guerre.
Voit-on le laboureur toujours creuser la terre?
Il dételle ses bœufs, il pose l'aiguillon,
Et puis sa main répand le grain dans le sillon.
Ainsi, comme le soc tu sus remplir ton rôle.
Moi, je vais désormais, répandant ma parole,
Faire germer pour tous des épis nourriciers :
Laisse-moi l'avenir, et dors sur tes lauriers. »

LE ROI ET LES MINES D'OR.

Dans un pays fertile en mines d'or,
Un prince à son orgueil donnant un libre essor,
Disait : « Les mines du Potose,
Près des nôtres, ma foi, vaudraient fort peu de chose,
Et Crésus, entre nous, n'était qu'un mendiant.
Les merveilles de l'Orient
Vont pâlir à ma voix ainsi qu'un vain fantôme .
Je veux que dès demain on pave mon royaume
De ce métal divin à l'éclat sans pareil,
Et que cent palais d'or éclipsent le soleil.
Pauvres qui vous courbez sans cesse
Pour de maigres épis sur des sillons ingrats,
De plus nobles travaux réclament tous vos bras ;
Dans les flancs de la terre est l'unique richesse !... »
Dès qu'un roi dit : Je veux ! sans aucun examen
Les courtisans disent : Amen !

Ils applaudirent tous à cette œuvre insensée.
La reine, alors, voyant la glèbe délaissée
Pour une futile moisson,
Réserve à son époux une haute leçon :
Une femme a toujours quelque sainte pensée.
Elle annonce pour certain jour
Un festin somptueux au monarque, à sa cour.
Le jour dit, au salon la foule qui s'avance
Des mets les plus exquis savoure l'espérance.
L'heure du banquet sonne, et l'on apporte enfin
Des plats tout chargés d'or, mais de l'or le plus fin,
Qu'on place en observant l'ordre et la symétrie.
« C'est, pensa-t-on d'abord, pure plaisanterie;
On veut par ces retards aiguiser notre faim;
Patience! les dents vont faire leur office. »
On attend le second service :
Au second, au dernier, qu'apporte-t-on encor?
De l'or ; puis au dessert? de l'or, toujours de l'or.
« Vous le voyez, seigneurs, dit la sage princesse,
Ce métal attrayant n'est qu'un fictif trésor,
Et sans l'agriculture il n'est pas de richesse!... »

LES GRENOUILLES ET LES NUAGES.

C'était un soir d'été ; d'électriques nuages,
Apportant dans leur sein l'ouragan destructeur,
Partout répandaient la terreur.
Les grenouilles soudain, au fond des marécages,

De leurs coassements font retentir les airs.
« C'est choisir à propos l'heure de vos concerts!
Leur dit un campagnard ; osez-vous, inhumaines,
Chanter quand les torrents vont ravager nos plaines?
— Oui, nous chantons, en vérité,
Car l'ouragan par vous si redouté
Doit de flots bienfaisants enrichir nos domaines. »

Ainsi toujours quelqu'un sait exploiter pour lui
Les désastres publics, la commune détresse ;
Ainsi dans les larmes d'autrui
Quelqu'un trouve toujours des sujets d'allégresse.

LE CÈDRE DU LIBAN.

Un cèdre rabougri, véritable avorton,
D'un cèdre gigantesque indigne rejeton,
Végétait au Liban, inconnu, solitaire.
Mais, rêvant les honneurs d'un rang héréditaire,
L'orgueilleux se disait : « Si mon père autrefois
Orna de ses lambris les palais de nos rois,
Je puis des temples saints enrichir les portiques,
Ou, me transfigurant sous la main du sculpteur,
Déployer sur l'autel mes ailes séraphiques. »
Hélas! qu'il bâtissait un avenir menteur!
Bientôt, l'appréciant à sa juste valeur,
Le bûcheron armé sans pitié vint l'abattre,
Et jusqu'à la racine extirpa le crétin.

Il en fit des fagots qu'il porta dans son âtre,
Où le cèdre expira maudissant son destin.

Que du sang d'un héros naisse un lâche Thersite,
Qu'un homme de génie enfante un ignorant,
Au fils dégénéré donnera-t-on le rang
Que le glorieux père acquit par son mérite?

L'HOMME ET LE CADRAN SOLAIRE.

Un homme cheminant voit un cadran solaire.
Comme l'astre du jour en ce moment l'éclaire,
L'interprète du temps, d'un doigt indicateur,
Annonce l'heure au voyageur.
Plus tard, regagnant sa demeure,
Notre homme encore eût voulu savoir l'heure;
Mais autour du soleil un nuage passait,
Et le cadran resta muet...

Le soleil, c'est la foi ; le cadran, c'est notre âme.
Tant que la foi nous verse un rayon de sa flamme,
Nous marchons pleins de force, utiles, glorieux;
Mais, quand pèse sur nous le doute ténébreux,
Notre âme, qui languit dans un sombre esclavage,
Attend, pour se reprendre à des jours plus heureux,
Que le vent de l'espoir ait chassé le nuage.

LE BOUQUET D'ÉGLANTINES.

Victor, écolier paresseux,
Eût voulu sans étude acquérir la science.
Il admirait les beaux-arts, l'éloquence ;
Mais pour lui le travail était un joug affreux.
Son maître, homme plein de prudence,
Lui prépare, un beau jour, une utile leçon.
Il conduit dans les champs le petit polisson :
« Cueille-moi, lui dit-il, un bouquet d'églantines. »
Victor vole soudain au plus proche buisson.
Il n'est pas, on le sait, de roses sans épines :
Il se pique les doigts et s'enfuit en pleurant.
Son professeur, le rassurant,
Lui dit : « Arrache, enfant, une épine traîtresse,
Et de la fleur alors ta main sera maîtresse.
Bientôt notre écolier, justement orgueilleux,
Revient en brandissant le bouquet périlleux.
« J'ai su t'offrir par là, dit le professeur sage,
Des travaux de l'esprit une vivante image :
Veux-tu de la science atteindre les beautés?
Par un travail ardent surmonte avec courage
L'étude et ses difficultés,
Ronces qui devant toi naissent de tous côtés. »

LA POMME D'API ET LE VER.

Une pomme d'api brillait dans un verger;
Jamais dessert de roi n'en eut de plus jolie.
Pour voir son incarnat, sa peau fraîche et polie,
Les papillons près d'elle aimaient à voltiger.
Maints polissons revenant de l'école,
A coups de pierre, à coups de gaule,
L'auraient mise en quartiers; mais des buissons touffus
Opposaient un rempart à nos gamins confus.
Qu'elle est fière! des fruits elle se croit la reine.
Vanité! car bientôt la jeune souveraine
Se sentit dévorer par un ver assassin
Qu'un soleil de printemps fit éclore en son sein.

Sous le sort le plus beau, sous les biens qu'on envie,
Le plus souvent se cache une douleur,
Hélas! et, sans qu'on le convie,
A nos joyeux festins vient s'asseoir le malheur.

LE MIROIR DOUBLE.

Où va cette femme parée
De beauté, de jeunesse et de brillants atours?
Elle part pour un bal, élégante soirée,

Où l'attendent les jeux, les danses, et l'amour.
Elle sortait, lorsqu'une glace,
Miroir à double face,
S'offrant à ses regards, reproduit, traits pour traits,
Et sa parure et ses attraits,
Et l'émail de ses dents et les lis de sa joue,
Le panache onduleux où le zéphyr se joue,
Le collier de rubis, la couronne de fleurs,
Et la robe de soie aux riantes couleurs.
Mais retournant la glace, ô ciel ! qu'aperçoit-elle?
Elle aperçoit, dérision cruelle !
Crins hérissés, longs poils, pores béants,
Étalage sans nom sur une tête énorme,
Dents longues, nez affreux, bref, une masse informe,
Un de ces types de géants
Que Gulliver trouva dans ses voyages...
Elle crie, elle pleure, et brisant le miroir :
« Tu ressembles, dit-elle, à certains personnages
Qui, toujours recouverts d'un masque à deux visages,
Disent oui, disent non, disent blanc, disent noir,
Caressent le matin et déchirent le soir. »

LE GLAND ET LE CHAMPIGNON.

Un gland tombe d'un chêne et blesse un champignon.
Celui-ci lui dit : « Compagnon,
Tu pouvais bien prendre la peine
De tomber quelques pas plus loin... »

Le gland répond : « Est-il besoin
Que le fils d'un antique chêne
Respecte un avorton méprisable, inconnu,
On ne sait pas comment sur un fumier venu?
— Je te vaux bien, je l'imagine,
Reprend le champignon ; et, quoique sans aïeux,
Je suis un mets délicieux,
Et quand j'irai des rois enrichir la cuisine,
Tu seras dévoré par quelque vil pourceau... »

Plus d'un sot descendit d'une illustre origine,
Plus d'un homme célèbre eut un humble berceau.

LE PETIT GOURMAND.

Les doigts et le menton tout barbouillés de graisse,
D'un pâté monstrueux un enfant se bourrait ;
Aussi bien que des dents des yeux il dévorait.
D'enlever les débris sa mère enfin s'empresse :
« Craignez, dit-elle en sa tendresse,
Qu'une indigestion ne menace vos jours. »
Le marmot répond au plus vite :
« Maman, j'en veux encor!... maman, j'en veux toujours. »

Avare, ambitieux, et toi, mou sybarite,
Vous dont la jouissance augmente les désirs,
Dans votre soif insatiable
De trésors, d'honneurs, de plaisirs,
Vous êtes, croyez-moi, le gourmand de ma fable

LE PAPILLON, LA ROSE ET LE PAVOT.

Dans un parterre, un beau matin,
Éclôt une rose vermeille.
Un papillon s'en émerveille ;
Et voilà le charmant lutin
Qui va, qui vole, qui s'empresse.
Soudain, ô surprise, ô douleur!
A des dards cachés sous la fleur
L'étourdi se pique, se blesse.
Il pleure et s'écrie aussitôt :
« Prude, dédaigneuse, cruelle,
Je te fuis ; ce riche pavot
A mes vœux sera moins rebelle. »
Lors il y vole à tire d'aile ;
Il boit... il s'enivre... il s'endort...
Hélas ! du sommeil de la mort!

Amis, à la beauté funeste
Qui se livre sans hésiter
Préférons la beauté modeste
Dont la vertu sait résister.

LES DEUX SŒURS ET LE COUCOU.

« Veux-tu venir aux champs entendre le coucou?
Dit Élise à sa sœur Hortense.
— Quoi! ce vilain criard, dit l'autre. En conscience,
Autant j'aimerais presque entendre le hibou.
— Mais cet oiseau, ma sœur, dit de si belles choses!
Il chante le printemps et le retour des roses.
Comme un magicien, cet oiseau merveilleux
Semble faire à sa voix, douces métamorphoses!
Éclore le bonheur et sourire les cieux;
Et puis, Hortense,
N'est-il pas toujours beau, toujours mélodieux,
Celui qui chante l'espérance?... »

LA CIGALE, LA FOURMI ET LA COLOMBE.

« Eh bien! dansez maintenant! »
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant :
« Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature

Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure?
Vous travaillez à toute heure ;
Elle chante les moissons :
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose. »
L'oiseau, sans dire autre chose,
A tire d'aile aussitôt
Part, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale.

O fourmi, ta dureté
A l'égoïste peut plaire :
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

LA ROBE DE L'INNOCENCE.

Ayant perdu sa robe on dit que l'Innocence
En vain pour la chercher courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance :
Qui la lui rapporta? — Ce fut le Repentir.

L'ENSEIGNE DE CABARET.

Devant un cabaret ces mots étaient écrits :
Aujourd'hui vous paîrez le pain, le vin, la viande;
Demain vous mangerez gratis.
Janot que l'enseigne affriande,
Dit : « Aujourd'hui je n'entre pas :
Il faudrait payer la dépense ;
Mais demain je vais faire un si fameux repas
Que le cabaretier s'en souviendra, je pense. »
Le lendemain, on voit entrer Janot
Qui va se mettre à table et s'écrie aussitôt :
Servez vite, maître Grégoire!
Servez! jusqu'à la nuit je veux manger et boire!
Apportez du meilleur ; je suis de vos amis! »
A peine le couvert est mis
Qu'il faut voir mon Janot des dents faire merveilles,
Et vider bel et bien les plats et les bouteilles.
S'étant lesté la panse, il se lève gaîment,
Et sans cérémonie il regagne la porte.
Mais Grégoire l'appelle et lui dit brusquement :
« Mon brave! il faut payer avant que l'on ne sorte!
— Vous riez, dit Janot, vraiment,
Et la plaisanterie est forte ;
Vous deviez aujourd'hui, si je m'en souviens bien,
Nous servir à dîner pour rien...
— Oh! répond l'hôtelier, votre erreur est extrême,
Car je dis aujourd'hui ce qu'hier je disais :

Regardez, tous les jours mon enseigne est la même.
— Vous ne m'y prendrez plus, dit l'autre, désormais,
Et vous ne m'eussiez pas leurré par un vain conte,
Si j'avais su qu'à votre compte
Demain signifiât *jamais.* »

LA VERGE DE MOISE

La baguette, docile aux ordres d'une fée,
Pour une simple femme est un simple fuseau ;
Douce flûte de Pan, tendre lyre d'Orphée,
Vous ne seriez aux mains de l'enfant au berceau
Que des cordes sans voix, qu'un stupide roseau.

« Peuple, disait un jour la verge de Moïse,
Si jamais tu parviens à la terre promise,
De civiques lauriers ne couronne le front
De Moïse ni d'Aaron ;
L'encens et les lauriers sont dus à mes prodiges :
J'ai confondu les vains prestiges
Des magiciens de Pharaon ;
Quand tu fuyais l'Égypte et l'esclavage,
Et nos fiers ennemis qui te glaçaient d'effroi,
Les flots de la mer Rouge, en s'ouvrant devant moi,
A ton salut livrèrent un passage,
A nos tyrans creusèrent un tombeau ;
Plus tard, cédant à ma puissance,
Le rocher du désert t'abreuva de son eau,

Et puis... » On mit un frein à sa folle jactance,
En lui disant : « Faible roseau,
Du trône où tu t'assieds abandonne le faîte ;
Des miracles nombreux qui font notre bonheur
Ne revendique plus l'honneur :
Tu n'es que l'instrument du ciel et du prophète! »

LE SAUVAGE.

Sur le fleuve de ses déserts
Un sauvage Africain dirigeait sa nacelle,
Quand un orage affreux éclate dans les airs.
Autour du frêle esquif la vague s'amoncelle,
Et l'entraîne en grondant sur les rocs entr'ouverts.
Le sauvage longtemps combat l'onde terrible ;
Mais, certain qu'il oppose un effort impuissant
A la fureur du fleuve mugissant,
Il abandonne aux flots sa rame trop flexible,
Dans sa nacelle il s'assied, il s'endort,
Et, tranquille, il attend la mort.

Lecteurs, dans le péril imitons le sauvage :
Tant que l'espoir brille en son cœur,
Il lutte contre le naufrage ;
Mais lorsque la tempête a lassé son courage,
Il dort sur l'abîme vainqueur :
Le sage noblement se résigne au malheur.

L'AVARE ET LES DEUX PAUVRES.

Un riche en son chemin rencontre un mendiant,
Qui lui dit d'un ton suppliant :
« Donnez-moi quelque chose, et que Dieu vous le rende!
— Je ne donne jamais à celui qui demande! »
Dit le riche en courroux ; mais un pauvre honteux,
Dont la triste défroque affiche l'indigence,
De l'avare frappe les yeux,
Et celui-ci murmure avec indifférence :
« Plus loin, sans m'arrêter je dirige mes pas ;
A qui ne me dit rien je ne donnerai pas... »

Quand de vous secourir l'avarice refuse,
Elle sait à propos inventer une excuse.

LA CHOUETTE VOLEUSE.

Lasse d'avoir des fils hideux à faire peur
Des monstres rechignés, prophètes de malheur,
Dame chouette
A l'alouette
Déroba quelques nourrissons
Dont les chansons

Lui valurent mainte louange.
Les oiseaux d'alentour trouvaient la chose étrange ;
Les chouettes et les hiboux
D'un tel miracle étaient jaloux.
« Ces petits, disait-on, sont de jeunes merveilles!
Leurs chants mélodieux, qui charment nos oreilles,
Valent, sans contredit, les chants du rossignol !... »
Ce triomphe imposteur fut de courte durée ;
Avant la fin du jour l'alouette éplorée
Vint réclamer ses fils et dénoncer le vol.

D'un écrivain forban cette fable est l'histoire ;
C'était dimanche un âne renforcé,
Son front portait lundi l'auréole de gloire :
Dans le nid du voisin c'est qu'il s'était glissé.

LA VIEILLE CHATTE ET LES JEUNES CHATS.

Par l'âge et les exploits une chatte vieillie
Était réduite à la bouillie.
Apercevant de jeunes chats
Qui vigoureusement faisaient la chasse aux rats :
« Mes fils, l'intempérance est un piége funeste ;
Les os sont durs, dit-elle, et la chair indigeste ;
Mettez-vous au régime, et vous serez prudents... »
Le plus espiègle de la troupe
Lui dit : « Mère, montrez vos dents...
—Hélas! je n'en ai plus... — Eh bien! mangez la soupe :

Nous croquerons les rats sans crainte d'accidents. »

Souvent la morose vieillesse
Reproche à la jeunesse
Le penchant qui l'entraîne au plaisir, à l'amour ;
« Mère, montrez vos dents! » lui dirai-je à mon tour

LE FERMIER ET LA VACHE

Pierre, le lourd fermier, possédait une vache
Qui sans murmurer lui donnait
Tout son lait.
L'animal était maigre et toujours à l'attache.
« Peu donner, disait Pierre, et beaucoup recevoir,
C'est le moyen d'augmenter son avoir. »
Un jour, tenant en main quelques brins d'herbe fraîche,
Il gagne l'étable et la crêche
Où la vache se meurt de langueur et de faim.
Il l'embrasse et lui dit : « O ma belle, ô ma chère,
A l'avenir, crois-moi, tu feras bonne chère...
L'autre, de l'écouter se lassant à la fin,
Lui dit : « Trêve de flatteries,
De promesses en l'air et de cajoleries !
C'est mon lait que tu veux; prends donc, et par pitié,
Que je n'entende plus tes serments d'amitié. »

LE LÉOPARD ET LE RENARD.

Un jour le léopard,
Accostant le renard,
Lui dit : « Ami, bonjour! j'allais vers ta tanière;
Je te trouve à propos. » L'autre répond : « Seigneur,
Moi, votre ami! d'où me vient cet honneur!
— C'est que des préjugés on va combler l'ornière;
De la fraternité flottera la bannière;
Plus de titres pompeux, de castes, ni de rangs!
Les faibles et les forts, les petits et les grands,
Des priviléges vains franchissant la barrière,
Vont enfin cimenter une sainte union,
Et, ce soir même, le lion,
Pour fêter cette nouvelle ère,
A de joyeux festins, où tous seront admis,
Invite ses sujets, ou plutôt ses amis...
— En vérité, dit le renard, je loue
Ces nobles sentiments, et longtemps, je l'avoue,
J'appelai de mes vœux cet avenir promis.
Maudissant le destin contraire,
Je gémissais tout bas de mon obscurité;
Mais aujourd'hui je touche à la félicité.
Allons, joie et bonheur! car je suis votre frère!
Vive, vive l'égalité!...
Pourtant, nous n'admettrons à nos fêtes, j'espère,
Ni le pourceau fangueux, ni le singe éhonté? »

LA ROSE NATURELLE ET LES ROSES ARTIFICIELLES.

De la fleuriste, un jour, franchissant l'atelier,
Des roses de satin, de soie et de papier,
Roses que le soleil n'avait pas fait éclore,
Dans un vase étalaient leur éclat inodore.
Une rose des champs auprès d'elles brillait,
Riche de ses parfums et fille de l'aurore :
Aussi, pour l'admirer tout le monde accourait.
S'attribuant l'honneur qu'on rend à leur compagne,
Les autres se gonflaient d'orgueil et de mépris,
Et lui dirent enfin : « Retourne à la campagne !
Paysanne, oses-tu nous disputer le prix?
C'est de nous, non de toi, que chacun est épris ! »
Elle ne souffla mot, la rose naturelle ;
Mais quelqu'un répondit pour elle :
« Folles, il vous sied mal d'affecter ce dédain.
Sur vous de cette fleur rejaillit le mérite ;
Si loin d'ici brillait celle qui vous irrite,
On vous délaisserait soudain. »

Ce trait de Cendrillon nous rappelle l'histoire :
C'est encore une fois la vertu, la beauté
De ses indignes sœurs essuyant la fierté,
Et les ennoblissant du reflet de sa gloire.

L'OIE QUE L'ON ENGRAISSE

Dans une basse-cour se dandinait une oie,
Et, fière, elle disait : « Je nage dans la joie ;
De Cocagne, vraiment, j'habite le pays ;
On me gorge de son, de froment, de maïs.
La femme, les enfants, les valets et le maître
Sont, par amour pour moi, voués à mon bien-être...
— Cesse, lui dit quelqu'un, de croire en leur bonté ;
Apprécie un peu mieux leur générosité :
Ils te réservent tous une amère disgrâce,
Et te feront rôtir lorsque tu seras grasse... »

Ceux qui de nous servir se montrent empressés
Nous prodiguent parfois des soins intéressés.

LE LAURIER, LA LYRE ET LE LIERRE.

Quelqu'un sur un laurier suspendit une lyre.
Or, quand le souffle du zéphire
Agitait les rameaux, soudain
Elle exhalait des sons étranges, fantastiques,
Comme en rendaient jadis les harpes prophétiques

Sur les saules du Jourdain.
Au même arbre attaché, tortueux parasite,
Un lierre, en qui l'orgueil tenait lieu de mérite,
En vain depuis longtemps sur le luth se tordait ;
Jamais à ses efforts le luth ne répondait :
A la fin, n'écoutant qu'une funeste envie :
« Vous allez voir, dit-il, ma vengeance assouvie!
Puisqu'à vous égaler je ne puis parvenir,
De votre gloire au moins je saurai vous punir.. »
Alors comme un serpent il commence à s'étendre,
Et de ses nœuds pressés tous deux les étouffant,
« Désormais nos chanteurs, dit-il en triomphant,
Ne pourront plus se faire entendre. »

Voilà de l'envieux ce que l'on doit attendre :
Toujours près du mérite on le voit se glisser,
Et, comme à ses succès il n'oserait prétendre,
Dans ses mille replis il cherche à l'enlacer.

LE HANNETON.

Un enfant, dans sa main tenant un hanneton,
L'attache par un fil au bout d'un long bâton.
L'insecte prend son vol ; il tourne dans l'espace,
Et dans le même cercle il repasse et repasse.
Bientôt, se croyant libre, il se voit dans les airs,
Franchissant les cités, les forêts, les déserts,
Les peuples de la terre et les peuples de l'onde.

Il allait parvenir jusqu'aux bornes du monde ;
Tout à coup il s'arrête... On devine aisément
Quel dut être aussitôt son désappointement...

Députés, c'est à vous que ma fable s'adresse :
Au bâton du pouvoir hannetons mis en laisse,
Vous vous battez les flancs, vous prenez vos ébats,
Et dans un cercle étroit vous bourdonnez sans cesse.
Est-ce qu'on vit jamais, après vos longs débats,
Les affaires du peuple avancer d'un seul pas?

L'ARAIGNÉE.

Sur un rosier paré de sa robe de fleurs,
Une araignée, un jour, file des nœuds trompeurs;
Puis la cruelle,
Sous une feuille assise en sentinelle,
Attend, l'œil aux aguets, d'imprudents voyageurs,
Et dit : « Passez, mouches de toute sorte,
Parasites ailés de toutes les couleurs,
Passez... » Soudain le vent emporte
Et les feuilles de rose, et les plans destructeurs,
Et la toile tissue avec tant d'artifice.

Sur les roses, le sable et sur les flots mouvants
Fondez de vos projets le fragile édifice,
Tous vos projets bientôt sont le jouet des vents.

LA FAUVETTE ET LE PINSON.

A BÉRANGER.

Dès l'aube jusqu'au soir la fauvette chantait ;
C'était
Tout son bonheur, toute sa vie.
Le pinson vint lui dire : « Excités par l'envie,
Le geai, le merle, le dindon,
Le corbeau, la pie et l'oison
Disent insolemment que tu devrais te taire ;
Et toi, malgré leurs cris, malgré leurs sots discours,
Joyeuse, tu chantes toujours...
De ta persévérance apprends-moi le mystère. »
La fauvette répond : « Hier, au fond des bois,
Le rossignol, ce roi de l'harmonie,
Daigna d'un doux sourire encourager ma voix.
Va, mon frère, quand le génie,
Oracle irrécusable, applaudit à nos chants,
Que nous font les clameurs des sots et des méchants !

LE MOUCHERON ET LA MOUCHE.

Sage, craintif, docile aux conseils de sa mère,
Loin du feu voltigeait un jeune moucheron.
La chandelle lui dit : « Poltron !

D'un péril idéal, d'une folle chimère
Cesse enfin de t'épouvanter.
Viens au plus tôt, viens habiter
Le magique palais que ma flamme environne.
Des sylphes, des lutins y font une couronne
D'azur et de saphir... elle sera pour toi :
Approche, approche... et tu vas être roi ! »
Que fait le moucheron? Vous le savez d'avance :
Ébloui, fasciné, vers la flamme il s'élance,
Et dans le beau palais il rencontre la mort.
Une mouche était là, vieille prude, et la dame
A l'écart observait le drame.
« Cet insensé, dit-elle, a mérité son sort ;
Pourquoi s'envolait-il sur une mèche ardente?
Que la jeunesse est imprudente!... »
Tandis qu'ainsi notre mouche parlait,
Elle voit sur la table un vase plein de lait.
« Dans ce nectar, dit la friande,
On trouve plaisir et profit :
Là, du moins, il n'est pas de feu qu'on appréhende... »
Mais on peut s'y noyer... et c'est ce qu'elle fit.

Mouches et moucherons depuis cette aventure,
N'évitent pas toujours un semblable accident :
L'homme, image de Dieu, sublime créature,
Depuis la chute d'Ève est-il donc plus prudent?

LE FLOT.

Une voix dit au flot : « Pourquoi fuir ces rivages,
Ces fleurs, ce sable d'or et ces beaux coquillages?
Oh ! ne va plus ainsi, sur les mers t'égarant,
Livrer ton onde si limpide
Au récif anguleux, au gouffre dévorant... »
Le flot répond : « Lent ou rapide,
Toujours m'entraîne le courant.
Sur des rocs, sur des fleurs, vers l'abîme ou la nue,
Poursuivant une route à moi seul inconnue,
A son gré je roule incertain. »

Le flot et le courant, c'est l'homme et le destin.

LE POT DE TERRE ET LE VASE D'OR.

Frêle, pétri de fange, un vase estimé peu,
Le pot de terre, enfin, s'endurcit sur le feu.
Monseigneur vase d'or dans la flamme, un jour, tombe,
Et le voilà fondu, le beau sire, vanté
Pour son prix, son éclat et sa solidité.

Au feu de l'adversité

Où souvent le riche succombe,
Souvent le pauvre a résisté.

LES DEUX CEPS DE VIGNE

Courbé sous le poids du raisin,
Un jeune cep a pour voisin
Un vieux cep tortueux, couvert de cicatrices,
Qui compte avec orgueil soixante ans de services,
Et n'a plus pour richesse et pour tout ornement
Que des grains clair-semés sur un dernier sarment.
Or, le vieux cep, au temps de la cueillette,
Fournit un nectar généreux,
Et l'autre?... de ses fruits nombreux
On fit un tonneau de piquette.

En frivoles propos ne voit-on pas toujours
Abonder la folle jeunesse?
Vieillesse parle moins, mais ses rares discours
Sont pleins de bons conseils mûris par la sagesse.

L'ENFANT ET LE SUCRE

« Enfant, tu sais cet homme et si sombre et si noir,
Dont l'aspect, autrefois, t'accablait de tristesse :

Eh bien! à cet homme, ce soir,
Tu rendais, je l'ai vu, caresse pour caresse.
D'où vient ce changement? Parle, petit lutin.
— C'est... c'est qu'il m'a donné du sucre, ce matin. »

Hier, contre les rois Paul lançait l'anathème;
Mais aujourd'hui, changeant de thème,
Des rois il chante les vertus...
On a donné du sucre au moderne Brutus.

LUCY ET SA POUPÉE.

Au soin de ses enfants une mère assidue
Tendrement à Lucy, chaque jour, adressait
Reproches et conseils bien mérités, Dieu sait!
Reproches et conseils étaient peine perdue.
En revanche, Lucy prenait sur ses genoux
Et, coupable, tançait sa poupée innocente.
« Vous êtes, disait-elle, ah! j'en rougis pour vous,
Méchante, paresseuse et désobéissante;
Il faut vous corriger de ces vilains défauts... »
C'était, de point en point, le sermon de sa mère.
La poupée, à la fin, lui réplique : « Ma chère,
Ce qui, tombant sur moi, tombe toujours à faux,
Je le renvoie à son adresse;
A toi ces discours-là furent faits pour ton bien.
Épargne-moi, Lucy, tes leçons de sagesse,
Et remplis des devoirs que tu prêches si bien. »

LA CHENILLE.

Insecte repoussant, la hideuse chenille,
Qui trace sur les fleurs un venimeux sillon,
Nous séduit quand elle brille
Sous les traits du papillon.

Dans toute sa laideur ose-t-il apparaître,
Ainsi le vice fait peur ;
Mais trop souvent, hélas ! nous captive le traître,
Paré d'un masque trompeur...

FANFAN ET LE BATON.

Fanfan fit un cheval d'un bâton, qui, plus tard,
Devint l'appui de sa vieillesse.

Ce bâton, dites-moi, n'est-ce pas la sagesse,
Dont s'amuse l'enfant, dont se sert le vieillard ?

LE PAPILLON ET LE VER A SOIE.

Qu'as-tu, beau papillon, disait le ver à soie ;
Quel nuage sinistre a dissipé ta joie?
Qui peut ainsi faire couler tes pleurs?
— Avec l'abeille, au sein de la prairie,
Je folâtrais parmi les fleurs.
C'était de tous mes jeux la compagne chérie ;
Mais elle vient de me quitter
Pour regagner sa ruche où le travail l'appelle.
Je la hais, l'inconstante, à mes désirs rebelle...
— Ami, reprend le ver, tu devrais imiter
L'abeille si laborieuse.
Mais vois, elle revient, heureuse,
Te consacrer tout son loisir,
Car, après le travail, plus doux est le plaisir.

LA SOURCE.

Lorsque l'été sur la terre
Étend son brûlant manteau,
Comme un Éden solitaire
Fleurit au pied du coteau

Un pré riant et fertile.
Ailleurs, quand le sol stérile
Est morne, silencieux,
Là s'ouvre un charmant asile
Pour l'oiseau mélodieux ;
Dans l'atmosphère embrasée
On voit monter, doux espoir !
Un brouillard qui, vers le soir,
Retombe en fraîche rosée...
Or, ce pré toujours vert, même au sein de l'été,
A qui doit-il la séve et la fertilité?
C'est à la source féconde
Qui répand sous les fleurs les trésors de son onde.

Ainsi dans l'obscurité,
Se cache la bienfaisance,
Et, seules, ses vertus signalent sa présence.

L'AVARE ET L'HYDROPIQUE.

« Hydropique, disait l'avare,
Votre sort est vraiment bizarre ;
Quoi ! vous buvez toujours sans vous désaltérer,
Et, par une impruednce étrange, inconcevable,
Vous-même alimentez le mal qui vous accable !
Il faut savoir se modérer...
—Mais vous, maître Harpagon, pareil mal vous tourmente,
Lui dit quelqu'un... la soif de l'or !

Vous n'avez qu'un seul but, grossir votre trésor :
Eh bien ! plus il grossit, plus votre soif augmente. »

LE SAVOIR ET LE SAVOIR-FAIRE.

Au grenier du savoir grimpa le savoir-faire :
« Eh quoi, toujours obscur et toujours mal vêtu?
Nommant votre indigence et courage et vertu,
Des poétiques cieux vous parcourez la sphère !
Pour la réalité, croyez-moi, délaissez
Le monde vaporeux des rêves insensés.
Venez ; d'or et de fleurs parsemons l'existence. »
Le savoir descendit sans faire résistance :
Entre nous, du pain sec il se lassait un peu.
Les voilà partis. L'œil en feu,
L'un de calculs remplit de longues pages,
L'autre contemple les nuages.
« Ami, dit savoir-faire, allons flatter les grands.
Ici-bas le bonheur est pour les intrigants,
Et nul profit n'arrive à qui ne sollicite.
Pour acquérir l'argent et la célébrité,
Empruntons les cent voix de la publicité :
A cela tient la réussite.
— Quoi ! perdre mon repos, mon temps, ma dignité,
Ma solitude bien-aimée,
A poursuivre de l'or et de la renommée !
Répondit le savoir ; de vos offres merci !
A tous les biens acquis ainsi,

Ma pauvreté, je te préfère... »
Alors de son côté chacun d'eux s'en alla,
Et, depuis ce jour-là,
Rarement le savoir s'unit au savoir-faire.

L'ŒUF DE POULE.

Croyez-moi, de vos tendres mères
Ne repoussez jamais les soins ;
Elles seules, enfants, connaissent vos besoins :
Liberté trop précoce a des suites amères.

Par Cocotte couvé, certain œuf se lassa
De vivre, disait-il, dans une ombre éternelle,
Et l'imprudent hors du nid se glissa,
Fier de se dérober à l'aile maternelle.
De ses frères bientôt (ils étaient plus de vingt)
Sortit maint joli coq, mainte douce poulette ;
Et lui, sait-on ce qu'il devint?
Il fut croqué par la belette.

LA FUSÉE ET LA LAMPE.

Ivre d'un vain mérite et folle de jactance,
La fusée à la lampe un jour parlait ainsi :

« Flambeau pâle et sans gloire, éloigne-toi d'ici ;
Tu compromets par ta présence
Une fille des cieux, dont les feux éclatants... »
Mais quelqu'un l'interrompt : « Madame la fusée,
Je défends contre vous la lampe méprisée ;
Feu follet qui dans l'air brillez si peu d'instants,
Vous êtes des oisifs l'amusette frivole.
La lampe, à mon avis, remplit un plus beau rôle ;
Quoique moins radieuse, elle luit plus longtemps ;
Elle est à l'atelier, au fond du sanctuaire,
Au grenier du poëte, au lit de la douleur,
Compagne du travail et sœur de la prière :
Partout son doux rayon console le malheur. »

A la fusée orgueilleuse et futile
Ressemblent la plupart de nos littérateurs ;
Lampe modeste, mais utile,
Tu comptes dans leurs rangs trop peu d'imitateurs.

LA TOURTERELLE CHOISISSANT UN ÉPOUX.

La tourterelle se lamente ;
Que veut la tourterelle? elle veut un époux.
« Apaisez, dit le coq, le feu qui me tourmente ;
Beau, brave, vigilant, je suis digne de vous.
— Je ne puis vous aimer, répond la tourterelle,
Car je veux un époux fidèle. »
En ce moment, l'aigle arrive des cieux :

« Des oiseaux, lui dit-il, soyez la souveraine. »
Elle répond : « L'amour n'est pas ambitieux. »
Le rossignol survient : « Pour adoucir ta peine
Je filerai les plus doux sons.
— Le chant ne suffit pas à mon âme brûlante ;
L'amour ne vit pas de chansons. »
Le paon déploie en vain sa roue étincelante ;
Elle lui dit : » L'éclat, la vanité
Ne font pas la félicité. »
Les amants éconduits quittent la tourterelle,
Et la pauvrette pleure encor.
Un tourtereau venant · « Sois mon époux ! » dit-elle.
Pour plaire, qu'avait-il? de la gloire, de l'or?...
Il avait son amour pour unique trésor.

LE LABOUREUR ACCUSÉ DE MAGIE.

S'affranchissant du joug héréditaire,
Un Romain acheta quelques arpents de terre,
Et fit si bien qu'en peu de temps,
Un champ qui fut jadis rocailleux et stérile,
Il le rendit riche et fertile.
De sa prospérité les voisins mécontents,
Devant le peuple l'appelèrent
Et de magie ils l'accusèrent.
Que fit l'ancien esclave en ce pressant danger?
Il amena vers ceux qui devaient le juger
De bœufs un robuste attelage,

Ses fils déjà grands, déjà forts,
Et ses outils de labourage :
« Peuple, voilà, dit-il, la magie et les sorts
Auxquels je dois les biens que l'on m'envie. »
A ces mots, en dépit de ses voisins jaloux,
Le laboureur partit, absous,
Aux acclamations de la foule ravie.

LE PAPILLON ET LA LAMPE.

Beau papillon cherchait fortune un soir.
Voyant dans une chambre une lampe allumée,
Rapide, il vole ; ô désespoir !
Un carreau le retient, la fenêtre est fermée.
Il va, vient ; de la tête et de l'aile et des pieds
Il frappe à coups multipliés ;
Contre la barrière maudite
Le pauvre insecte se dépite ;
Tourments superflus, vains efforts :
Le lutin restera dehors.
Comme il pleure, comme il enrage,
Près de la flamme il aperçoit
Un moucheron qui, plus adroit,
A su se frayer un passage,
Mais qui, plus malheureux, dans les rayons ardents
Périt. Le papillon, que ce trépas éclaire,
En s'envolant bénit l'obstacle salutaire
Qui vient de s'opposer à ses vœux imprudents.

LE PHÉNIX MOURANT.

Sur un bûcher de cèdre à la flamme odorante,
Pour la première fois quand le Phénix mourut,
Autour de sa dépouille, en sifflant, accourut
De geais et de serpents une tourbe insolente.
Mais un dépit mortel saisit les envieux
Lorsqu'il se ranima plus beau, plus radieux.

Si tu vois dans la tombe un grand homme descendre,
De son trépas,
Méchant, ne te réjouis pas :
Le Phénix renaît de sa cendre !

L'AMBRE ET L'AMOUR.

L'ambre enfermé dans un coffret
Croit tromper le regard ou le doigt indiscret ;
Mais l'ambre se trahit par l'odeur agréable
Qui, perçant la prison, se répand à l'entour.

Qu'une femme en son cœur refoule son amour
Comme en un fort impénétrable,

Au carmin de la joue, au langage des yeux,
On devine toujours l'hôte mytérieux.

ÉSOPE ET PROTÉE.

Lorsque dans l'Élysée Ésope descendit,
Protée en souriant lui dit :
« Sous ces bosquets divins, sur ces fleurs éternelles,
A jamais unissons nos ombres fraternelles ;
Viens, ô toi qui là-haut me remplaçais si bien.
— Je ne te comprends pas, répond le Phrygien.
— Quoi! dans tes fables immortelles
N'as-tu pas, comme moi, pris cent masques divers?
— C'est vrai; mais entre nous grande est la différence :
Tu voulais cacher ta science,
Et moi, je m'efforçais d'instruire l'univers. »

LA CONQUE ET L'ENFANT.

Un enfant aperçoit sur une cheminée
Une conque jadis par la vague entraînée
Sur un rivage lointain.
Il l'applique à son oreille,
Puis il entend, ô merveille!

Un bruit étrange, incertain.
« D'où vient, dit-il, ce bruit qui cause ma surprise?
— C'est la voix de la mer que caresse la brise ;
Son souvenir en moi toujours résonne ainsi. »

O ma sœur, en nous aussi
Murmure une voix touchante,
De la terre natale écho mystérieux.
Quels que soient nos destins, à toute heure, en tous lieux,
Elle parle à nos cœurs de la patrie absente.

L'AIGLON.

A peine recouvert du plus léger duvet,
Déjà par la pensée un aiglon s'élevait
Vers des régions inconnues,
Loin, bien loin par delà les nues.
Jeune amant de la gloire et de la liberté,
Trop tôt le malheureux oublie
Sa faiblesse et sa nudité.
Hors du nid, l'œil au ciel, il s'élance, ô folie!
Et la mort est le prix de sa témérité.

Si tu veux t'envoler aux sphères immortelles,
Poëte aventureux, laisse croître tes ailes.

LE ROSSIGNOL, L'ÉTOILE ET LA FLEUR.

Au firmament sans voile,
Vers le soir, une étoile,
Radieuse, montait ;
Brûlant d'ardeur pour elle,
Un rossignol chantait ;
Une fleur douce et belle
Pour l'oiseau soupirait.
Or, déployant son aile,
L'amant ambitieux
S'éleva vers les cieux ;
L'étoile indifférente
Au couchant disparut,
Et, d'amour languissante,
La pauvre fleur mourut.

Le rossignol, c'est l'âme ;
L'astre, lointaine flamme,
C'est un espoir trompeur ;
La fleur, c'est le bonheur...
Mais souvent l'âme, éprise
De biens que nous n'atteindrons pas,
Trop follement méprise
Le bonheur éclos sous nos pas.

LA MORT ET L'AMOUR.

Munis de l'arc et du carquois,
La Mort et Cupidon voyageaient une fois.
Aussitôt que la nuit vint déployer son aile,
Les compagnons lassés se couchèrent tous deux,
Posant sur le gazon leurs flèches pêle-mêle.
S'éveillant quand l'aurore illumina les cieux,
L'Amour, par une erreur, source de mille larmes,
Prit des traits à la Mort, et la Mort, à son tour,
De l'enfant de Vénus emporta quelques armes.

Souvent la Mort, depuis ce jour,
Lance au cœur des vieillards les flèches de l'Amour,
Et, de son côté, l'Amour blesse
Des flèches de la Mort le cœur de la jeunesse.

L'AVARE AUX ENFERS.

Un avare étant mort descend au noir rivage.
Ne voulant pas payer l'impôt pour le passage,
Que fait notre Harpagon? Il se jette à la nage,
Et traverse sans peur le Styx et l'Achéron

A la barbe du vieux Caron.
Mais Pluton, pour punir cet acte d'avarice,
Ordonne qu'à l'instant on invente un supplice
Horrible, inouï jusqu'alors.
On saisit le coupable, à Minos on le livre,
Et le juge d'enfer le condamne à revivre,
Afin qu'il aille voir, loin du pays des morts,
Comment ses héritiers dispersent ses trésors.

L'ESCARGOT ET LA CHENILLE.

Par habitude, par système,
O vous qui courtisez ou repoussez autrui
Pour son habit, non pour lui-même,
C'est à vous que j'adresse une fable aujourd'hui.

Jadis vers l'escargot se glissa la chenille.
« Bonjour, dit-elle, mon voisin,
Ou plutôt mon cousin,
Car tous deux nous rampons... — Moi de votre famille!
Reprend maître escargot, vraiment, vous radotez.
Fi! la vilaine créature!
Je ne vous connais pas, vieille folle; partez! »
Et la chenille part sans relever l'injure.
A quelque temps de là, sur le gazon fleuri,
Un beau papillon, dont les ailes
Semblaient faire jaillir des milliers d'étincelles,
Voltigeait, voltigeait. « Approche, mon chéri,

Dit l'escargot ; causons ensemble ;
Qu'un lien fraternel à jamais nous rassemble.
— Tais-toi, répond l'insecte ; oh ! de grâce, tais-toi,
Lâche orgueilleux ! ce qui te plaît en moi,
Je le sais trop, c'est mon aile qui brille,
Car tu me repoussas impitoyablement
Lorsque j'étais encore une pauvre chenille. »
A ces mots disparut le papillon charmant,
Et l'escargot honteux rentra dans sa coquille.

L'ENFANT ET LES FLEURS.

Dans les champs voisins d'une ferme
De beaux froments étaient en germe ;
En même temps germaient aussi
La blanche pâquerette et le jaune souci.
Du printemps la saison vermeille,
De ses sucs généreux fertilisant les blés,
Aux sillons prodigua les fleurs de sa corbeille.
On voyait croître, entremêlés,
Bluets, coquelicots, marguerites, pensées,
Muguets, boutons d'or étoilés,
Et clochettes traînant leurs tiges enlacées.
Lorsque pour voir ses blés s'en va le laboureur,
Alfred, son jeune fils, admire chaque fleur.
Que la tempête au loin répande les alarmes,
Que la bise tardive apporte des glaçons :
« Grand Dieu ! dit le fermier, protégez nos moissons !

—Ciel, épargnez mes fleurs! » dit l'enfant tout en larmes.
Dans l'été, lorsque les passants
Émerveillés, disaient : Oh! les blés ravissants! »
Alfred disait tout bas : « Que ces fleurs sont gentilles! »
Les épis arrivant à leur maturité,
Dès l'aube le fermier fait armer de faucilles
Ses fils et ses voisins, qui, pleins d'activité,
S'en vont des blés jaunis recueillir mille gerbes.
Alfred, de son côté, fait des gerbes de fleurs.
« Oh! l'enfant paresseux, avec ses folles herbes! »
Criaient, en ricanant, les rudes moissonneurs.
Et lui, d'un seul objet nourrissant sa pensée,
En chantant poursuivait sa tâche commencée.
Mes gens gagnent enfin, à la chute du jour,
La ferme où les attend une table frugale.
Ruisselant de sueur, Alfred vient à son tour,
Et dignement il veut qu'on le régale :
« Qui ne travaille pas ne mange pas, enfant!
Lui dit-on aussitôt ; mais lui, tout triomphant,
Il offre aux conviés mainte fraîche guirlande.
Pour prix de sa naïve offrande,
Chacun l'embrasse, et de grand cœur
On l'accueille au repas comme un bon travailleur.

L'enfant que j'ai chanté, c'est l'artiste candide
Qui, sur un monde austère et de richesse avide,
Des poétiques fleurs aime à verser le miel.
Mais quand sa tête est lasse et que la faim le presse,
Il trouve rarement, paria qu'on délaisse,
Une table commune, un foyer paternel.

L'ENFANT ET LA BOUGIE.

A la bougie ardente, un soir, un écolier
Disait : « Ainsi que toi que ne puis-je briller!
Un soleil sur ton front toutes les nuits s'allume...
— Ah! vous ne savez pas ce que vous enviez,
Répondit la bougie; enfant, voyez, voyez :
Je brille, mais je me consume. »

L'ATTELAGE.

« A cette enfant si fraîche, si jolie.
Oserez-vous, mon frère, unir vos soixante ans,
Marier vos hivers à ses quinze printemps?
Vous n'accomplirez pas cette insigne folie...
— Oui, je l'accomplirai, répondit le vieillard,
Aujourd'hui même et sans plus de retard. »
On eut beau dire, on eut beau faire,
La noce prit bientôt le chemin du notaire.
Voilà qu'à travers champs arrive un campagnard
Menant de bœufs un attelage;
Or, on ne vit jamais plus bizarre assemblage :
L'un, squelettte affaissé sous le travail et l'âge,

Ne répond qu'avec peine aux coups de l'aiguillon;
En mugissant, l'autre, jeune et robuste,
Accuse la lenteur de son vieux compagnon.
« C'est ridicule, c'est injuste,
Dit notre fiancé, d'associer ainsi
Des bœufs si différents de forces et d'années! »
Son frère l'interrompt : « Vous condamnez ici
Le joug qui doit bientôt lier vos destinées.
Par vous-même averti, renonçant à l'hymen,
Du logis, croyez-moi, reprenez le chemin. »
Le vieillard adopta cet avis salutaire,
Et jusqu'au dernier jour resta célibataire.

LE CHAT ET LA TOURTERELLE.

Lecteur, je possède un chat;
De plus une tourterelle :
Ah! fort espiègle est le chat,
Fort douce la tourterelle.
Mimi, c'est le nom du chat,
Bibi, c'est la tourterelle.
Un jour, pardonne, ô mon chat!
Pardonne, ô ma tourterelle!
Prenant du mou pour le chat,
Du grain pour la tourterelle,
Je donnai le grain au chat,
La viande à la tourterelle.
Dans un coin pleurait le chat,

Dans son nid la tourterelle.
Aussitôt je dis au chat,
Ainsi qu'à la tourterelle :
« Maint professeur, ô mon chat,
Maint juge, ô ma tourterelle,
Donne aussi le grain au chat,
La viande à la tourterelle. »

LA FUMÉE DE L'ENCENS ET LA FUMÉE DE LA FORGE.

Un nuage d'encens, s'élevant du saint lieu,
Rencontre dans les airs une noire fumée
Que vomit à longs flots une forge allumée.
« Ne sais-tu pas, dit-il, que je monte vers Dieu?
Profane, éloigne-toi! « Du firmament venue,
En ces mots l'interrompt une voix inconnue :
« Mêlez-vous fraternellement,
Toi, du sein du travail, et toi, du sanctuaire;
Vous êtes au Seigneur chères également,
Car le travail vaut la prière. »

LA GOUTTE D'EAU ET LE LIS.

Du haut d'un nuage enflammé,
Une goutte d'eau tombe en un lis embaumé,

Et bientôt vers le ciel s'évapore, odorante.

Ainsi la larme brûlante
Qu'au sein de l'amitié verse l'affliction,
S'en exhale en parfums de consolation.

LE CORMORAN ET LES RAYONS DE LA LUNE.

Un cormoran suivait les bords d'une rivière.
Il était nuit; du haut des cieux
La lune baignait sa lumière
Dans l'onde aux plis capricieux.
Notre oiseau, que la faim tourmente,
Croit voir de mille poissons d'or
Glisser l'image séduisante.
Il plonge et ne prend rien; il plonge, rien encor;
Il s'élance vingt fois, et vingt fois perd sa peine.
D'un nuage bientôt la lune se couvrant,
Maint poisson se montra sous le flot transparent;
Mais, les prenant alors pour une forme vaine,
A jeun partit le cormoran.

Fortune, gloire, amour, comme un trompeur mirage,
Fit-on pour vous saisir mille efforts superflus,
Vous vous offrez souvent (ne perdons pas courage!)
A celui qui, lassé, ne vous attendait plus.

LE FLEUVE ET L'OCÉAN

Vers l'Océan un fleuve immense,
Roulait, majestueux, par sa pente entraîné.
L'Océan, d'algues couronné,
Ainsi parle au sujet qui tombe en sa puissance :
« Que tu dois regretter, ô fleuve fortuné,
Et tes flots glorieux où voguait l'espérance
Sur des vaisseaux chargés des plus riches trésors,
Et les mille cités assises sur tes bords !...
— Tout ce que je regrette, ô roi de l'onde amère,
C'est l'étroite vallée où, ruisseau transparent,
Non loin de la source, ma mère,
Sous les fleurs j'allais m'égarant :
Je baignais des agneaux la toison douce et blonde;
Dans mes roseaux chantaient les oiseaux amoureux. »
Il dit et va payer le tribut de son onde
A l'Océan tumultueux.

Au faîte de la gloire, au sein de l'opulence,
Quel homme ne se plaît à remonter le cours
De l'existence,
Pour se mirer encor dans les limpides jours
De son enfance?

LA MÈRE, L'ENFANT ET LE VIEILLARD.

« Vois ce vieillard là-bas, sur le bord du chemin :
Va, mon fils; jusqu'ici conduis-le par la main;
De ta voix la plus douce apaise sa souffrance :
La vieillesse sourit aux grâces de l'enfance. »
L'enfant part; mais bientôt revenant sur ses pas :
« Mère, il ne souffre point, puisqu'il ne pleure pas;
Car, moi, toutes les fois que j'ai du mal, je pleure.
— Retourne à lui, mon fils; amène-le sur l'heure;
Je veux connaître ses besoins.
Son regard soucieux, son front ridé qui penche,
Voilà de ses ennuis d'infaillibles témoins...
Crois-moi, si par des pleurs la douleur ne s'épanche,
Mon fils, on n'en souffre pas moins. »

LE COURSIER ET L'ABRICOTIER.

Amaigri par la faim, criblé par la mitraille,
Loin des camps se traînait un cheval de bataille.
« Adieu, gloire stérile, adieu, sanglants lauriers!
Désertant les combats et les feux meurtriers,
Vivons paisiblement au sein des pâturages;

Affronte qui voudra les périls et la mort;
Je vais me reposer sous ces riants ombrages... »
Il dit, il se couche et s'endort.
Dans un enclos du voisinage,
Un abricotier sans feuillage
Vers la terre courbait ses rameaux mutilés.
« De ceux qui de mes dons s'en retournent comblés
Est-ce là la reconnaissance?
De mai quand reviendront les fécondes chaleurs,
J'appellerai les vents qui, servant ma vengeance,
Arracheront mes fruits en arrachant mes fleurs.
Plus je fus généreux, plus je veux être avare!... »
Ainsi parlait l'abricotier.
Mais, tout à coup, une fanfare
Retentissant au loin, réveille le coursier,
Qui se lève, hennit, agite sa crinière,
Et galope, docile au belliqueux appel...
Mais sur l'arbre bientôt la brise printanière
Fait éclore des fleurs plus douces que le miel.
Eh bien! pour venger ses injures,
Secoua-t-il son front, appela-t-il le vent?
Renonçant à la haine, oubliant ses blessures,
L'abricotier donna ses trésors comme avant.

L'HERMINE ET LE RAT.

Sur un terrain rocailleux
Vivaient le rat et l'hermine;

Bientôt ils furent tous deux
Menacés de la famine.
De son trou le rat sortant,
Dit à sa blanche compagne :
« Vois, par delà cet étang,
Comme est riche la campagne ;
De fermes, d'arbres, d'oiseaux
Et de fruits elle est couverte.
Suis-moi, traversons les eaux ;
Dans notre lande déserte
La faim nous accablerait.
— Quoi ! dit l'hermine, il faudrait
Me salir à cette fange?
— Eh ! qu'importe, si l'on mange !...
— Non, dit-elle, en vérité !
Va-t'en, je veux rester pure ;
Ah ! plutôt la pauvreté
Et la mort qu'une souillure ! »

LE RAT DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

Niché dans les rayons d'une bibliothèque,
Un rat trottait, trottait
De Pascal à Newton, de Corneille à Sénèque.
Sans préférence il grignotait
Les classiques,
Les romantiques,
Sattachant, en vieux rat qui connait son métier,

Moins au mérite de l'ouvrage
Qu'à la finesse du papier.
Un rossignol récemment mis en cage,
Lui dit : « Quelle félicité,
Au sein de la science et de la poésie,
Comme toi, d'aspirer à l'immortalité !
Que ne puis-je, imitant ta noble fantaisie,
Enrichir mon esprit à ces divins trésors !...
— De futiles bouquins me fatiguer la tête !
Lui répondit le rat, ne me crois pas si bête.
Ce n'est point l'esprit, c'est le corps
Que je cherche à nourrir dans les pages d'un livre :
Eh ! qu'importe la gloire ! avant tout, il faut vivre. »

Or, voulez-vous savoir, bénévoles lecteurs,
Chez nous quels sont les rats qui mettent en pratique
Cette morale prosaïque ?...
Allez le demander à nos littérateurs.

LA TRUFFE ET LA POMME DE TERRE.

A la pomme de terre on voulait marier
La truffe ; mais, craignant de se mésallier,
Celle-ci, d'une voix altière,
S'écria : « Moi, m'associer
A cette vile roturière !
Moi, qui règne aux festins du riche et du gourmet,
Avoir pour compagnon cet être sans noblesse,

Unir son goût maussade à mon divin fumet!
Ah! ce manque d'égards me confond et me blesse.
Allez aux champs, ma mie, allez aux carrefours
Nourrir le peuple, vos amours... »
La Parmentière
Alors reprit :
« Il ne te convient pas d'être avec moi si fière,
Car nous sommes deux sœurs qu'un même sol nourrit.
Oui, j'en fais vanité si tu m'en fais un crime,
Celui que la misère opprime
A moi jamais vainement n'eut recours.
Je pourrais, te rendant offense pour offense,
Te reprocher les vilains tours
Qu'à plus d'un estomac, qu'à mainte conscience...
Mais chut! tu me comprends,
Et plus que toi je serai charitable.
Tu méprises le pauvre et recherches les grands...
Je suis utile à tous : n'est-ce pas préférable? »

L'ALOUETTE ET LE POURCEAU.

A FÉLIX PYAT.

C'était un jour d'avril; aucun brouillard impur
Ne voilait du printemps la robe virginale.
S'élevant dans les airs, son royaume d'azur,
L'alouette chantait sa chanson matinale.
Le porc, de son côté,

Vers la fange tournait un regard hébété.
L'oiseau disait : « Salut, bienfaisante nature!
Doux soleil, cieux profonds, renaissante verdure,
Salut! » Le porc grognait : « L'astre qu'on dit si beau,
Le ciel qu'on croit si vaste,
N'est qu'un miroir étroit, n'est qu'un mourant flambeau. »

Dieu, vertu, gloire, amour, ô bizarre contraste!
Quand le croyant vous dresse un autel dans son cœur,
Le sceptique vous nie avec un ris moqueur.
L'un, pour juger, bien bas regarde vers la terre,
Et l'autre voit plus haut : c'est là tout le mystère.

L'ENFANT ET LA ROSE.

Sur un rosier s'étale une rose éclatante.
Autour de la fleur qui le tente,
Fanfan voit se dresser plus d'un dard menaçant.
Lors, allongeant deux doigts, il sait avec adresse
Eviter le contact de l'épine traîtresse.
Mais du fond du calice un monstre s'élançant,
Une guêpe aussitôt le pique jusqu'au sang,
Et lui lègue, en perdant sa pointe envenimée,
L'avertissement douloureux
Que, de tous les écueils dont la vie est semée,
Celui qu'on ne voit pas est le plus dangereux.

LE LION DEVENU VIEUX ET L'ANE.

L'âne, qui venait lâchement
De frapper le lion que la force abandonne,
Par un baiser bien lourd, appliqué lourdement,
Veut réparer sa faute... « Espères-tu, vraiment,
Dit le lion, qu'on te pardonne?
Baisers ou coups de pied, quand un âne les donne,
N'est-ce pas toujours insultant? »

A plus d'un journaliste on peut en dire autant.

L'ÉCUEIL ET LE PHARE.

A M. DE PONGERVILLE.

Vous qui, tout à la fois philosophe et poëte,
Répandez la sagesse en vers mélodieux,
De Lucrèce jadis éloquent interprète,
Vous sûtes avec lui détrôner les *faux dieux*.
A votre nom célèbre aujourd'hui je confie
Mon inexpérience et mon obscurité.
N'est-ce pas trop d'audace ou trop de vanité?

Non, non; la Fable est sœur de la Philosophie .
Près de boire la mort, Socrate, nous dit-on,
Se plut à l'enrichir du rhythme poétique,
Et Platon, le divin Platon,
L'admettait dans sa république.

Dès longtemps un écueil, se cachant sous les eaux,
Chaque nuit dévorait une nouvelle proie;
Mais un phare, à la fin, sur l'abîme flambloie,
Et désormais du monstre éloigne les vaisseaux.

La Superstition, aux annales funèbres,
C'est l'écueil si longtemps funeste aux matelots;
Et le phare sauveur qui brille sur les flots,
C'est la philosophie écartant les ténèbres.

LE POËTE ET L'ABEILLE.

Pour faire leur doux miel, leur douce poésie,
Le poëte et l'abeille aux champs, dès le matin,
Des odorantes fleurs picoraient l'ambroisie
Tous deux comme ils rentraient, chargés de leur butin,
Le poëte rêveur dit à l'abeille : « Ecoute ·
Des insectes dans l'air se frayant une route,
De la mouche ou du papillon,
Qui peut te distinguer? » L'abeille industrieuse
Répondit : « Des trésors dont je suis glorieuse,
Le miel, la cire, l'aiguillon.

Le miel, ma liqueur parfumée,
Calme la soif et la douleur;
La cire, en flambeau transformée,
Des ténèbres chasse l'horreur,
Et contre les méchants l'aiguillon me protége. »
Le poëte, à ces mots, reprit :
« De servir, comme toi, j'ai l'heureux privilége :
J'ai le chant qui console et le miel qui nourrit;
Des ombres de l'erreur je délivre l'esprit,
Et contre les abus je lance l'anathème.
Notre ardeur, tu le vois, notre but est le même;
Or, de ses bienfaits louons Dieu.
—Frère, adieu, dit l'abeille.—Adieu, ma sœur, adieu. »

LE DÉJEUNER A L'ÉCOLE.

Un usage bien doux régnait dans mon jeune âge :
Tous les jours, les enfants, munis de leur bagage,
Se rendaient à l'école, et, suivant la saison,
Sur une longue table ils versaient à foison
Figues, raisins, gâteaux, fromage,
Pains de maïs, de seigle, de froment.
Chacun, selon son goût, s'en donnait librement.
Les plus riches, pour tous, puisaient dans leur corbeille
Les débris délicats du souper de la veille;
Et si l'enfant trop pauvre à la communauté
N'avait rien apporté,
On choisissait pour lui, sans blesser sa misère,

Les morceaux les plus savoureux.
Comme nous nous aimions! que nous étions heureux!
Aussi, chaque matin, le maître à l'œil sévère
Me voyait dans sa classe arriver sans retard,
Non pas pour les leçons, que je ne savais guère,
Mais pour le doux festin où tous nous avions part.

Depuis, lorsque je vois, anomalie étrange!
L'homme chez soi vivant, des hommes séparé,
Le repas somptueux pour ceux-ci préparé,
Ceux-là n'obtenant, en échange
De leurs travaux, qu'un pain mal assuré,
D'autres, pâles, de faim... cet aspect me désole!
Aux champs de l'avenir mon âme enfin s'envole,
Et se plaît à rêver pour toute nation
Les banquets fraternels, sainte communion
Qu'enfants nous faisions à l'école.

SAMEDI ET DIMANCHE.

Une nuit, le poing sur la hanche,
Samedi disait à dimanche :
« Est-ce pour toi
Que nous nous épuisons, nos cinq frères et moi?
Ne sommes-nous pas tous de la même famille?
Lorsque sous la fatigue on nous voit haletants,
Monsieur le paresseux en grand seigneur s'habille;
A chanter, à danser, monsieur passe son temps.

Toujours de nos labeurs vivras-tu sans rien faire? »
Dimanche répondit : « Mon frère,
Vous vous livrez chacun à des soins importants,
Je l'avoue; eh bien! moi, que vous croyez futile,
Autant que vous je suis utile.
Après un long travail comme il faut des loisirs,
C'est moi qui m'intéresse à vos rares plaisirs;
Les danses, les festins, les jeux, les promenades,
A moi vous les devez, ô mes bons camarades!
Enfin, ô doux échange, ô fraternelle loi!
Je vous amuse, et vous, vous travaillez pour moi. »

LE DAHLIA ET LA VIOLETTE.

Le dahlia, la violette
Par un enfant sont cueillis un matin.
Du premier la corolle élégante, coquette,
Déplore son triste destin,
Se plaignant d'avoir pour compagne
Une fleur sans éclat, qu'on aurait dû laisser
Sous le buisson natal, là-bas, dans la campagne.
» Prétendrait-elle m'éclipser?
Faut-il que je meure de honte? »
L'enfant, la violette, aucun ne répondit :
De son dépit nul ne tint compte.
Pour notre couple, hélas! la vieillesse fut prompte,
Et bientôt le temps étendit
Sur leurs têtes ses mains glacées.

L'enfant les retira du vase toutes deux;
Depuis, sur un fumier honteux
On vit du dahlia les feuilles dispersées,
Et des champs l'humble fleur
Aux malades dispense un suc réparateur.

Dans ces deux fleurs j'entrevois deux images :
De la femme au cœur sec, briguant tous les hommages,
Le dahlia nous offre le portrait.
Alors que la beauté, son seul bien, disparaît,
Elle n'a qu'à mourir, d'elle plus rien ne reste.
Dans l'autre on reconnaît de la femme modeste
Le symbole délicieux.
Le temps peut, en passant, lui ravir d'un coup d'aile
Et jeunesse et fraîcheur; son cœur n'est jamais vieux.
Sur nous, jusqu'à la fin, son amitié fidèle
Répand de ses vertus le baume précieux.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

« Qui veut manger mes bons gâteaux?
Croquez, messieurs, ils sont tout chauds! »
Une marchande ainsi d'une voix glapissante
Criait. Une couleur dorée, appétissante,
Une molle fumée en tourbillons flottant,
Tout s'offrait pour tenter un estomac avide.
Eh bien! l'on ne mangeait pourtant
Qu'une pâte froide, insipide,

Car la fumée était une moite vapeur
Que laissait transpirer un appareil trompeur.

Les honneurs et la renommée,
Les promesses des grands, les pompeux écriteaux,
Exhalent bien souvent, comme ces froids gâteaux,
Peu de chaleur et beaucoup de fumée.

LES QUATRE AILES DU PAPILLON.

Un papillon gonflé d'une arrogance vaine :
« J'ai quatre ailes, dit-il ; l'aigle n'en a que deux ! »
Quelqu'un lui répondit : « Mon petit orgueilleux
A quelques pieds du sol tu t'élèves à peine,
L'aigle perce la nue et vole jusqu'aux cieux. »

Écoutez, froids rimeurs qui, fatiguant vos plumes,
A des genres divers consacrez cent volumes :
Pour cueillir de lauriers les plus amples moissons,
Béranger n'a que ses chansons.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

Gens de finance, gens de loi,
Ceci pour vous ; écoutez-moi :

Il pleut; un buisson voit une brebis qui passe.
« Sous mes branches, dit-il, abrite-toi, de grâce.
— Non; je me garderai de m'approcher de toi,
Car la laine des miens, qu'aux épines je voi,
Me conseille de fuir... tes branches sont des piéges,
Et tu tonds ceux que tu protéges. »

LE COUCOU ET LE MOINEAU

Le coucou, comme on sait, plein d'un orgueil extrême,
Parle sans cesse de lui-même :
Concou! voilà son mot; coucou! voilà son thème.
Beaucoup de nos auteurs sont coucous sur ce point.
Il disait au moineau : « Quand le rossignol chante,
Qu'en dis-tu? — Je lui trouve une voix ravissante.
— Et de moi, que dis-tu? — Rien; je ne parle point
De celui qui lui-même à tout propos se vante. »

LE SAVETIER ET SON VOISIN.

Le savetier s'en retournait
De chez le financier. Joyeux, il fredonnait
Les chansons que lui fit oublier la richesse.
Mais un voisin survient qui lui peint sa détresse,

Et lui demande vingt écus.
Alors le savetier, confus
De faire au malheureux essuyer un refus,
En rougissant s'excuse avec franchise,
Et trop tard se repent d'avoir, par sa sottise,
Manqué l'occasion d'obliger son ami.
« Je pouvais être heureux si j'avais été sage,
Dit-il ; avec cet or j'aurais chanté, dormi ;
Mais il fallait savoir en faire bon usage. »

LE JEUNE PERROQUET.

Sur son perchoir un jeune perroquet
Débitait tout le jour des phrases immorales,
Et sans honte épuisait, dans son hideux caquet,
Le vocabulaire des halles.
Comme certain passant criait, scandalisé :
« Il faut tordre le bec à ce parleur infâme ! »
Un autre répondit : « Bien plus que lui je blâme
Ceux qui l'ont démoralisé. »

LE CHATAIGNIER ET LE VOYAGEUR.

Sur un sol que cent fois le volcan sillonna,
Un châtaignier géant règne au pied de l'Etna.

Il pourrait, dit-on, sous l'ombrage
De ses rameaux hospitaliers,
Contre les chaleurs et l'orage
Abriter cent chevaux avec leurs cavaliers.
Un voyageur, assis sous son feuillage sombre,
Lui dit : « N'es-tu pas fier des visiteurs sans nombre
Qu'attire chaque jour ta réputation? »
L'arbre répond : « Donner et mes fruits et mon ombre,
Voilà tout mon bonheur et mon ambition. »

Plus d'un, et ce n'est pas une gloire futile,
Ne voit dans la fortune et l'élévation
Qu'un moyen plus certain de pouvoir être utile.

LA BREBIS ET LA JEUNE FILLE.

De la gueule du loup la brebis menacée
Se tenait de terreur glacée.
Mais un fermier passait qui du loup la sauva.
Savez-vous ce qu'il arriva?
Sous le couteau du traître elle perdit la vie.

Par certain malotru Lisette poursuivie
Appelle à son secours un passant généreux
Qui lui prête son bras. Je crains, jeune imprudente,
Que l'aimable sauveur ne soit plus dangereux
Que le rustre qui t'épouvante.

LE NID RENVERSÉ.

Un oiseau se désespère :
« C'en est fait, plus d'amour, plus d'amour, ô douleur!
L'orage a renversé le nid où mon vieux père
Au cœur de ma compagne avait uni mon cœur.
Je perds, avec mon nid, l'amour et le bonheur. »

A sa sœur une femme, après Quatre-vingt-treize,
En ces mots écrivait : « O ma chère Thérèse,
La révolution porte de tristes fruits :
On ne peut plus prier, les temples sont détruits! »

Au désespoir livrée, une muse anonyme
Disait : « Je renonce à la rime!
Il s'attache à mon œuvre un génie infernal;
Hier à l'horizon se lève un grand journal
Qui glorieusement doit me faire connaître,
Et voilà tout à coup qu'il vient de disparaître.
Adieu mes vers, adieu ma seule passion;
Hélas! plus de journal, plus d'inspiration! »

Et moi, d'un saint transport ayant l'âme saisie,
Je leur dirai : « L'amour, cet enfant immortel,
La véritable foi, l'auguste poésie,
Pour vivre, pour brûler, n'ont pas besoin d'autel.
Dût le cœur seul du juste être leur sanctuaire,

On en verrait toujours s'exhaler la prière,
Et la flamme et les chants... » Ah! lecteurs, croyez-moi,
Car de leurs sentiments je me fais l'interprète,
Cet oiseau n'aimait plus, la femme était sans foi,
Et l'autre n'était pas poëte.

NE RIEZ PAS.

Quelqu'un sur le pavé chancelle
Et tombe; on en rit aux éclats.
Oh! de grâce ne riez pas :
Peut-être sa chute est mortelle.

Ce qu'on fait au physique, on le fait au moral :
Qu'un homme soit en butte aux traits de la satire,
Aussitôt à la ronde on s'empresse de rire.
Vous ne ririez pas tant si vous saviez le mal
Qu'une épigramme doit produire.

LE VOYAGEUR ET LE POTEAU.

Dans les champs, vers un carrefour
Où différents sentiers en divers lieux conduisent,
Un voyageur s'arrête un jour.

« Enfin, reposons-nous, car mes forces s'épuisent;
Depuis l'aube, dit-il, je porte un lourd fardeau. »
Comme il parle, voilà qu'à l'angle d'une route
Ainsi le harangue un poteau :
« Au bourg le plus voisin vous vous rendez, sans doute;
Retenez les conseils que je vais vous donner :
Marchez toujours à droite et sans vous détourner.
Quelques milles de plus à parcourir encore,
Espace qu'un boiteux en quatre pas dévore,
Des bois, une prairie, une plaine, un coteau,
Bref, le trajet le plus facile...
—Eh bien, marche toi-même...—Oh! répond le poteau,
Je montre les chemins, mais je reste immobile. »

Comme lui tels et tels, je vous le dis tout bas,
Nous indiquent la route et ne la suivent pas.

LES BŒUFS ET LA BERGERONNETTE, LA FÉE ET SA FILLEULE.

A MM. BÉRANGER ET LAMENNAIS.

Maîtres, si devant vous je reste bouche close,
Dans un double récit apprenez-en la cause :

Deux bœufs traçant, dès l'aube, un fertile sillon,
Derrière eux voletait une bergeronnette.
« Viens-tu pour labourer ou saisir l'aiguillon? »

Dirent-ils en riant. Aussitôt la pauvrette :
« Je viens, dans vos labeurs trouvant de bons repas,
Vivre des vermisseaux qui naissent sous vos pas. »

Au temps jadis vivait une charmante fée.
Rivale du divin Orphée,
Pour parler, pour chanter quand ses lèvres s'ouvraient,
Elle aurait attendri le cœur le plus farouche,
Et, prodige inouï! les perles de sa bouche
Ruisselaient.
Sa filleule, un beau jour, sur ses genoux assise,
Et, muette, écoutant, la fée en fut surprise,
Et l'enfant répondit : « Quoi! vous me demandez
Pourquoi sur vos genoux je suis silencieuse?
C'est que je cueille, avide et d'une main pieuse,
Les perles que vous répandez. »

Maîtres, si devant vous je reste bouche close,
Par ce double récit vous en savez la cause.

LES DEUX RIVAGES.

Je veux, toujours fidèle au rôle de conteur,
Rimer en quelques vers l'histoire
Dont le doux souvenir occupe ma mémoire.
Le long d'une rivière, au murmure enchanteur,
Coula mon enfance inquiète;
Confondus sur les bords, saules et peupliers

Offraient au rossignol, aux amants, au poëte,
Leurs ombrages hospitaliers.
Mille fleurs embaumaient les deux rives égales,
Et des chantres ailés les laveuses rivales
Envoyaient aux échos leurs naïves chansons.
Mais voilà tout à coup, j'avais seize ans à peine,
Qu'arrivent par centaine
Charpentiers et maçons.
Les braves compagnons, se mettant à l'ouvrage,
D'arbres en un instant dépouillent un rivage :
Les brouettes, les pieux, les haches, les marteaux
Bâtissent un canal pour maîtriser les eaux,
Au sommet du talus disposent un passage
Pour les bœufs remorqueurs qui traînent les bateaux.
Avide de trésors, moins que de renommée,
J'ai quitté, depuis lors, et mon pays natal,
Et sa rivière bien-aimée.
Puisse le positif, à nos rêves fatal,
N'avoir pas enlevé, d'une main trop puissante,
La dernière harmonie et la dernière plante
Du domaine de l'idéal !

Le cours de notre vie a toujours deux rivages ;
Tous deux, dans notre enfance, et fleuris et joyeux,
Sont pleins de doux pensers, de chants insoucieux.
Plus tard, sur une rive étendant leurs ravages,
L'intérêt, les besoins et les prévisions
Emportent la moitié de nos illusions.
Heureux, quand la vieillesse arrive,
Si quelques fleurs encor restent sur l'autre rive !

LES VENTS.

De tous les coins du monde en leur antre assemblés,
Les vents se racontaient leurs prouesses récentes.
Orgueilleux, ils disaient les éléments troublés,
Du désert les trombes brûlantes,
Sur les flots les mâts fracassés,
Et dans les champs, moissons, arbres, toits renversés.
Les brigands, au récit de semblables ravages,
Poussaient des hurlements sauvages.
Zéphire, d'épouvante et d'horreur interdit,
Se tenant à l'écart, n'avait encor rien dit.
Interrogé par eux, enfin il répondit :
« Frères, mon haleine et mes ailes
Ont garanti les fleurs des ardeurs du soleil;
J'ai caressé, dans leur sommeil,
Le pauvre laboureur, les tendres tourterelles;
Pour les bergers et leurs troupeaux
J'ai rafraîchi les purs ruisseaux... »
A cet aveu naïf du timide Zéphire,
On entend des éclats de rire,
Des hourras, des mugissements
Capables d'ébranler jusqu'en leurs fondements
Les plus solides tours, les plus altières cimes.
Lui, s'enfuyant, leur dit : « Soyez fiers de vos crimes ;
Pour moi, je suis heureux des bienfaits que je rends. »

LA GRENOUILLE ET L'ÉCARLATE.

Une grenouille sort du fond de son marais.
  Que voit-elle? ô surprise! ô joie!
Un butin merveilleux, une éclatante proie.
  Elle aura, sans peine et sans frais,
Un morceau succulent, le festin le plus rare.
« Adieu les vermisseaux et l'herbe de la mare!
  Dit-elle ; il me faut désormais
            Des mets
  Dignes de votre souveraine :
 Ne riez pas, des eaux je suis la reine! »
A ces mots, elle saute et nage vers le bord,
Fière de s'emparer de la royale aubaine.
Or, qu'était-ce? un chiffon d'écarlate... et la mort!

La pauvre jeune fille et le pauvre poëte
Séduits, l'un par l'éclat d'un renom glorieux
L'autre par des habits, des bijoux précieux,
  Rêvaient la plus douce conquête.
  A celle-ci le déshonneur,
  A tous deux misère et malheur!
Ils ont, en poursuivant l'amorce qui les flatte,
Saisi, les imprudents.., un chiffon d'écarlate!

LA POULE ET SES ŒUFS.

Il ne faut pas trop haut célébrer ton bonheur,
Tes succès ou ton héritage :
Mille jaloux viendront, sans pitié, sans honneur,
Envahissant ton seuil, réclamer le partage.

D'avoir ses œufs volés aussitôt que pondus
La poule se plaignait : « Que je suis malheureuse !
En voilà plus de cent déjà que j'ai perdus. »
On lui dit : « Désormais, sois plus silencieuse :
Veux-tu de tes amours qu'on respecte le fruit,
Ma chère, il faut pondre sans bruit. »

LA BREBIS ET LES GRENOUILLES.

Un jour, une brebis tomba dans un étang.
Croyant voir arriver un nouvel habitant,
Grenouilles aussitôt vinrent lui faire fête,
Et vanter de ces lieux les rares agréments.
Mais à pareil séjour notre brebis peu faite,
Sortit, leur adressant mille remerciments.

La candide vertu peut, d'une âme novice,

Tremper sa robe blanche aux souillures du vice.
N'espérez pas la retenir
Dans votre impur limon, noirs enfants de l'abîme :
Elle saura bientôt, par un effort sublime,
Loin de vous s'élancer... pour n'y plus revenir.

L'HABIT DE MON GRAND-PÈRE.

Mon grand-père avait un habit
Qui, par hérédité, jusqu'à moi se transmit.
Mon aïeul, qui parvint à l'extrême vieillesse,
A sa mort seule le quitta ;
Cent fois mon père le porta
Dans les beaux jours de sa jeunesse,
Puis votre serviteur enfant en hérita.
Messieurs, à ma pensée il apparaît encore,
Avec son drap chamois doublé de soie aurore,
Ses pans flottants et ses larges boutons.
Dans cet accoutrement je marchais tête fière,
Me rendant à l'église aux jours des grands sermons.
Les basques descendaient plus bas que mes talons,
Et, battant le pavé, soulevaient la poussière :
On riait, je ne riais point.

Tels et tels qui, de point en point,
Exigent, s'attachant à la mode nouvelle,
Les étoffes de prix, la forme la plus belle,
Mais dont l'œil est toujours en arrière fixé,

Dont l'esprit rétrograde, esclave du passé,
Se refuse au progrès en qui le monde espère,
Portent, sans s'en douter, l'habit de leur grand-père.

LE CASQUE ET LE MIEL.

Dans le casque d'un preux frappé d'un coup mortel
Des abeilles, un jour, déposèrent leur miel,
Offrant, après l'horreur de la guerre sanglante,
Des douceurs de la paix l'image consolante.

LA STATUE DE L'AMITIÉ.

Vers l'atelier de Praxitèle
Glycère accourut : « O sculpteur,
Avez-vous l'Amitié? dit-elle;
Je lui voue un culte en mon cœur.
— Tiens, la voici, répond l'artiste.
— Oh! dit-elle, elle est de moitié
Trop vieille, trop sévère et triste;
Ce n'est pas cela l'Amitié.
Mais voyez celle qui se joue
Parmi les fleurs d'un air joyeux;
Pour une Amitié, je l'avoue,

Elle me conviendrait bien mieux.
— De ton sort, dit le statuaire,
Que le ciel daigne avoir pitié;
Mais plus d'une avant toi, Glycère,
A pris l'Amour pour l'Amitié. »

L'ÉPERVIER ET LES COLOMBES.

« Ma race, disait l'épervier,
Des colombes est abhorrée;
Chacune obstinément dans son trou retirée...
Eh bien! jouons de ruse avec le colombier.
Mesdames, désormais je prêche l'abstinence;
Vive l'eau claire et le maïs!
Je déteste le sang; je parcours le pays,
Contre vos oppresseurs étalant ma vaillance.
Quelques milans goutteux, par ma griffe abattus,
Témoignent hautement du zèle qui m'enflamme;
Enfin, pour prix de mes vertus,
J'obtiens l'une de vous, la plus belle, pour femme.
En bon parent, en bon voisin,
Sans nul soupçon, vers ma demeure,
On s'en vient visiter la sœur et le cousin :
Moi, fraternellement, je vous croque sur l'heure.
Si ma tendre moitié crie à la trahison,
Je sais, à coup de bec, la mettre à la raison. »
A ces mots, l'épervier, fier de son stratagème,
Va tenter l'aventure, et trop bien réussit.

Dans le meurtre à ce point le brigand s'endurcit,
Qu'un jour il dévora son épouse elle-même.

Peuple, avec les méchants ne faisons nul traité.
Quand je pense à ma fable, ô sainte liberté!
Par un pacte fatal je crois te voir unie
Avec la tyrannie.

LES DEUX COQS.

Dans Albion, deux coqs pour le combat dressés,
Sur l'arène, un beau jour, menaçants, hérissés,
Promettaient une lutte, et des plus acharnées.
Déjà l'on pariait bank-notes et guinées;
Déjà des spectateurs les rangs étaient pressés...
L'un de nos champions tout à coup se ravise,
Et dit : « Pour le plaisir, pour l'intérêt d'autrui,
Nous allons aujourd'hui
Nous battre! c'est sottise.
Ami, loin de nous attaquer,
Gardons nos forces toujours prêtes
Contre les ennemis qui viendraient pour croquer
Et notre graine et nos poulettes... »
A ces mots, laissant là les Anglais ébahis,
Et dans les airs se frayant un passage,
Nos coqs en liberté gagnèrent le pays

Ne suivra-t-on jamais un exemple si sage?

LE COR.

D'un antique manoir ridicule génie,
Un nain sur la muraille apercevant un cor,
Souffle avec peine, souffle encor.
Mais, adieu, fiers accents et suave harmonie :
L'airain n'exhale plus qu'un sourd ricanement;
Et les vassaux disaient : « O le sot instrument ! »
Ils revinrent bientôt de cette erreur bizarre,
Lorsque le châtelain, sonnant une fanfare,
Des monts réveilla les échos.

Qu'un nain, de tes beaux vers ridicule interprète,
Ose d'une voix grêle évoquer tes héros,
Corneille, nous sifflons l'acteur, non le poëte.
Pour entonner les chants que ton souffle anima,
Il faut des Lekain, des Talma...

LE SOMNAMBULE.

Obéissant aux caprices d'un rêve,
A minuit un homme se lève,
Et tout droit vers un gouffre il va sans tâtonner.

Le versant allait l'entraîner,
Lorsqu'un ami du danger le retire.
Le somnambule, éveillé sur-le-champ,
« Que maudit soit, dit-il, le rustre, le méchant,
Qui dissipe mon rêve au gracieux sourire!
Sans toi je parvenais aux portes du bonheur!... »
Bientôt de sa colère il comprit l'injustice,
Et d'actions de grâce il combla son sauveur.

Vous, peuples, vous, enfants, que l'erreur ou le vice
Berce d'un rêve dangereux,
Ne blâmez pas le père ou l'ami généreux
Dont la voix vous réveille au bord du précipice.

LE MARTEAU.

D'une barre de fer un fragment retiré,
Et tout rouge sortant de la fournaise ardente,
Sur l'enclume à grands coups est battu, torturé.
En vain le malheureux gémit et se lamente.
« Quand de ce dur marteau serai-je délivré? »
Dit-il; mais, ô prodige! aux tourments il échappe;
En marteau se transfigurant,
L'esclave qui se fait tyran
Aujourd'hui sur l'enclume à coups redoublés frappe.

Ce valet qui, lassé d'un joug injurieux,
A son tour devient maître, et maître impérieux;
L'indomptable tribun, farouche patriote,

Qui saisit le pouvoir et commande en despote;
La victime d'hier, transformée en bourreau,
Ne sont-ils pas ce fer qu'on façonne en marteau?

LE CHEVAL DE DON QUICHOTTE

ET L'ANE DE SANCHO PANÇA.

Don Quichotte, le soir d'une rude journée
Pleine d'émotions et de rares exploits,
A côté de Sancho sommeillait dans les bois;
L'un rêvait aux grandeurs, et l'autre à Dulcinée.
Voyant leurs maîtres endormis,
Rossinante et Grison causaient en bons amis.
L'âne dit au cheval : « Mon brave Rossinante,
Il me vient une idée heureuse, surprenante,
Veux-tu que, rejetant notre rôle passif,
Nous allions sans retard, et d'une âme aguerrie,
Parmi les animaux, race à l'esprit rétif,
Créer le noble état de la chevalerie?
L'un de l'autre jamais jaloux,
En compagnons toujours fidèles,
Nous courtisons toutes les belles
Qui broutent les prés andalous.
Forts de notre bon droit et de notre vaillance,
Nous redressons les torts, nous sauvons l'innocence
Agneaux, ne craignez plus la colère des loups!
Faibles, soyez heureux; consolez-vous, victimes

Tigres, nous voici : gare à vous! »
Mais l'autre : « Qu'attends-tu de tes efforts sublimes?
— Les pâturages les plus verts
Sont notre récompense;
On nous aime, à souhait s'arrondit notre panse,
Et notre renommée étonne l'univers.
— Crois-en ma vieille expérience,
Toute médaille a son revers.
J'ai mainte et mainte cicatrice,
Des dangers de la gloire ineffaçable indice;
La soif, la faim,
Les fatigues sans fin,
Le mépris et les coups ont été mon partage.
Toi, loin de nos combats par Sancho bien nourri,
Tu n'eus que les plaisirs et l'honneur du voyage.
Ah! songe à mes douleurs, vois mon corps amaigri...
— Je sens, dit le baudet, chanceler mon courage.
Je n'avais pas encore, il faut en convenir,
Sous ces noires couleurs entrevu l'avenir.
Beaux projets, je vous abandonne;
La gloire, je le vois, présente une couronne
D'épines et de fleurs... Qui craint de se blesser,
A la saisir doit renoncer. »

LES TACHES AU SOLEIL.

Un ignorant
Un jour apprend

Que les savants, armés de leurs longs télescopes,
Ont vu des taches au soleil.
Il désire aussitôt la cécité des taupes
Et des marmottes le sommeil,
Honteux d'avoir longtemps admiré, trop crédule,
Cet astre qu'il croyait un astre sans pareil.
« Reviens de ton mépris injuste et ridicule,
Lui dit quelqu'un; rends-lui, crois-moi,
Ton admiration première,
Et ne cesse d'aimer cet astre, à qui tu doi
Une chaleur féconde et des flots de lumière. »

Dans l'homme de génie ou l'homme vertueux
Si vous avez surpris, d'un œil trop rigoureux,
Quelque faute, inhérente à l'humaine faiblesse,
Que cela ne vous blesse.
Et sachez ne pas voir
Une tache dans ceux qui répandent sans cesse
Et les bienfaits et le savoir. »

L'ÉGLISE DÉLABRÉE.

Voyez cette champêtre église
Dont le vent sacrilége a renversé la croix;
Le lierre parasite a rongé ses parois,
Plus d'un lambris s'écroule à sa toiture grise.
Mais on entre; on entend de suaves concerts;
Des cœurs s'exhale la prière;

Les flots d'encens et de lumière,
Confondus, montent dans les airs.

Poëte, c'est là ton image :
La douleur sillonna ton front,
Le passant fit plus d'un affront
A tes habits fangeux que le temps endommage...
Mais ton âme, ô poëte ! est le temple vivant
D'où s'échappe l'hymne infinie ;
A la muse de l'harmonie
Ton cœur religieux voue un culte fervent.

LES DEUX HOMMES QUI NAGENT.

Deux hommes en nageant longeaient une rivière.
L'un, sans regarder en arrière,
Se laissait aller au courant
Doucement, à son aise ; et l'autre, différent,
S'arrêtait pour prêter une main tutélaire
A des enfants lassés, à de faibles amis.

L'un, c'est le citoyen, pendant sa vie entière,
Utile à sa famille, utile à son pays ;
L'autre, c'est... pour lui j'en rougis,
L'égoïste ou le solitaire.

LE PAPILLON ET LE CHOU.

Un papillon volait, plus léger que le vent,
Du chèvrefeuille au lis, du jasmin à la rose.
Le chou, qui le nourrit avant
Sa brillante métamorphose,
« Viens, mon fils, lui dit-il, un instant pose-toi
Sur moi...
— Quoi ! je m'abaisserais à ceux de ton espèce,
O race informe, lourde, épaisse ! »
Répond brutalement le rival des zéphyrs.
Laisse-moi savourer, au gré de mes désirs,
Les sucs les plus exquis et les fleurs les plus belles. »
A ces mots le chou repartit :
« Mon petit,
Tu n'étais pas si fier quand, privé de tes ailes,
Chenille, tu rongeais mes feuilles maternelles.
Mais, comme toi, plus d'un, il faut en convenir,
Osa, pendant le sort prospère,
Renier ses amis et rougir de son père,
Et des bienfaits reçus perdit le souvenir. »

LE LIERRE ET LES DEUX ORMEAUX.

A deux ormeaux voisins le lierre s'adressa,
Demandant un appui pour sa tige flexible.
L'un d'eux, trop fier, le repoussa;
Son compagnon se montra plus sensible.
Il en fut bien récompensé :
Plus tard, quand les hivers de leur souffle glacé
Venaient attrister la nature,
L'arbuste l'entourait, fidèle, lui tressant
Une couronne de verdure;
L'autre, squelette aride, effrayait le passant.

Accueillons, pendant la jeunesse,
Les riantes illusions.
Malgré les mauvais jours et les déceptions,
Les tendres sentiments reverdiront sans cesse.
Bravant l'injure des autans,
De souvenirs purs et constants
Ils pareront notre vieillesse,
Et feront de la vie un éternel printemps.

LA TROMPETTE ET LE GLAIVE.

Un jour, entre deux camps la bataille s'engage.
La trompette, soudain, sonne un chant martial :
« Glaive, sors du fourreau, c'est l'heure du carnage! »
Et le glaive, docile au belliqueux signal,
Vole, étincelle, frappe et gagne la victoire.
La trompette s'écrie alors :
« Bravo, mon camarade! à nous toute la gloire!
Ensemble partageons la dépouille des morts!
Ah! pour avoir si bien échauffé ta vaillance,
J'ai droit, sans contredit, à la meilleure part. »
Mais un nouveau combat se déclare plus tard,
Et la trompette sonne, et le glaive s'élance.
Sur l'arène bientôt il tombe mutilé,
Tandis que lâchement madame la trompette
A pris devant le feu la poudre d'escampette.
« Ce glaive était, dit-elle, un franc écervelé
Qu'à la raison, vraiment, on a bien fait de mettre. »

Ici certains journaux doivent se reconnaître :
Par des cris de guerre, en tout temps,
Ils agacent les nerfs, ils font grincer les dents.
Des combats, à leurs voix, bravez-vous la tempête?
Vous êtes des héros! Partageons le butin!
Disent-ils après la conquête.
Éprouvez-vous une défaite?

Brouillons, vous méritez ce terrible destin!
Disent-ils, battant en retraite.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE

Amour jouait parmi les fleurs ;
Il fut piqué par une abeille.
Jamais une douleur pareille
Ne lui fit verser tant de pleurs.
« Ma mère, dit-il, je me meurs. »
Il court, trépigne, se désole.
Vénus l'embrasse, le console,
Et, souriant, elle lui dit :
« Si d'un aiguillon si petit
Tu ressens des douleurs mortelles,
Combien plus doit souffrir un cœur
Poursuivi par ton œil vainqueur,
Percé par tes flèches cruelles ! «

LA TOURTERELLE QUI PLEURE.

Une reine qu'alors la vieillesse courbait,
Disait à deux enfants, ses deux petites-filles :
« Là, près de moi, venez, et soyez bien gentilles.

Écoutez : chez ma sœur, la reine du Thibet,
Dans une cage d'or est une tourterelle.
Si vous saviez comme elle est belle,
Précieuse surtout ! Qu'un enfant soit méchant
Dans le palais, et sur-le-champ
On voit pleurer la tourterelle.
Tenez, si de ma sœur je la peux obtenir,
Pour vous bien éprouver je la ferai venir. »
Mais l'aînée aussitôt : « Ma grand'mère, dit-elle,
Qu'elle ne vienne pas ! Lorsque j'ai le malheur
De commettre une faute et mériter un blâme,
Je sens, à chaque fois, s'élever en mon âme
Un reproche vivant, une amère douleur.
— Maman, dit à son tour la plus jeune princesse,
Chez ma tante, sans doute, elle a beaucoup pleuré :
Ah ! faites-la venir, grand'mère, et je serai
Si sage, que bientôt elle rira sans cesse. »

LE PAPILLON BLEU.

« O papillon d'azur, en quels lieux as-tu pris
La couleur dont ton aile est peinte ? »
L'insecte répondit : « Mon corps porte l'empreinte
Des fleurs que je préfère et dont je me nourris :
Le lin flexible et la molle pervenche
Me livrent tour à tour leur coupe de saphir ;
Puis encor cette fleur qui sur l'onde se penche,
Le beau myosotis, la fleur du souvenir. »

Comme ce papillon, l'esprit humain reflète
Les sucs dont il fit la conquête :
Pour abreuver notre âme, en tout temps choisissons
La source la plus pure et les sages leçons.

LA CHARITÉ.

A MADAME.....

Un jour, la Charité du paradis s'envole,
Et voit dans nos chemins un frêle nouveau-né,
A demi nu, transi, pleurant, abandonné.
Par mille doux baisers vite elle le console.
Dans un pan de sa robe alors le réchauffant,
Vers les grands d'ici-bas, joyeuse, elle l'emporte ;
Aucun de son palais ne leur ferme la porte,
Et, par amour pour elle, on adopte l'enfant.

Pour mes Fables ainsi vous agissez, madame :
Des plus indifférents vous savez toucher l'âme,
Et, grâce à votre zèle, à vos soins protecteurs,
Mes vers, ô toute bonne, ont trouvé des lecteurs.

L'ESPRIT ET LE CŒUR.

A MADEMOISELLE LÉONTINE GOZLAN.

Exilé sur la terre, Apollon, dieu du jour,
Berger, prit pour compagne une simple bergère.
Or, il naquit de leur amour
Une fille espiègle, légère,
Semblable par l'esprit à son père immortel,
Par le cœur s'élevant jusqu'au cœur maternel.
Apollon lui dit : « O ma fille!
De nous deux qui préfères-tu? »
Alors l'aimable enfant : « Ma mère a la vertu,
Le dévouement sublime, et toi le nom qui brille :
Pour ta gloire je veux, mon père, t'admirer;
Ma mère, pour ton cœur laisse-moi t'adorer. »

LES MOUTONS ET L'HERBE AU SUC D'OR.

Chez un fabuliste persan
J'ai lu ce conte intéressant :
Dans certaine contrée, il naît une herbe rare,
Aux effets merveilleux, à la vertu bizarre;
Malheur aux moutons imprudents

Tentés de s'en repaître ! Il s'attache à leurs dents
Une jaune liqueur, vernis ineffaçable,
Qui leur rend sur-le-champ tout mets insupportable ;
On la nomma l'herbe au suc d'or.

A l'avare, je crois, pensait le moraliste :
Quand le brillant métal a séduit l'égoïste,
A tout noble penchant son cœur glacé résiste ;
Dans un dégoût suprême il meurt sur son trésor.

LE VENT ET LE SABLE.

Un jour, dans le désert, le vent impétueux
Et le sable mouvant se disputaient tous deux.
Le premier disait : « Je renverse !
— Je bâtis ! » disait l'autre à la partie adverse.
Un derviche en ces mots jugea le différend :
« O vent, tu dois céder la victoire à ton frère,
Car tout cœur généreux préfère
Le fondateur au conquérant. »

L'ANE.

Quelqu'un disait à l'âne : « Eh ! qui reconnaîtrait
Dans cet être maussade, à la marche pesante,

Cet ânon gracieux, à la taille élégante,
Qui gaîment dans les prés sautillait, folâtrait! »
Mais le baudet : « Dans ma jeunesse,
Je ne prévoyais pas les longs et tristes jours
Où mon corps recevrait sans cesse
Des coups si douloureux et des fardeaux si lourds. »

LE TÉLESCOPE ET LE MICROSCOPE.

Un jour, l'orgueilleux télescope
Ainsi parlait au microscope :
« Mon antipode, admire-moi !
Au savant quand j'indique et la marche et la loi
Des sphères et des cieux où mon œil l'accompagne,
Dans une goutte d'eau, toi, tu vois l'Océan;
Du ciron tu fais un géant,
Du grain de sable une montagne...
Jusqu'à ma gloire en vain tu voudrais t'élever;
Auprès du mien ton rôle est sans nulle importance. »
Le microscope alors : « Pour qui sait observer,
Que lui font des objets la grandeur, la distance?
Tous, indistinctement, Dieu sut les abreuver
Des flots de son amour et de son harmonie;
Chaque être s'alimente à la source infinie. .
Donc, appréciez mieux nos rôles différents :
A moi la terre, à vous les célestes royaumes;
Mesurez les soleils, laissez-moi les atomes :
Tous, à titres divers, sont également grands. »

LE BONHEUR.

« En suivant des grandeurs le chemin si battu,
Vers le bonheur j'arriverai sans doute?...
— Pour trouver le bonheur, change, change de route;
Suis le chemin de la vertu. »

LA NEIGE.

« D'où viens-tu, neige et si pure et si blanche?
— Je viens de la montagne où roule l'avalanche,
Et dont le front perce les cieux.
Je trouvais mon séjour triste et froid; ces hauts lieux
Étant de tous les vents la patrie éternelle,
Je priai l'aquilon, qui me prit sur son aile,
De me porter au sein d'une grande cité.
Ah! j'arrive... » Elle tombe au milieu de la ville,
Se fond sur les pavés et devient fange vile.

Des champs, ô jeune fille, aime l'obscurité.
Les cités à ton âme offriront plus d'un piége :
Là tu perdras, comme la neige,
Ta blancheur et ta pureté.

LE TROUBADOUR A LA CROISADE.

Pour ressaisir la croix dans Solyme ravie,
Pour chasser l'Ottoman des rives du Jourdain,
Une nombreuse armée assiégeait Saladin.
Bientôt, parmi les chefs une funeste envie,
De rivales prétentions
Allument la discorde et les discussions;
Chacun veut diriger la croisade sacrée.
Or, on voyait un troubadour,
Portant la croix d'azur, sa couleur préférée,
Visiter chaque tente et les rangs tour à tour.
Un jour, un vaillant capitaine
Lui dit : « Déclare-nous ta foi!
Entre Philippe-Auguste et le duc d'Aquitaine
Et le comte de Flandre, enfin, décide-toi.
Aujourd'hui, mais d'une âme et résolue et franche,
Adopte la croix rouge, ou la verte, ou la blanche;
Qu'on sache quel parti doit t'avoir pour soutien... »
Le troubadour répond : « Frère, je suis chrétien!
Et je veux dans l'armée entière
Entonner mon cantique et ma chanson guerrière.
Que me font les discords des barons et des rois?
Ai-je pour le *Croissant* abandonné la *Croix?*
Suis-je de Saladin l'espion, le complice?
Irai-je, renonçant à mon rôle pieux,
Me faire le vassal d'un chef ambitieux?
Non! je suis un soldat de la sainte milice. »

L'AIGLE ENCHAINÉ.

Au sommet du Caucase, un aigle dans son aire
S'éveille, et se livrant à de nobles transports :
« J'irai ravir sa proie au tigre sanguinaire ;
» Je vaincrai mes rivaux les plus fiers, les plus forts,
» Et j'espère qu'un jour, pour prix de mes efforts,
» Je porterai le dieu qui porte le tonnerre ! »
Sa grande aile, à ces mots, se déploie et son corps
S'agite... mais en vain... ses serres obstinées
Refusent leur service ; un satyre odieux
Sur le rocher, la nuit, les avait enchaînées.

L'aigle, c'est le génie aux élans glorieux.
Souvent la pauvreté, riant de son extase,
Dans un réseau de fer tient ses membres liés;
Il a, comme l'oiseau qui s'éveille au Caucase,
Des ailes à la tête et des chaînes aux pieds.

L'ORCHESTRE.

Deux amis, le premier pessimiste et railleur,
L'autre, rêvant pour tous un avenir meilleur,

Chaudement soutenaient leurs différents systèmes.
« Mon cher, vous poursuivez d'insolubles problèmes!
Dit enfin le sceptique ; il y faut renoncer.
De votre Eldorado nous devons nous passer.
Loin de vous confier aux mensonges d'un prisme,
Descendez au réel ; songez à l'égoïsme
Qui tient les hommes divisés.
Les voyez-vous, de caractères,
De vœux et de besoins constamment opposés?
Comment associer ces éléments contraires?
Tous les beaux résultats, par les rêveurs promis,
Ce sont les fruits dorés du pays des chimères :
Je le crois comme vous, les hommes seront frères;
Mais toujours ils vivront en frères ennemis. »
A riposter l'autre s'apprête,
Lorsque d'un grand concert l'affiche les arrête.
Ils prennent place. En ce moment,
Chaque instrument,
Sur tous les tons, à part, sans mesure, résonne.
C'est un bruit, un vacarme à rendre les gens sourds.
Mais ce tohu-bohu n'épouvante personne :
Tout concert, on le sait, prélude ainsi toujours.
« Du chaos social je trouve ici l'emblème! »
Dit notre pessimiste, en reprenant son thème.
Le parallèle est peu flatteur ;
Mais il offre l'attrait de la vérité même. »
Il parlait; tout à coup l'archet régulateur
Soumet les instruments à sa loi fraternelle.
Pas un ne s'y montre rebelle ;
Le rôle est à chacun sagement adapté ;
Et le rauque clairon, et le hautbois si tendre,
Et la flûte au son velouté,

Ensemble ou tour à tour savent se faire entendre.
Depuis le violon, virtuose accompli,
Jusqu'au triangle monotone,
A nul on n'imposa le silence et l'oubli.
L'orchestre pleure, gronde, tonne;
C'est l'amour, c'est la paix, la guerre, l'ouragan.
De cette immense voix, de ce foyer géant
L'harmonie en torrents roule et se précipite.
Tout l'auditoire est enchanté,
Et de bonheur tout cœur palpite.
« Ami, dit le croyant de plaisir transporté,
Loin de vous désormais le doute et l'ironie;
Le contraste des sons a produit l'harmonie :
C'est le tableau vivant de la fraternité,
Et l'unité naîtra de la diversité. »

LE RHONE ET LE LAC DE GENÈVE.

Le Rhône, rapide, écumant,
Roule du haut des monts et se fraie un passage
A travers les eaux du Léman.
Le lac lui dit un jour : « Écoute un avis sage :
Dans mon lit calme et pur endors-toi mollement ;
Quelle impatience t'irrite?
Vois, contre les vents orageux
De mille sommets neigeux
L'éternel rempart nous abrite.
Pour goûter désormais un facile repos,

Laisse mon onde avec tes flots
Se marier et se confondre... »
Mais le fleuve, sans lui répondre,
Précipite sa course. Ah! c'est qu'il veut remplir
Sa tâche utile et glorieuse,
Quoiqu'en ses profondeurs une mer furieuse
Doive bientôt l'ensevelir.
Tout fier du but qu'il se propose,
Il se hâte, et chaque cité,
Et chaque rive qu'il arrose,
Lui doivent la richesse et la fertilité.

Beau fleuve, ainsi que toi jamais ne se repose
Celui qu'une foi vive est venue agiter.
Par une main divine il se laisse conduire,
Et, tout au seul devoir dont il sait s'acquitter,
Le danger ne peut l'arrêter,
Le plaisir ne peut le séduire.

LA LOIRE ET L'OCÉAN.

Arrivant à son embouchure,
La Loire s'écria : « Je porte des vaisseaux!
Je vous méprise tous, rivières et ruisseaux! »
Mais l'Océan connaît son origine obscure :
« Ces rivières, dit-il, ces modestes ruisseaux,
Qui perdirent leurs noms en te versant leurs eaux,

Réponds, trop vaniteuse Loire,
Eux seuls ne font-ils pas ta fortune et ta gloire? »

Parmi nos célèbres auteurs,
Tel qui, fleuve abondant, roule son onde altière,
Ne serait qu'une humble rivière
S'il n'avait pas trouvé de collaborateurs.

LE NID ABANDONNÉ.

« Oiseau, je te vois, effaré,
Fatiguer l'air à grands coups d'aile.
De ta compagne si fidèle
La mort t'a-t-elle séparé?
Dis le sujet de ta souffrance...
— J'avais, par des soins assidus,
Bâti mon nid, douce espérance!
Hélas! soins et travaux perdus!
Parcourant les forêts, une troupe bruyante
A jeté dans mon cœur le trouble et l'épouvante.
Adieu! ne me retenez plus;
Puisque le ciel encor me permet que je ponde,
Laissez-moi demander à des bois plus touffus
Une retraite plus profonde. »

Vous le voyez, l'oiseau veut couver en secret.
Malheur s'il n'a pu fuir le regard indiscret!
La plante germe sous la terre,

Avant que, glorieuse, elle apparaisse au jour,
A toute œuvre de foi, de génie et d'amour
Il faut l'ombre, il faut le mystère.

LA TACHE ENLEVÉE.

Le long des boulevards un bohémien se poste,
Voit un passant, l'accoste,
Et le saisit
Par son habit.
« J'ai, dit-il, un savon de vertu sans pareille;
Monsieur, laissez-moi faire, et vous verrez merveille.
Disant ces mots, avec acharnement
Il frotte un coin du vêtement.
« Monsieur, une autre fois sachez me reconnaître! »
Dit en riant le double traître.
Le pauvre patient s'éloigne satisfait;
Mais bientôt il voit, stupéfait,
Avec la tache, hélas! l'étoffe disparaître.

Un critique sévère, aristarque nouveau,
Afin de l'épurer à votre œuvre s'attache,
Craignez qu'en enlevant la tache
Il n'enlève aussi le morceau.

L'ÉCLAIR ET L'ARC-EN-CIEL.

A l'Arc-en-ciel l'Éclair dit en passant :
« Ma tâche est glorieuse;
Dans la nuit la plus ténébreuse,
De mon foyer s'échappe un jour éblouissant.
— A toi, dit l'Arc-en-ciel, tout bon cœur me préfère
Tandis qu'au sein de l'atmosphère
Ta perfide lueur porte un feu menaçant,
Moi, j'annonce aux mortels la fin de leur souffrance.
Juge combien nous différons :
A la terre nous inspirons,
Toi la crainte, et moi l'espérance. »

LA CRUCHE ET LE COURTISAN.

Une cruche au bord d'un ruisseau
Se courbait pour puiser de l'eau.
Un passant qui la vit se mit à rire d'elle.
Or, le roi se présente avec sa cour fidèle,
Sur un char, d'écarlate et d'or tout reluisant.
Notre homme était un courtisan;
Il attend le monarque, et pour prouver son zèle,

Il va se prosterner aux pieds du souverain.
Le cortége s'éloigne, et le vase, soudain,
Dit au rieur que l'ivresse transporte :
« Notre intérêt nous fit agir de même sorte :
Je me baissais pour boire et m'emplir jusqu'au bord,
Et vous, pour obtenir des faveurs et de l'or. »

LA ROSE ET L'HOMME SANS YEUX ET SANS ODORAT.

« Je déteste la rose et ses dards inhumains !
Ils percent mon habit et déchirent mes mains !
Qu'on vante désormais ta beauté sans pareille
Et ton parfum si doux... Rose, maudite fleur,
Tu n'as, à mon avis, ni beauté, ni senteur. »
Notre homme se trompait, et ce n'est pas merveille
Que la colère seule à ce point l'égarât :
Il lui manquait deux sens, la vue et l'odorat.

Lorsque vous entendez plus d'un esprit morose
Nier votre croyance et vos rêves chéris,
Femme, poëte, enfant, ne soyez pas surpris :
Songez au malheureux qui méprisait la rose.

LES ŒUFS ET LES POULETS.

Un voyageur lassé, pauvre, et que la faim presse,
Appelle une fermière et lui peint sa détresse.
« J'ai, dit-elle, les œufs les plus beaux, les plus frais ;
Volontiers, croyez-moi, je vous les offrirais.
Mais quelques mois encor si vous savez attendre,
Vous aurez votre part de maint poulet bien tendre. »
Le voyageur répond : « Attende qui pourra !
Sait-on ce que demain le sort décidera ?
C'est la faim d'aujourd'hui qu'il me faut satisfaire.
Il est souvent perdu le plaisir qu'on diffère.
Vos poulets en espoir sont fort bons, je le veux ;
Mais, pour le moment, je préfère
des œufs. »

LA DOUBLE IVRESSE.

Un jour, Anacréon, déguisant sous les fleurs
Et ses cheveux de neige et ses rides naissantes,
Du plus joyeux festin savourait les douceurs.
Dans sa coupe un essaim de Grecques ravissantes
Répandait lentement un pétillant nectar,

Et bientôt de l'heureux vieillard
Éclatait l'abondante verve,
Et, la lyre et la voix entremêlant leurs sons,
Il charmait les échos de ses molles chansons.
Plus loin, du jus bachique abreuvé sans réserve,
Un esclave au corps chancelant,
A l'œil terne, au geste insolent,
Effrayait l'Amour et les Grâces :
Seul, le Mépris suivait ses traces.

Le vin qui, pris à flots, peut rendre l'homme vil,
Du sage embellit l'existence,
Et le poison le plus subtil
Est salutaire et doux, versé par la prudence.
Tandis que les plaisirs, dont on est ménager,
Nous font l'esprit plus libre et le corps plus léger,
Les folles passions, comme une ardente lave,
En dévorant les sens éteignent la raison.
Ah ! distinguons toujours l'ivresse de l'esclave
De l'ivresse d'Anacréon !

LE MAT DE COCAGNE.

Au milieu d'une place où la foule se presse
Le mât de Cocagne est planté.
Pour atteindre le but ardemment souhaité
Vingt rivaux lutteront de vigueur et d'adresse.
De la base au sommet un savon étendu

Éloigne encor le prix dans les airs suspendu.
Mais contre cet obstacle une ruse s'emploie :
Une cendre subtile aplanira la voie,
Le premier de la lutte entendant le signal,
Des mains, des pieds s'attache à l'arbre colossal.
Il s'agite, il sue, il se lasse,
Et tombe; un second le remplace.
Après de longs efforts, le second redescend.
L'œil fixé vers le but où chacun d'eux aspire,
Tous rendent, chaque fois, le chemin moins glissant.
Plus haut que ses rivaux un dernier s'avançant,
Vers le sommet mobile et s'arrête et respire;
Pour l'objet de ses vœux longuement il soupire;
La cendre encor fait son devoir...
Hélas! avec sa force il voit fuir son espoir.
Un autre, plus heureux, franchissant la distance,
Vers le but désiré parvient sans résistance.

Ainsi l'humanité cherche un bonheur lointain
Qui va se perdant vers la nue.
Par le siècle qui meurt la conquête obtenue
Est du siècle naissant l'héritage certain.
Frères, nous saisirons, — l'espérance est permise, —
La douce récompense à nos efforts promise.

LE CHANT DU CYGNE.

Dans son nid de roseaux le cygne allait mourir.
Voilà les campagnards empressés d'accourir

Pour admirer ce chant d'une douceur extrême
Que, selon la tradition,
Fait entendre le cygne à son heure suprême.
Jugez de la déception
Que bientôt éprouva l'agreste aréopage :
L'oiseau, péniblement poussant un cri sauvage,
Vit s'éteindre avec lui sa réputation.

Plus d'une gloire est usurpée;
Plus d'un cygne en impose à la foule trompée.
Tel dont les chants jamais ne furent entendus
Profite des honneurs réservés au génie :
On en voit, exploitant leurs talents prétendus,
Arriver à l'Académie.

LA BUCHE ET LE CHARBON.

Au sein de l'âtre, en hiver,
Une bûche de bois vert
De pleurs inondait la cendre,
Poussait de longs soupirs, de longs gémissements.
Un charbon, lassé de l'entendre,
Lui dit : « Pourquoi ce bruit?—Vois quels sont mes tourments!
Répond-elle.—En voyant les pleurs dont tu t'abreuves,
Reprend le charbon, je conclus
Que tu subis ici tes premières épreuves :
Mais moi, j'ai tant souffert que je ne pleure plus. »

ÉSOPE ET LE LABOUREUR.

A M. PIERRE LAMBERT.

Laissant jaillir à flots ses vives paraboles,
Ésope dans les champs suivait un laboureur.
Lors un passant d'un ton railleur :
« Loin d'ici le bavard et ses contes frivoles !
S'il veut vivre, à son tour qu'il prenne l'aiguillon ! »
Mais le bon laboureur que cet outrage blesse :
« Qu'Ésope dans mon cœur répande la sagesse,
Je sèmerai pour lui le grain dans le sillon.
La science qui nourrit l'âme
Vaut le pain qui nourrit le corps,
Et celui qui la verse en paroles de flamme
Doit recevoir le prix de ses nobles efforts. »

L'ENFANT ET LES BOTTES DE SON PÈRE.

A MON PETIT LOUIS.

« Or, la lune dorait le pli des vagues bleues ;
» L'Ogre ronflait horriblement,
» Et le petit Poucet doucement, doucement,

» Lui prit ses bottes de sept lieues.
» Chaque botte était fée, et, par enchantement,
» De se rapetisser l'une et l'autre s'empresse,
» Et Poucet en trois pas arrive chez l'ogresse... »
Un tout petit enfant, jusqu'alors attentif
Au récit de Perrault, le conteur si naïf,
Interrompt brusquement sa mère :
« Je vais, dit-il, dès aujourd'hui,
Chausser les bottes de mon père,
Et je pourrai marcher aussi vite que lui. »
Sur une chaise il grimpe, et dans la double gaîne
Le voilà s'enfonçant jusqu'au milieu du corps.
Il fait pour avancer de stériles efforts,
Chancelle et tombe enfin. Le marmot avec peine
Se relève, honteux, rougissant, interdit.
Sa mère à son secours s'empresse, le rassure,
L'embrasse tendrement, et souriant lui dit :
« Sache à ton pied, mon fils, mesurer ta chaussure. »

FASCINATION.

« Il ne faut pas jouer avec le magnétisme!
Me disait une femme en sa naïveté;
Hier, il a vaincu mon superbe héroïsme,
Et fait évanouir mon incrédulité.
Chez moi j'avais admis, en toute confiance,
Un magnétiseur renommé.
« Monsieur, contre votre influence

Vous trouverez, lui dis-je, un sujet bien armé.
Je ne ressens pour vous que de l'indifférence,
Et brave vos efforts. — Soit! dit-il, essayons! »
Et ses yeux vers mes yeux dardent tous leurs rayons
Dans l'air autour de moi sa main passe et repasse.
Sous cette impression mon front bientôt se lasse...
Je me lève ... Son bras est toujours étendu...
Dans le vide mon pied s'arrête suspendu.
« Je ne dormirai pas! laissez-moi! Grâce! grâce!
Je retombe... Un sommeil de plomb ferme mes yeux.
Tenez, sans ironie accueillez mes aveux :
Il vient, je veux fuir, je le veux!
Oh! qui m'expliquera cet étrange problème?
Je veux fuir... et je vais lui dire que je l'aime. »

Tout siècle se débat contre une vérité.
Il s'attache au présent, et l'avenir l'entraîne.
En vain il veut briser l'irrésistible chaîne :
La vérité persiste, et le siècle est dompté.

LA FERMIÈRE, LA VACHE ET LE COCHON.

« Fermière, d'où vous vient une douleur si forte?
— Hélas! ma belle vache est morte,
Elle qui tous les jours venait
Répandre sous mes doigts les sources de son lait;
Elle si bonne, pauvre bête,
Que les petits oiseaux se posaient sur sa tête,

Qu'elle allait caresser l'enfant qui l'appelait.
C'est une perte irréparable,
Hélas! j'en suis inconsolable. »
Vers ses voisins, plus tard, notre fermière allait
Criant : « Venez tous, venez vite!
A partager ma joie, amis, je vous invite.
Pour faire un excellent régal,
Préparez les chaudrons, les poêles et les broches :
J'ai tué mon cochon, ce méchant animal
Dont chacun fuyait les approches.
Vous le savez, quand, par hasard,
De sa nourriture abondante
Quelques chiens affamés réclamaient une part,
Soudain il leur montrait une dent menaçante...
Même lorsqu'il était repu.
Écoutant les instincts d'un esprit corrompu,
De son auge il foulait les restes dans la fange.
Vivant, il fut avare ; il est mort, qu'on le mange! »

Égoïsme et bonté, sous deux masques divers,
Peuvent se reconnaître en mes fragiles vers.
Si l'un, pendant sa vie, à nous nuire s'attache,
L'autre par des bienfaits épanche son amour.
Aussi, par un juste retour,
On pleure la mort de la *vache*,
Et l'on se réjouit de la mort du *cochon*.
Avare, à toi cette leçon.

LA CLOCHE ET LE PARATONNERRE.

La cloche dit un jour à l'aiguille aimantée :
« Par le savoir humain toi qui fus inventée,
Oses-tu bien
Opposer ton pouvoir au mien?
Lorsqu'un Dieu courroucé va tout réduire en poudre,
J'arrête dans ses mains la tempête et la foudre.
Tiens, vois ce nuage, là-bas,
D'où scintille l'éclair, messager du trépas :
Vois, le météore s'avance;
De ta ridicule science
Il châtira bientôt le sacrilége orgueil... »
Le nuage s'étend, de son crêpe de deuil
Épouvantant toute la terre.
La cloche sonne, sonne, et le paratonnerre
Se dresse vers les cieux du haut d'un monument.
Tout à coup un feu brille, éclate,
Suit l'aiguille et se perd dans l'humide élément.
La cloche vainement se flatte,
Par son rapide tintement,
De maîtriser la foudre et conjurer l'orage;
Elle entr'ouvre les airs, va fendre le nuage;
A la flamme électrique elle fait un passage.
Aussitôt l'horrible sillon
Tombe sur le clocher, le brise, le dévore,
Et laisse dans les cœurs la consternation.

Par ce nouveau récit, vous le voyez encore,
La science a vaincu la superstition.

LE HIBOU, LA COLOMBE ET LE MOINEAU.

LE HIBOU.

« Je vis austère,
Loin des jaloux;
Est-il sur terre
Un sort plus doux?
Du jour qui blesse
Fuir la splendeur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur.

LA COLOMBE.

« O toute belle,
Aimons toujours!
L'amour fidèle
Charme nos jours
A la tendresse
Livrer son cœur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur. »

LE MOINEAU.

« De mil et d'orge,
O doux transport!
Moi, je me gorge
Dans un plat d'or.
Ah! la richesse
Et la splendeur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur. »

MORALITÉ.

Chacun se vante
De son plaisir;
On suit sa pente
Et son désir.
Vivre sans cesse
Selon son cœur,
C'est la sagesse,
C'est le bonheur.

LES GLANDS ET LES POTS

Un jour, un homme des plus sots,
Dans des vases étroits, vulgairement des pots,
Sema les fruits d'un vaste chêne,

L'honneur de la forêt prochaine.
Il faisait, à part soi, ce beau raisonnement :
« Si les plus tendres fleurs y viennent sans obstacle,
Quelques arbres aussi, ce n'est pas un miracle,
Y grandiront, assurément. »
Qu'arrive-t-il? Bientôt, faute d'air et d'espace,
La moitié sèche et meurt, le reste dépérit.
Le plus haut chêne ne dépasse
Le plus humble rosier qui près de là fleurit.
Un seul, favorisé par sa forte nature,
Fait éclater le vase, impuissante ceinture,
Et, plus tard, jusqu'aux cieux s'élance triomphant.

Trop souvent parmi nous on élève l'enfant
Dans une sphère étroite, en un cercle étouffant.
A se développer comme la tige est lente!
On perd, dans sa prison, la force et la beauté!
Au corps, à l'âme, au cœur, ainsi qu'à toute plante,
Frères, il faut l'espace, il faut la liberté!

L'ARBRE MERVEILLEUX.

Dans un rêve, je vis s'élever vers la nue
Un arbre d'espèce inconnue,
Dont les bras s'étendaient en vaste parasol,
Dont les pieds s'allongeant envahissaient le sol.
Les plantes, et surtout les plus maigres arbustes,
Le buisson, la ronce, le houx

De mon bel arbre étaient jaloux.
« Fuyez, s'écriaient-ils, dans leurs haines injustes;
A ses fleurs, à ses fruits, vivants, ne touchez pas :
De ses fleurs le poison s'exhale,
Ses fruits renferment le trépas,
Et son ombre elle-même au sommeil est fatale... »
A ces mots, les passants fuyaient, saisis d'horreur.
Mais ceux qui, repoussant une vaine terreur,
De l'arbre gigantesque approchaient, — ô merveille!
Respiraient une essence à nulle autre pareille,
O bonheur! savouraient des fruits délicieux,
Et s'endormaient, bercés de songes gracieux.

Par la sottise et l'égoïsme
Cet arbre outragé, méconnu,
Vers le monde réel quand je fus revenu,
Je le nommai : SOCIALISME!

LE TORRENT.

Des flancs d'une montagne une onde jaillissante,
Torrent impétueux, cascade mugissante,
Creusait d'affreux sillons dans les champs désolés.
Elle avait renversé mainte digue impuissante.
Un jour, aux paysans vers la source assemblés
Un voyageur disait : « Pour cette onde sauvage
Qui tout entraîne et tout ravage,
Pratiquez dans le roc un oblique chemin,

Et par mille détours vous la verrez, docile,
Suivre le cours lent et facile
Que lui tracera votre main,
Et de ses rives odorantes
Se répandra la vie en vos moissons riantes. »
Le conseil était bon, et, dès le lendemain,
Pleins d'espérance et de courage,
Nos gens se mirent à l'ouvrage.
On fit un doux ruisseau d'un torrent destructeur,
De l'ennemi d'hier on fit un bienfaiteur.

Que l'amour remplace la crainte!
Par la menace et la contrainte
Un mauvais naturel est en vain combattu.
Mais l'éducation fraternelle, prudente,
De chaque passion adoucissant la pente,
D'un vice originel peut faire une vertu.

LA FLEUR DE SANTÉ.

Un jeune homme, dormant le jour, veillant la nuit,
Sur ses traits voit descendre une pâleur extrême,
Et la santé, ce bien suprême,
A tire d'aile aussi s'enfuit.
Un vieux docteur, un honnête homme
Que pour sa science on renomme,
Lui dit : « Si vous voulez guérir,
Chaque matin, dès l'aube, il vous faut parcourir

Et le mont verdoyant et la plaine fleurie.
Bientôt vous trouverez, au fond de la prairie,
Une fleur précieuse; en son sein velouté
Le printemps toujours brille. Elle est rose; on l'appelle
Fleur de Santé. »
Aux avis du docteur le jeune homme fidèle,
Dès l'aube, chaque jour, visitait à la fois
Les jardins, les prés et les bois,
Cherchant partout la fleur si belle
Qui devait lui verser la force et le bonheur.
Pendant quelques longs mois il avait, plein d'ardeur,
Parcouru les monts et la plaine,
Sans voir briller la plante, objet de tous ses vœux.
Enfin, perdant courage, il va conter sa peine
Au bon vieillard qui, tout joyeux,
Le prenant par la main, vers un miroir l'entraîne.
« De mon expérience, ah! vous aviez douté! »
Lui dit-il. Le jeune homme, ô surprise, ô merveille!
Sur sa joue aperçoit, rayonnante et vermeille,
Fleur de santé.

LA MASCARADE.

Jupiter, — je l'ai lu dans les vieilles annales. —
Pour une mascarade, en sa royale cour,
Une nuit, rassembla les hordes infernales
Et les esprits sur nous veillant avec amour.
On voyait se croiser sous les lambris célestes

Les vices effrontés et les vertus modestes.
Chacun d'eux, sous des traits grimaçants ou riants,
Déroutait les plus clairvoyants.
Le jour venu, Jupin voulut par leurs visages
Connaître tour à tour les divers personnages.
Sans masque, devant lui, sous leur déguisement,
Ils défilèrent tous silencieusement.
Ils avaient pris, changeant de gestes, de langages,
A chaque caractère un habit opposé.
L'hypocrisie avait osé
De la piété sainte affecter l'apparence;
Le crime s'avançait, paré
De la robe de l'innocence;
L'avarice avait pénétré
Sous les traits de la bienfaisance;
Le mensonge avait emprunté
Le miroir de la vérité.
Qui le croira? portant une étoffe menteuse,
On dit que les vertus passèrent à leur tour,
Et que chacune avait, n'osant fixer le jour,
De quelque vice impur la défroque honteuse.

Même chose arrive ici-bas :
De toutes les vertus le vice prend le masque,
Et le plus vertueux, ô caprice fantasque!
Affiche quelquefois les vices qu'il n'a pas.

LE FOU.

Bicêtre, comme on sait, renferme dans son sein
De ces infortunés dont la raison est morte.
Cédant à mes désirs, un jour, un médecin
Des cabanons me fit ouvrir la porte.
Courant à nous, un de ces malheureux
Me dit : « Je suis un riche, un docte gentilhomme ! »
Puis, montrant le docteur : « Ne suivez pas cet homme :
Il ne sait ce qu'il dit ; c'est un fou dangereux. »

Chez nous, chose plus triste, il est aussi d'usage
Que les traits des méchants atteignent les grands cœurs,
Que pour les plus savants soient les sifflets moqueurs,
Que le fou méprise le sage.

LES FLEURS ET LES ÉPINES.

De l'homme et du rosier telle est la destinée :
D'épines et de fleurs se couvre leur printemps.
Bientôt la fleur s'envole au souffle des autans ;
Seule, l'épine reste et se dresse obstinée.

SOCRATE, HÉRACLITE ET DÉMOCRITE.

A ses amis un jour que Socrate inspirait
L'amour de la vertu, l'amour d'un Dieu suprême,
Deux sages près de lui vinrent à l'instant même :
Démocrite riait, Héraclite pleurait.
Socrate dit à l'un : « Pourquoi ris-tu sans cesse?
— Les hommes sont des fous; voilà pourquoi je ris. »
Et l'autre : « Leurs travers excitent ma tristesse. »
Socrate alors avec tendresse :
« Pour nos frères, dit-il, ni pitié ni mépris!
Il est vain de pleurer, il est cruel de rire;
Mais il faut les aimer, mais il faut les instruire. »

L'ENFANT ET LE GÉANT.

Un homme gigantesque, aux sauvages penchants,
Un chêne en main, parcourt les forêts et les champs.
A lui s'offre un enfant, les yeux bleus, tête blonde,
Qui lui dit : « Es-tu fort? — Je porterais le monde!
— Sous son joug souverain pas un ne t'a dompté?
— Jamais! Mon bras vaut une armée;
Pour moi tout homme est un pygmée.

— Quelle est ta loi? — Ma volonté!
— Ta fierté me confond, ton audace m'étonne.
Aux malheureux, parfois, as-tu fait quelque bien?
— N'ayant pas besoin d'eux, je ne leur devais rien.
— Crains-tu Dieu? — Je ne crains personne.
— Tu vois ce rapide torrent :
Pourrais-tu, réponds-moi, toi si fort, toi si grand,
Me porter au delà, monté sur ton épaule?
— Moi? je te porterais de l'un à l'autre pôle... »
D'une robuste main aussitôt il le prend,
Et comme un passereau sur son dos il le pose.
Mais à la traversée un obstacle s'oppose :
Plus le géant s'avance, et plus l'eau s'élargit;
Plus l'abîme est profond, et plus le flot mugit,
Et, ce n'est pas un rêve au vaporeux mensonge,
L'enfant se fait plus lourd et tout son corps s'allonge.
Sous l'accablant fardeau l'orgueilleux s'inclinant,
Tourne la tête et voit le Christ tout rayonnant.
Alors l'Enfant divin, qu'il vient de reconnaître,
Lui dit : « Deviens plus humble et confesse ton maître... »
A ces mots, Jésus disparut,
Et l'onde en même temps décrut.
Le géant, recouvert de la plus pauvre étoffe,
Revenu désormais à des pensers meilleurs,
A travers le torrent passait les voyageurs.
Comme il porta le Christ, on l'appela *Christophe*.
Du ciel, jusqu'à la mort, il remplit les desseins,
Et l'Église l'admit au nombre de ses saints.

Frères, vous le voyez, quand l'âme ou la matière
A ses brutaux instincts se livre tout entière,
Elle accomplit le mal ou fait de vains travaux;

Mais quand l'esprit la vivifie,
Par la foi, par l'amour elle se sanctifie,
Et compte les instants par des bienfaits nouveaux

LE BONHEUR ET LA PAUVRETÉ.

La Santé, le Plaisir ayant dressé la table,
Au modeste repas d'un actif laboureur
Présidait le Bonheur.
Traînant des noirs soucis l'escorte lamentable,
Courbant son front creusé de douloureux sillons,
La Pauvreté, fantôme aux sinistres haillons,
Par la porte pénètre,
Et le Bonheur épouvanté
S'enfuit par la fenêtre.

Ma fable vous a dit la triste vérité :
Le bonheur ne vit pas avec la pauvreté.

LES DEUX ABEILLES.

Heureux ceux que l'amour, que le travail unit :
La Providence les bénit.

Dans le creux d'un vieux mur, et languissante et frêle,

Se lamentait d'une voix grêle
Une abeille qui, sans parents,
Au hasard promenait ses pénates errants.
Nulle sécurité : ses rayons presque vides
Offraient ample curée à des fourmis avides.
Une autre abeille arrive et lui dit : « O ma sœur,
Pourquoi donc vivre ainsi solitaire, isolée?
Viens : le printemps s'éveille au fond de la vallée,
Nous ouvrant ses trésors de parfum, de douceur.
Tandis qu'ici, malade, inconsolée,
Tu n'as pas un ami, pas un seul défenseur.
Dans la ruche, là-bas, une chaîne commune
Nous lie étroitement à la même fortune.
Qui cimenta ces nœuds? L'intérêt, l'amitié.
Dans le bien, dans le mal nous sommes de moitié.
Vigilantes, laborieuses,
Vivant sans jalousie et sans ambition,
Nous avons su trouver le secret d'être heureuses...
Ce secret, quel est-il? L'association. »

LE RAMEAU D'OLIVIER.

« Et le corbeau ne revint pas..... »
L'élu de Dieu, le patriarche,
Ouvrit la fenêtre de l'arche,
Et dit à la colombe : « Oiseau, vole là-bas;
Va voir si du Seigneur s'apaise la colère. »
Elle part, et longtemps fend l'espace éthéré.

Enfin elle aperçoit un arbre séculaire
Dont le flot s'était retiré.
Signe de paix et d'alliance,
C'était un olivier : la colombe s'avance ;
De l'arbre elle cueille un rameau,
Et reprend son essor. Aussitôt le corbeau
L'appelle : « Contre le déluge
Ici, moi, je trouve un refuge.
A qui pense à soi-même et n'a pas d'autre but,
D'autrui qu'importe le salut ? »
Alors, d'un saint amour la colombe agitée :
« A ceux qui m'ont dans l'arche accueillie, abritée
Je porte le rameau d'espérance, et je veux
Ou nous sauver ensemble ou mourir avec eux. »

RICHE ET PAUVRE

Un jour que du ciel triste et sombre
Tombait la neige en tourbillons d'argent,
Dans Paris, cette ville aux contrastes sans nombre,
Je vis un contraste affligeant :
A deux êtres divers diverse destinée
Était échue, hélas ! D'un pauvre vêtement
L'un, à peine, couvrait son épaule inclinée ;
D'un pain dur il faisait son unique aliment ;
Les arcades des ponts, une hutte isolée,
Endormaient dans les nuits son âme désolée.
L'autre avait un manteau d'azur

Dont les franges étaient d'or pur;
Les mets les plus friands engraissaient sa paresse;
Heureux, il sommeillait sur le mol édredon.
Celui que la misère et le triste abandon,
Sans espoir, tourmentaient jusque dans la vieillesse,
Qu'était-il? Un brave artisan...
L'autre toujours de la richesse
Avait vécu le courtisan...
C'était le chien d'une duchesse!...

A PIED ET EN VOITURE.

A Paris, certain jour, par torrents il pleuvait;
Chaque rue était une mare.
Des fiacres au galop la file se suivait,
Et les cochers, battant leurs chevaux, criaient : Gare!
Quand les passants étaient dessous.
Un campagnard disait : « Ces conducteurs sont fous!
Je ne sais pas comment un homme
Peut frapper un cheval, pauvre bête de somme,
Et du haut de son siége éclabousser les gens.
Coquins, quel démon vous possède?
Si la police avait de sévères agents,
A de pareils abus on porterait remède. »
Au coin d'un carrefour, l'an d'après, deux *sergents*
Empoignaient un cocher brutal, impitoyable,
Dont les maigres chevaux de coups étaient meurtris.
Dans ce bourreau, je reconnus, surpris,
L'honnête campagnard, si franc, si raisonnable,

Qui des autres blâmait la conduite blâmable.
Je l'avoûrai, dès ce moment,
Tout pouvoir à mes yeux perdit de son prestige,
Et je compris comment
Tout homme qui s'élève est saisi de vertige.
Par cet exemple instruit, je jurai fermement
D'éviter le contact des puissants de la terre,
D'aspirer aux douceurs d'une ère égalitaire...
Je le jurai... Toujours j'ai tenu mon serment.

LES OISEAUX DE NUIT ET LA LUMIÈRE.

Hôte d'un vieux castel, monseigneur le hibou,
A l'heure de minuit, s'échappant de son trou,
Appelle les oiseaux que le grand jour effraie.
A sa voix, le grand-duc, la chouette, l'orfraie,
Le chat-huant et la chauve-souris,
Par des miaulements et des cris,
Rassemblent aussitôt leurs bataillons funèbres.
« Compagnons, compagnons ! dit le sinistre oiseau,
Allons, sans nul retard, détruire le flambeau
Dont l'éclat nous poursuit au sein de nos ténèbres.
Les paysans étaient plus modestes, jadis :
Ou la résine grésillante,
Ou quelque huile fétide, aux solives pendante,
De sa lueur blafarde attristait leur taudis.
Ce *fameux* siècle des lumières,
Ainsi que les châteaux, envahit les chaumières...

La chandelle est venue et la bougie après;
L'homme compte les jours par d'incessants progrès,
Et nous sommes perdus si nous le laissons faire.
Des globes réflecteurs, des verres grossissants
Font rejaillir dans l'atmosphère
Mille rayons éblouissants.
Vous le dirai-je, hélas! l'homme, ennemi des ombres,
Pour nous chasser enfin de nos retraites sombres,
S'éclaire avec le gaz et l'électricité!
Mais sur vous vainement je n'aurai pas compté,
Et nous étoufferons cette flamme nouvelle
Qui de notre rival protége le sommeil.
Ah! pour jouir en paix d'une nuit éternelle,
De même puissions-nous éteindre le soleil! »
Aussitôt, les oiseaux, avec un bruit horrible,
Fondent sur la lumière, à leurs coups insensible.
Qu'arriva-t-il? Vous allez le savoir :
Chacun d'eux à la flamme ayant brûlé son aile
Et sa prunelle,
Regagna, comme il put, son nocturne manoir,
Et le pauvre hibou mourut de désespoir.

O chauves-souris sépulcrales,
Hiboux qui fréquentez les vieilles cathédrales,
Chats-huants de la Bourse et des donjons poudreux,
Du progrès, croyez-moi, le flambeau ne doit craindre
Ni vos noirs bataillons ni vos plans ténébreux :
Jamais, en vérité, vous ne pourrez l'éteindre!...

LE CERFEUIL ET LA CIGUË.

Le cerfeuil odorant et la ciguë amère
Côte à côte vivaient sur le bord d'un chemin.
Un enfant, certain jour, d'une imprudente main,
Les cueille tous les deux et les porte à sa mère :
« Voilà pour le ragoût de ce soir ! » lui dit-il.
Mais elle, avec frayeur, elle écarte la plante
Bienfaisante
De la plante au poison subtil.
« Mon fils, plus souvent qu'on ne pense,
Le mal, dit-elle, est à côté du bien :
Il en a même l'apparence ;
Sache entre eux, désormais, faire la différence ;
De ma leçon profite bien. »

LE VIN BLANC ET LE VIN ROUGE.

Souvent les modérés, ce sont les furieux.

Mûri sur les coteaux qui longent la Dordogne,
Le vin blanc, d'un ton doucereux,
Ainsi parle au rouge bourgogne :

« Mon frère, ta vive couleur
A toute âme bien née inspire la terreur.
Quand tu verses la lave au peuple, dans l'orgie,
C'est du sang qui s'attache à la nappe rougie.
De ta pourpre dépouille-toi ;
Deviens doux, incolore, innocent, comme moi... »
Le bourgogne répond : « Ma flamme purpurine,
En donnant la santé, chasse l'humeur chagrine.
Ta blancheur n'est pas, certe, exempte de danger :
A ta feinte douceur malheureux qui se fie!
Elle irrite les nerfs jusques à la folie.....
Insulte à ma couleur, je n'en veux pas changer. »

Amis, tenons-nous à distance
De ces tempéraments fades et bilieux
Qui sont tout miel, tout sucre en apparence.
Calme trompeur, dehors insidieux.....
Souvent les modérés, ce sont les furieux.

LES SAUVAGES ET LE VIOLON.

Porté par l'Océan vers un peuple sauvage,
Un virtuose allait sur le rivage,
Son violon à la main, pour calmer ses ennuis.
On l'entendait, toutes les nuits,
Faire éclater son âme en notes gémissantes,
En accents belliqueux. Sous ses doigts, tour à tour,
Retentissaient la guerre et la paix et l'amour.

Sa pensée inspirait les cordes frémissantes.
Pour la première fois les échos d'alentour
Redisaient de tels sons. La peuplade, attentive,
Se tenait en extase et l'oreille captive.
Un soir qu'il s'était endormi
Près de son instrument, son trésor, son ami,
Les sauvages lui dérobèrent
Un confident si précieux,
Et triomphalement sur un trône portèrent
Ce fétiche de bois, ce roi mélodieux,
Pour leur bonheur, sans doute, envoyé par les dieux.
« Il sait, certainement, les choses qu'il imite
Avec tant d'harmonie et tant de vérité.
Donnons-lui, dirent-ils, un pouvoir sans limite;
Il réalisera tout ce qu'il a chanté. »
Ils comprirent bientôt leur méprise grossière,
Et, tout confus, dans la poussière
Ils lancèrent sa Majesté.
L'un d'eux, de la connaître avide,
L'examinant à fond, la trouva creuse et vide.

De tout être il ne faut exiger, croyez-moi,
Que ce qui sied à sa nature.
Du violon chez nous, trop souvent, sur ma foi,
Se renouvelle l'aventure.
Parce qu'un homme chante ou fait de beaux discours,
On le croit profond politique.
Êtes-vous orateur, ou poëte, ou critique,
Vous deviendrez, un de ces jours,
Ministre, ambassadeur, agent diplomatique....;
Peuple, dans cette erreur tomberas-tu toujours?

LE PÉLICAN ET SES PETITS.

Un pêcheur vit près d'un étang
Un pélican dont la nichée,
Avide, s'abreuvait à ses flancs attachée.
Chaque petit criait, de plaisir palpitant,
Et l'oiseau généreux, épuisé, haletant,
Leur taisait sa douleur amère.
« Cessez, dit le pêcheur, cet horrible festin;
Malheureux, vous buvez le sang de votre père. »

Hélas! du pélican plusieurs ont le destin :
Enfants, savez-vous bien par quels durs sacrifices
A vos besoins, à vos caprices,
Répondent chaque jour vos parents empressés!
Et vous, jeunes esprits vers l'avenir fixés,
Vous à qui des savants, des sages, des prophètes,
Pour vous rendre meilleurs, pour vous rendre plus forts,
Donnent le pain de l'âme, après le pain du corps,
Songez-vous quelquefois, au milieu de vos fêtes,
Combien ils ont souffert, et comment ils sont morts? ..

LE ROUGE-GORGE.

Lorsque Dieu créa les oiseaux,
Les plus mélodieux ainsi que les plus beaux,
Chaque année, au printemps, voulurent apparaître.
Le rouge-gorge seul s'approchant : « Divin maître,
Pour les autres, dit-il, les fleurs, les arbres verts ;
Pour moi, les toits de chaume et les tristes hivers!
Laissez-moi, quand la neige aura blanchi la terre,
En sa cabane solitaire
Visiter l'humble pauvreté.
A ma vue, à ma voix, peut-être,
Avec l'oubli des maux, elle sentira naître
Et l'espérance et la gaieté. »
L'Éternel accueillit cette offre avec bonté.
Allez, quand le semeur sème l'avoine, l'orge
Ou le froment ;
Il vous racontera plus d'un récit charmant
Sur son ami le rouge-gorge.

Cet oiseau, n'est-ce pas la consolation
Remplissant ici-bas sa sainte mission?
Aux lieux où rit un sort prospère
Ne la cherchez jamais; partout où vous verrez
Une âme gémissante, un cœur qui désespère,
C'est là que vous la trouverez.

Fort de Bicêtre, 17 décembre 1851.

LE COUTEAU DU GRAND-PÈRE.

J'ai vu dans un logis un couteau précieux
A des enfants légué par un de leurs aïeux.
Ils le nommaient encor le *couteau du grand-père*,
Quoiqu'on l'eût de tous points renouvelé vingt fois.

Ami lecteur, lorsque je vois
Tel journal, poursuivant sa carrière prospère
Sous maint règne opposé de systèmes, de lois,
Changer pour les servir, de drapeau, de tactique,
De format et de politique,
Je me dis en riant : Le fait n'est pas nouveau;
C'est l'histoire du vieux couteau.

Fort de Bicêtre, 25 décembre 1851.

LA ROSE LA PLUS BELLE.

Un jour, l'ange des fleurs de l'Éden s'envola.
Dans un parterre il appela
Trois artistes, au front brûlant de poésie

Tous amants de la forme et de la fantaisie.
C'étaient : une fleuriste aux doigts capricieux,
Un poëte lyrique, un peintre audacieux,
Tous trois, fiers de marcher loin des routes connues,
Cherchant un idéal qui se perd dans les nues.
Des célestes jardins l'habitant radieux :
« Pour créer, leur dit-il, la rose la plus belle,
Rose au calice sans pareil,
Amis, j'attends de vous un utile conseil. »
La fleuriste soudain : « J'assortirais, dit-elle,
La soie et le velours à la riche dentelle ;
Pour faire un tout parfait, j'ajouterais encor
Aux pétales d'argent des étamines d'or !
Telle je produirais une rose nouvelle. »
Le peintre : « On pourrait voir se fondre sous ma main
Le vermillon et le carmin ;
La laque y mêlerait sa vive transparence;
Le brun le plus moelleux, le vert le plus intense
Prêteraient à ma fleur un contour gracieux,
Comme un beau cadre embrasse un tableau précieux.
Et le poëte, enfin, d'une voix inspirée :
« Pour créer, à mon tour, le chef-d'œuvre des fleurs,
Je veux de l'arc-en-ciel marier les couleurs
Aux feux étincelants de la voûte éthérée !... »
L'ange des fleurs sourit d'un sourire divin !
« Je le vois, leur dit-il, vous chercheriez en vain ;
Sous vos yeux, sous vos pas est le beau véritable ;
La nature elle-même a tenu le pinceau :
Imitez, désormais, ce modèle adorable ! »
Il prit un peu de mousse au pied d'un arbrisseau ;
Avec cette fraîche auréole,
D'une rose commune il orna la corolle,

Et, dès ce jour, l'œil enchanté
De la *rose mousseuse* admira la beauté.

Fort d'Ivry, 2 janvier 1852.

LE BERGER ET LA VIOLETTE.

Dans la chaumine étroite où vit la pauvreté,
Comme sous les lambris où s'endort la mollesse,
La nature, dans sa largesse,
Fit naître le désir d'un éclat mérité.
Un poëte-berger (la poésie inspire
Les ouvriers des champs et ceux de l'atelier ;
Au temple du travail sa lampe aime à veiller,
Et parfois le marteau s'accorde avec la lyre)
Un poëte-berger module une chanson :
« Humble et modeste violette
Qui te caches sous le buisson...
— Je ne me cache pas! interrompt la fleurette.
Si j'ai reçu le jour sous le rude arbrisseau,
C'est l'avare destin qui me fit ce berceau.
Mais bientôt je renonce aux lieux de ma naissance;
Ma couleur, mes parfums signalent ma présence;
D'un amant quelquefois le doigt ensanglanté
Avec bonheur m'attache au sein de la beauté;
Je devance toujours la rose printanière;
Aux bals, dans les concerts, au théâtre, aux salons,
On accorde la palme à la fleur des vallons...

Jadis d'un empereur j'ornai la boutonnière!
Que rêve, dans ses nuits, l'humble fille des champs?
Un brillant mariage, une riche toilette;
Ne vois-tu pas la gloire en tes rustiques chants?...
Ah! crois-moi, de la violette
Les poëtes ont trop vanté
L'antique modestie et la simplicité. »

Rade de Brest, à bord du DUGUESCLIN, 29 janvier 1852.

LES COURONNES FLÉTRIES

Vingt lustres éclairaient la salle du festin,
Et, dès le soir jusqu'au matin,
De convives joyeux la foule était pressée.
Entr'autres, s'asseyaient à la table dressée
Un prêtre, un magistrat, un roi,
Un poëte, une fiancée :
On m'avait oublié, je ne sais pas pourquoi.
En signe de l'honneur qui tous les environne,
Au front chacun portait une blanche couronne.
Tout pâle et chancelant, à l'aube on disparut;
Mais quand des serviteurs la livrée accourut
Pour effacer enfin les traces de l'orgie,
On dit que sous leurs pieds ils trouvèrent, surpris,
Mainte couronne éparse, effeuillée et rougie
De vin, et désormais triste objet de mépris.
« Osez-vous, insolents! s'écria l'une d'elles,

Fouler ces ornements sublimes, radieux,
Qui paraient, cette nuit, des fronts si glorieux! »
Quelqu'un lui répondit : « Tant que vous fûtes belles,
Fraîches et sans souillure, on dut vous respecter;
Mais allez maintenant, viles, humiliées,
Disparaître et croupir, dans la fange oubliées. »

Ne cessons de le dire et de le répéter :
Quand on veut le respect, il faut le mériter.

Rade de Brest, à bord du DUGUESCLIN, 31 janvier 1852.

LE SURÊNE

Le surêne, un jour, ouit dire
Que le *bordeaux*, des gourmets si vanté,
En voyageant sur mer doublait de qualité.
« Embarquons-nous! » dit-il; et voilà notre sire
Dans sa robe de bois sur les flots ballotté.
Sur mer que gagna-t-il? une aigreur exécrable.

Pour les sots, de pays à quoi sert de changer?
Un imbécile aura beau voyager,
Il reviendra plus sot et plus insupportable.

Rade de Brest, à bord du DUGUESCLIN, 2 février 1852.

POLICHINELLE ET SON BATON.

Au bout du Luxembourg, près de l'Observatoire,
Pour l'ébahissement d'un nombreux auditoire,
Auditoire d'enfants, de femmes, de soldats,
Et quelquefois de philosophes,
Chaque jour, les pantins reprennent leurs ébats,
Leurs insolentes apostrophes,
Leurs éternels coups de bâton.
Un soir, je pris à part monsieur Polichinelle :
Avec son nez crochu qui touche son menton,
Avec sa voix stridente et sa bosse jumelle,
Il est le maître-type et l'unique soutien
De ce théâtre
Lilliputien.
« Le personnage acariâtre !
Lui dis-je; ô l'affreux garnement !
A la fin, pourra-t-on se conduire autrement?
Au plus léger propos, tu te mets en furie;
A toutes les raisons tu réponds par des coups.
Par tes sordides mœurs et ton ivrognerie,
Par ta méchanceté, par ta forfanterie
Tu te fais mépriser. N'est-ce pas, entre nous,
Au public trop naïf qui t'admire et contemple
Donner le plus fâcheux exemple?
Aussi, combien, hélas ! agissent comme toi !
Es tu de ces gens-là l'imitateur servile,

Ou bien sur toi, dans les champs, à la ville,
Se modèle-t-on? Réponds-moi...
— Je suis de vos travers le fidèle copiste.
Si j'allais embellir, corriger mes portraits,
On me rirait au nez, on me trouverait triste,
Et je ne ferais pas mes frais.
— Coquin, changeras-tu de conduite? — Sans doute;
Quand les hommes seront changés,
— Un jour, de la vertu vas-tu suivre la route?
— Oui; quand ils se seront eux-mêmes corrigés.
— Quand adouciras-tu ton gosier qui s'éraille
Et s'use en quolibets dignes de la canaille?
Enfin, quand cesseront ces mauvais traitements?...
— Allez le demander à vos gouvernements. »

Rade de Brest, à bord du Duguesclin, 5 février 1852.

L'AMOUR ET LE CHAGRIN.

Cupidon frappe à la porte d'Hélène
Dont la beauté compte seize printemps.
Elle ouvre, il entre, et ses yeux éclatants
Font pénétrer une flamme soudaine
Dans les replis de ce cœur ingénu.
Dans l'atmosphère un arôme inconnu
Du vrai bonheur communique l'essence
Et de l'Amour signale la puissance.
Qui donc survient? On voit le dieu pâlir

Et de ses yeux les rayons s'affaiblir.
Un étranger mystérieux et sombre
D'un manteau noir au loin projette l'ombre.
Devant la belle, au regard étonné,
Il porte un front de soucis couronné,
Et de l'Amour, qui baisse la prunelle,
Il va presser une main fraternelle,
Oui, fraternelle : il nomme Cupidon
Son digne frère et son cher compagnon.
En vain l'Amour veut repousser l'étreinte;
De la subir sa faiblesse est contrainte.
Hélène alors, le cœur glacé d'effroi :
« Quel est ce spectre horrible, réponds-moi?
— C'est le Chagrin ! Toujours de sa présence
Pèse sur moi la fatale influence;
De l'éviter j'ai beau prendre le soin,
Il me poursuit ou de près ou de loin;
Innocemment je deviens infidèle
Aux tendres cœurs que son ombre attrista...
Adieu ! » Disant ces mots, à grands coups d'aile
L'Amour s'enfuit, et le Chagrin resta.

Rade de Brest, à bord du Duguesclin, 8 février 1852.

L'ENFANT MERVEILLEUX.

De son enfant, son cher trésor,
Une mère vantait le rare caractère.

« Tenez : il a marché pendant une heure entière;
Eh bien! rien ne le lasse, il va trotter encor...
Puis, entre ses repas, selon sa règle austère,
Il ne mange jamais... C'est un prodige, enfin. »
Mais quelqu'un prit à part cette jeune merveille
Et lui dit tout bas à l'oreille :
« Veux-tu quelques gâteaux ou bien un peu de pain?
— Maman dit que je n'ai pas faim.
—Veux-tu te reposer? Réponds-moi sans rien craindre.
—Maman dit que je puis marcher tant que je veux. »

Cet enfant, c'est le peuple : il n'ose pas se plaindre
Lorsque ses gouvernants le déclarent heureux.

LA FLEUR ET LE FRUIT.

Un escargot dit à certaine plante
Rampante :
« Madame, votre fleur est une étoile d'or;
Dans votre fruit, un jour, vous aurez un trésor... »
Comme agréablement la louange chatouille!
Comme on croit aisément ce qui flatte le cœur!
Quel fut le fruit de cette fleur?
Une citrouille.

LE CRAPAUD.

Je pêche une grenouille et j'attrape un crapaud.

Mon esprit est sujet à pareille méprise;
Quand il cherche un bon mot,
Il trouve une bêtise.

SOURCE ET COURANT.

Ce fleuve, si troublé par les vents orageux,
Plein d'écume, de sable et de limon fangeux,
Dont les flots irrités envahissent les plaines,
Je l'ai vu, pur ruisseau, gazouiller sous les chênes.

Cet hymen à l'œil cave, aux sourcils nuageux,
Dont le cœur plein de fiel provoque la tempête,
Limpide et souriant naquit un jour de fête.

L'ARAIGNÉE ET L'HOMME.

Femmes et moucherons bourdonnent à l'entour...
De l'araignée alors chaque patte agitée
De sa bouche déroule une mousse argentée,
Et l'homme aussi vient à son tour
Qui gesticule et qui renvoie
Des paroles de miel, de velours et de soie.
Pourquoi dévident-ils, si zélés et si prompts,
Une trame aussi douce, un discours aussi tendre?
C'est qu'ils font leurs toiles pour prendre
Les femmes et les moucherons.

LE CHAT, LA SOURIS ET L'OISEAU.

Ayant surpris
Une souris,
Maître Mitis, le chat d'une coquette,
A belles dents vous croqua la pauvrette,
Et la belle aussitôt le prit sur ses genoux,
Et lui donna pour récompense
Mille tendres baisers, gâteaux en abondance :
J'en voudrais bien autant, je le dis entre nous.

Mitis, un autre jour, de sa bonne maîtresse
Prit et mangea le beau *Chéri :*
C'était son oiseau favori.
L'animal, cette fois, eut pour toute caresse
Des imprécations et des coups de bâton.
Se sauvant dans un coin, le malheureux, dit-on,
Médita longuement sur l'humaine justice.

Mitis, avec courage accepte tes revers :
Qui dicte parmi nous nos jugements divers?
C'est l'intérêt ou le caprice.

LE DOMPTEUR D'ANIMAUX.

« Admirez ma valeur : je soumets les lions,
L'hyène m'obéit, le tigre est mon esclave! »

Pour moi, je sais quelqu'un de plus fort, de plus brave;
C'est celui qui le mieux dompte ses passions.

LE VOLEUR ET LA PORTE ROUILLÉE.

A la faveur de l'ombre, un insigne voleur
Veut ouvrir doucement une porte : ô malheur!

Les gonds étant rouillés, elle résiste et crie.
Mais l'autre, expert en fourberie,
Graisse les gonds... Sans tarder plus longtemps
La porte s'ouvre à deux battants.

Innocence, vertu, fidélité, courage,
Pour repousser le vice, ô vous qui faites rage,
Voilà comment parfois, on ne peut le nier,
Il vous empêche de crier.

UNE LARME.

La nuit, sur un tombeau le Deuil laissa couler
Une larme de feu... mais quand parut l'aurore,
On vit la Douleur s'envoler,
Et la perle brillait encore.

LA COQUETTE.

Autrefois la syrène, en sa féroce joie,
Dévorait les navigateurs
Qu'enchaînaient sur les flots ses chants fascinateurs;
L'oiseau plaintif devient la proie
De la froide vipère aux regards aimantés;

Contre les moucherons l'araignée a sa soie
Qu'elle tisse en fils argentés.....

Hélas! je sais une inhumaine
Pareille à ces monstres affreux;
Elle a la voix de la syrène,
De la vipère elle a les yeux;
Elle a sa toile toujours prête,
Ainsi que l'insecte des bois.....
Fuyez, fuyez de la coquette
Les yeux, les filets et la voix.

LE LAIT DE LA BREBIS.

« Mon lait, dit la brebis, hier était si doux!
S'il est aigre aujourd'hui, c'est qu'il a, voyez-vous,
Subi des éléments le contact délétère. »

De même le malheur aigrit le caractère.

LE FOU ET LE BLÉ.

Pour voisin certain homme avait
Un fou d'espèce singulière;

Comme dans son grenier cet homme réservait,
Pour semence, du blé de qualité première,
Le fou dans la maison s'introduit nuitamment,
Sans bruit enlève le froment,
Va retourner furtivement
La terre du voisin restée encore en friche,
Et ce blé, qu'il croyait pour toujours disparu,
Poussa si vaillant et si dru
Qu'on n'avait vu jamais de récolte plus riche.

O vous dont rien ne peut égaler la fureur,
Modérés, que ce fou puisse au moins vous instruire :
Contre vos ennemis évoquez la terreur,
Soulevez l'ignorance et la haine et l'erreur.....
Pour moi, je vous le dis, vous ne pouvez leur nuire ·
Vous semez le progrès en croyant le détruire.

LES DEUX CHATS ET LA SOURIS.

Une souris
Vive, gentille
Sur un tapis
Glisse, trottille,
Lorsque deux chats sur le frêle animal
S'élancent : une lutte, à ce que dit l'histoire,
S'engage ; l'un des deux étrangle son rival,
Et le triomphateur, pour prix de sa victoire,
Sous ses griffes, trouve, dit-on,

Une ombre de souris, une proie illusoire,
Une souris de carton.

LE SAC DE FARINE.

On descendait de la Courtille,
Un lendemain de carnaval.
Les uns allaient à pied, les autres à cheval.
L'injurieux lazzi qui se croise et pétille,
Le chiffonnier froissant l'élégante mantille,
Bras-dessus bras-dessous, sans égard pour les rangs,
Les insolents laquais et les princes pour rire :
C'est un chaos sans nom que je ne puis décrire.
Défroque du passé, bacchanale sans frein,
De vos ruisseaux bourbeux disparaissez enfin.
Peuple, pour t'élever à la raison divine,
Déchire ce haillon à nos mœurs étranger.
Un masque, un *Arlequin*, voit un sac de farine
Sur la porte d'un boulanger ;
Il en saisit une poignée,
Et la lance, de pluie et de fange imprégnée,
Sur la foule confuse... Un autre, un gros *Marquis*,
Lui dit : « Quoi ! vous souillez, de votre main profane,
Le pur froment, la blanche manne
Qui doit faire le pain et les gâteaux exquis? »
Le premier, dans ce moraliste,
Reconnut certain journaliste
Qui, folliculaire effronté,

Distillait, à prix d'or, son venin détestable
Sur toute chose grande et belle et respectable.
« Marquis, dit arlequin, j'eus tort, en vérité;
Ne pense pas que je le nie.
Mais toi qui ris de tout, et de la calomnie
Trafiques chaque jour, réponds, lequel des deux
Fait le métier le plus honteux?... »

LE CRAPAUD ET L'ÉPHÉMÈRE.

Le soir, l'éphémère
Voit venir la mort;
Du sein d'une pierre
Le crapaud qui sort
Lui dit : « Que je te plains! comme le sort te traite
Avec rigueur! Tu n'as vu qu'un seul jour,
Moi, j'ai passé mille ans au fond de ma retraite... »
Mais l'autre : « Éprouvas-tu les douceurs de l'amour?
— Jamais! — De l'amitié? — Pas même.
—Eh! que faisais-tu?—Rien.—Ta vie est un problème.
— J'étais seul, immobile en ma froide prison,
De l'heure ni de la saison
Ne faisant nulle différence.
— Vieillard, ton sort fut triste et digne de pitié;
Quant à moi, dont tu plains la rapide existence,
J'ai connu le travail, l'amour et l'amitié.
J'eus des émotions, toi, nulle jouissance...
Adieu, je vais mourir; sois-en bien convaincu,
Moi qui n'ai vu qu'un jour, plus que toi j'ai vécu. »

LE ROSEAU DU LAC ET LE ROSEAU DU TORRENT.

Contre les ouragans sous les monts abrité,
Un vert roseau vivait au sein d'un lac limpide.
Un autre, par les flots, par les vents agité,
Sur les bords d'un torrent rapide,
Triste et débile, gémissait.
« Pourquoi jeter aux cieux une plainte éternelle? »
Dit le roseau bercé par l'onde maternelle,
Lui qu'avec tant d'amour la brise caressait.
Quelqu'un lui répondit : « En butte à la tourmente,
Trop justement, hélas! ton frère se lamente.
Sans le hasard capricieux
Qui lui fit un destin, à ses vœux si contraire,
Il se balancerait, calme et silencieux.
Le bonheur est pour toi, le malheur pour ton frère;
Il souffre sans relâche, et tu n'as nul souci...
A sa place, crois-moi, tu te plaindrais aussi. »

LE CHOU ET SA GRAINE.

Il était, une fois, un chou prodigieux.
Sa tige en jets fleuris rayonnait vers les cieux;

Renversé, du jardin il embrassait un arc.
Jaloux de propager une espèce si rare,
Chacun veut en avoir de la graine; à prix d'or
Heureux celui qui peut obtenir ce trésor!
Bientôt, me direz-vous, une telle semence
Des acquéreurs nombreux dépassa l'espérance?
Amis, du résultat vous serez étonnés :
Sous terre, une moitié, dans son germe altérée,
Mourut; des plants chétifs, race dégénérée,
Tel fut le triste lot des moins infortunés.

Légume colossal, dans notre histoire humaine
Ton exemple n'est pas un si grand phénomène :
Maint géant, qui promit de dignes rejetons,
A la postérité légua des avortons.

L'ENFANT ET LA PENDULE.

Un enfant, affligé d'une paresse extrême,
Sur ses cahiers se lamentait.
La classe allait sonner; c'était l'heure du thème,
Et le thème n'était pas fait.
Croyant tromper le maître... Il se trompait lui-même!
Il conçut un plan merveilleux,
Et notre jeune paresseux
De la pendule paternelle
Arrêta l'aiguille, espérant,
L'ignorant,

A son gré, désormais, fixer l'heure cruelle.
Mais l'horloge soudain : « Tu t'es mépris, dit-elle;
En vain tu veux hâter ou retarder mes pas :
Tu n'arrêteras point dans sa course éternelle
Le temps qui fuit rapide et qui ne revient pas. »

LA SOURIS ET LE LARD.

Demoiselle souris voit au fond d'une armoire
Briller un morceau de lard,
Et l'espiègle se fait gloire
De jouir d'un tel mets offert par le hasard.
Elle entre... mais l'armoire est une souricière
Qui la retient prisonnière.

Lison, ma charmante Lison,
Dormait, un jour, sur le gazon.
Je la vis et voulus faire un tour à la belle.
Doucement, doucement m'étant approché d'elle,
Je lui pris un baiser... mais elle prit mon cœur.

Voilà comme souvent est volé le voleur.

LA FOUDRE ET LE LAURIER

Certain jour, le poëte ardent, audacieux,
Attaqua dans ses vers le monarque des dieux.
Jupiter irrité va le réduire en poudre;
Mais son bras vainement lance un trait meurtrier :
Le poëte, dit-on, pour éviter la foudre,
S'était caché sous un laurier.

LE LAIT ET LA CIGUË.

Une mère, dit-on, soit erreur ou forfait,
Un jour, à ses enfants fit boire avec du lait
Le suc amer de la ciguë,
Qui leur causa bientôt une douleur aiguë,
Corrosive, mortelle.

O vous qui m'écoutez,
O vous, les chefs de la famille,
Sur cette fable méditez :
A votre fils, à votre fille,
Anges gardiens de la maison,
Par la parole ou par le geste,

Si vous donnez, hélas! quelque exemple funeste,
Vous leur versez du lait pire que le poison.

L'ÉLÉPHANT ET LE PAIN A CACHETER.

La trompe redressée et d'une voix altière,
« Sais-tu, dit l'éléphant au pain à cacheter,
Que mon dos, sans fléchir, porte une armée entière?
Atome sans valeur, sache me respecter... »
Mais le cachet réplique : « En vain ta fierté gronde;
Fais trêve à tes mépris, à tes accents vainqueurs :
Par la terre et les mers, à tous les coins du monde
Je porte les secrets des États et des cœurs. »

LA FABLE ET LE VAUDEVILLE.

A M. J. QUÉLUS,

La veille de sa fête, le 23 juin 1854.

De la France, un matin, la Fable fut chassée,
Pour avoir, sans détour, mais sans méchanceté,
Osé dire la vérité.
De m'en plaindre, pour moi, je n'ai pas la pensée,

Car (mon maître l'a dit) : *quiconque a beaucoup vu*
Doit avoir beaucoup retenu
A la pauvrette, un jour, le galant Vaudeville
Offrit, dans son riant asile,
En signe de fraternité,
Le coin de l'hospitalité.
Chaque soir, à la Fable une troupe charmante
Parlant de la patrie absente,
Avec l'oubli des maux lui verse la gaîté :
Aussi la bonne vieille est toute rajeunie.

ENVOI.

C'est toi, Quélus, qui prenant par la main
Ma muse errante et bannie,
De ce temple des arts lui montras le chemin :
Que ta bonté soit bénie!

LA FLÈCHE.

La flèche part, sifflante, et vole vers la nue,
Puis insensiblement son essor diminue :
Enfin, elle décrit une courbe ; le trait
Redescend plus rapide, et bientôt disparaît.

Tendez vers la fortune, aspirez à la gloire,
Des plus heureux succès voilà souvent l'histoire.

LE SCARABÉE ET LA FOURMI.

Hier, aux champs j'ai rencontré
Un brillant stercoraire, un insecte doré
Qui sur un vil fumier passe son existence.
Plein de mépris et de jactance,
Il reprochait à la fourmi
(Dont je fus jadis l'ennemi)
Le sombre vêtement que lui fit la nature.
Mais, sans répondre mot, l'active créature
Au réservoir commun traînait un lourd fardeau.
« Ah ! tu ressembles, dis-je à l'insecte si beau,
A certains financiers fiers de leur opulence,
Et qui pour l'obtenir furent peu scrupuleux.
Ces gens au goût sordide, aux instincts crapuleux,
Pour l'humble travailleur n'ont que de l'insolence. »

LE CYGNE ET LA COLOMBE.

La colombe, un jour, dit au cygne :
« Tu vis dans un marais fangeux,
Troublé par les vents orageux...
De toi c'est un séjour indigne;

Il souille ton plumage et ton nom glorieux.
— Tes avis sont dictés par une amitié franche,
Dit le cygne; un beau lac me conviendrait mieux;
Mais regarde : mon aile est toujours aussi blanche,
Mon port aussi majestueux. »

LE MOINEAU QUI PORTE CRÊTE.

A MON AMI CAMILLE BERRU.

On avait collé sur la tête
D'un moineau
Un chiffon d'écarlate ayant forme de crête,
Et voilà le chétif oiseau
Qui se pose en vainqueur et fait le matamore.
Tout pierrot n'est pour lui qu'une vile pécore;
Il veut, en son orgueil soudain,
Que jusque dans son bec on lui porte le grain.
Qu'êtes-vous trop souvent, ô gloire, ô renommée?
Une vapeur légère, une vaine fumée!...
La poix dans le cerveau pénétrant doucement,
Il connut le danger d'un futile ornement,
Hélas! il mourut fou.

Je sais plus d'une bête
A qui la fausse gloire a fait tourner la tête.

L'IMAGE DU CHRIST.

Dans la cathédrale de Vienne
(Ainsi le racontait une légende ancienne)
On peut voir un tableau fameux
Représentant du Christ les traits miraculeux.
La tête du Sauveur d'un pied toujours dépasse
Celui qui la contemple, et cette auguste face
Diminue ou grandit, par un effet soudain,
Pour le géant ou pour le nain.

Cette légende est un symbole :
Du Christ la divine parole
S'abaisse pour les ignorants,
Pour les humbles de cœur et pour la tendre enfance;
Mais les plus orgueilleux, ainsi que les plus grands,
Reconnaissent sa gloire et sa toute-puissance.

LE PAYSAN ET L'IDOLE.

Jadis un paysan n'ayant pas une obole,
Pour obtenir de l'or encensait une idole,
Et dans sa pauvreté, le matin et le soir,

Il bourrait, il bourrait de foin son encensoir,
Dont la senteur nauséabonde
A flots montait au nez de la divinité.
Aussi l'on accourait d'une lieue à la ronde
Pour blâmer le bonhomme et sa stupidité.
Mais l'idole un beau jour : « Insensés que vous êtes,
Ce que vous nommez foin avec méchanceté,
C'est pur encens, en vérité »

Les rois, les femmes, les poëtes
Vous diront sans détour que l'idole eut raison :
La louange sent toujours bon.

LES BRANCHES ET LES RACINES.

Les branches au printemps fraîchement recouvertes
De leur manteau de feuilles vertes
Adressèrent au tronc un insolent discours,
Se prétendant humiliées
D'être fatalement, hélas! et pour toujours
Avec les racines liées.
Elles priaient le ciel que la hache, un matin,
De ce contact impur délivrât leur destin.
Mais le tronc en ces mots les força de se taire :
« A celles que vous méprisez,
Folles, nous devons tout; dans l'ombre et le mystère,
Pour nous donner la vie, elles creusent la terre;
A cette source vous puisez,

Avec la séve nourricière,
Votre verdure printanière.
Pour exaucer vos vœux que la hache aujourd'hui
Vienne nous enlever leur salutaire appui,
Le sol retentira de notre chute immense. »
Sous l'arbre étaient assis un pauvre laboureur,
Un houilleur,
D'une noire fabrique un obscur travailleur.
Des branches chacun d'eux condamna l'arrogance,
Et du tronc approuva la juste remontrance.

LE POULET, LE RENARD ET LE CHIEN.

« Petit! petit! petit! disait maître renard
A certain beau poulet qu'il couvait du regard.
Approche, ami, que je t'embrasse... »
Cette voix hypocrite et cet œil caressant,
Hélas! vont à sa perte attirer l'innocent.
Mylord, un chien de race,
Apparaît menaçant,
Ouvre une gueule redoutable;
D'un hurlement épouvantable
Il chasse le renard qui court et court encor,
Et le poulet se sauve, en maudissant Mylord.

Le flatteur, on l'a vu, ne rêvait que carnage,
Et le grondeur fut bienfaisant :
Il vaut mieux le bâton du sage
Que le baiser du courtisan.

LE PAYSAN, LE CHÊNE ET LE COIN.

Vous dont l'impatience en vains efforts s'épuise,
Que dans vos errements ma fable vous instruise.

Avec sa rude écorce et ses nœuds résistants,
Par terre était un chêne aussi vieux que le temps.
Un lourdaud, muni de la hache,
Du coin et du marteau, veut, difficile tâche,
Fendre l'arbre géant du haut jusques en bas.
Sur le coin, tout le jour, il frappe à tour de bras,
Il frappe à perdre haleine.
Mais aux coups redoublés a résisté le chêne ;
De notre homme en sueur le travail se résout :
Il voulait enfoncer le coin par le gros bout.

LE COQ ET LE HIBOU.

Le coq s'éveille avant l'aurore :
« Voici le jour ! dit-il ; paresseux, levez-vous ! »
Mais le plus triste des hiboux
Lui dit : « Pourquoi mentir, impudente pécore ?
Le jour ne brille pas encore. »

Cependant le soleil parut à l'horizon ;
Du printemps c'était la saison ;
Vers l'astre matinal les fleurs reconnaissantes
De leurs corolles renaissantes
Envoyaient les parfums... Le coq va dans son trou
Réveiller le hibou :
« N'entends-tu pas midi sur le clocher sonore? »
Le hibou se blottit dans son nid caverneux,
Et s'écrie, en fermant les yeux :
« Le jour ne brille pas encore. »

Comme le coq impatient,
Qui chante, et bat de l'aile, et fixe l'orient,
Plus d'un cœur généreux vole au-devant des âges;
Mais les hiboux ne manquent pas
Pour qui la nuit a des appas,
Et qui se disent les plus sages.

LE CUIVRE ET L'OR.

Un courtisan disait : « Maître, vous avez tort
De graver votre nom sur les pièces de cuivre
Aussi complaisamment que sur les pièces d'or :
Au mépris sans raison votre grandeur se livre. »
Mais le roi répondit : « J'imite sagement
Dieu qui sait imprimer son nom impérissable
Aussi bien sur le grain de sable
Que sur l'astre qui brille au front du firmament. »

LE CRIMINEL ET LA CONSCIENCE.

LE CRIMINEL.

Pendant la sombre nuit, prudent et solitaire,
Dans les entrailles de la terre
J'ai caché mon forfait ; nul témoin ne m'a vu.
Je ne crains pas d'un seul complice
Un mot accusateur, indiscret, imprévu :
Je brave l'œil de la justice.

LA CONSCIENCE.

Dieu qui voit tout te jugera ;
Sur les cœurs endurcis pèse son bras suprême.

LE CRIMINEL.

Dieu qui n'existe point jamais ne le saura.

LA CONSCIENCE.

Dieu ne le sût-il pas, tu le sauras toi-même!

L'ENFANT ET LA FLEUR.

« Je te vois grimaçant et la mine fâchée...
Qu'as-tu, mon fils? » L'enfant répond :
« Une fleur embaumait ; pour la connaître à fond,
Je l'ai jusqu'à la tige entre mes dents mâchée,
Et, contraste qui me confond !
J'en ai trouvé le suc amer, insupportable.
— Le plaisir, c'est la plante à la suave odeur :
Si tu veux, ô mon fils, qu'il soit doux et durable,
Il faut te contenter d'en aspirer la fleur. »

LE SERPENT ET LE LAIT.

Le serpent boit du lait et vomit du poison.

Jésuites, pour vous ma fable est de saison.

LE PISSENLIT.

Un nom malsonnant ou vulgaire
Aux succès parfois est fatal :
Témoin la douce fleur qu'aux champs je vis naguère,
Et qui meurt dans l'oubli sur le terrain natal.

Au soleil éclatait sa jaune collerette,
Et je lui dis : « Tendre fleurette,
Je ne te vis jamais illustrer le crayon,
Ni le savant pinceau de l'artiste en renom,
A côté de tes sœurs, la blanche pâquerette,
L'anémone, l'iris, le sceau de Salomon,
Et tant d'autres encor dont je tairai le nom.
Jamais tu n'apparus dans un bouquet de fête,
Ni dans les vers brillants qu'enfante le poëte,
Ni dans un vase étrusque, ornement de salon...
— Mes compagnes, répondit-elle,
Ont un nom qui les ennoblit;
Moi, pauvrette, on m'appelle
La fleur du *pissenlit*. »

L'EAU DE SELTZ ET LE CHAMPAGNE.

A MON AMI GRENO.

L'eau de seltz au champagne, un jour, disait : « Mon frère,
Vraiment, je n'ai jamais compris
Pour quelle cause à moi le gourmet te préfère,
Et qu'il t'achète à si haut prix.
Cependant, comme toi je mousse, je pétille,
Et fais sauter le bouchon...
— Folle, vous n'êtes pas de la même famille,
Lui dit quelqu'un ; renonce à la comparaison.
Sur quelques vains détails tu bâtis un système
Qui flatte ton orgueil et blesse la raison ;
Mais votre goût n'est pas le même,
Et votre esprit est différent. »

Avec nos grands auteurs un sot, un ignorant,
Par la *mousse* et le bruit a quelque ressemblance ;
Mais c'est la qualité qui fait la différence.

LE LAMINOIR.

Lorsque le laminoir est mû par la vapeur,
S'il vous saisit un doigt, tout votre corps y passe.

Ainsi fatalement le vice nous enlace :
Du vice, mes enfants, ayons toujours bien peur.

ÉSOPE ET LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

Un jour, dit-on, la Vérité
Laissa tomber des cieux son miroir enchanté,
Qui de débris joncha la terre.
Soudain, maint philosophe austère,
Recueillant une part du divin talisman,
Crut de la Vérité posséder la lumière
Tout entière.
Ésope fit plus sagement :
Pour ses *fables*, il prit jusqu'aux moindres parcelles
Des fragments précieux, par les autres laissés,
Et, de tous ces débris, avec art enchâssés,
Il sut faire jaillir des milliers d'étincelles.

LA LAME ET LE MANCHE

Du sang d'un faible agneau
Une lame encor teinte,
S'attirait du troupeau
Et l'horreur et la crainte;
Le manche maudissait
Le sort qui l'unissait
A sa compagne scélérate.
« Quant à moi, je me flatte
De n'avoir pas versé le sang
De l'innocent...
— Coquin! lui répondit la lame courroucée,
Dans le cou de l'agneau c'est toi qui m'as poussée! »

LE CHAMOIS.

Bruxelles, le 15 mai 1856.

Il était à Paris, dans le Jardin des Plantes.
Je le voyais brouter les herbes renaissantes;
De son étroit domaine il faisait, chaque jour,
Cent fois et mille fois le tour.

Un matin, je ne sais quelle brise légère,
D'un soleil de printemps suave messagère,
Fait entendre à son cœur, de plaisir transporté,
La voix de la patrie et de la liberté.
Cet écho ravissant de la terre natale
Éteint les bruits confus de notre capitale.
Il s'éveille en sursaut, il s'élance d'un bond...
Hélas ! le malheureux va se heurter le front
Contre une palissade épaisse, infranchissable.

Au sort de ce captif mon destin est semblable .
Loin du pays natal, comme lui transporté,
Je reçois les douceurs de l'hospitalité.
Si parfois devant moi s'ouvre un frais paysage,
M'offrant de mon berceau la séduisante image;
Si d'un vin généreux, sur nos coteaux mûri,
Pour un toast fraternel un flacon est tari;
Ou si, foyer vivant d'une extase infinie,
L'Opéra m'a versé des torrents d'harmonie;
Mon œil, comme ébloui par une vision,
D'un mirage enchanteur poursuit l'illusion.
Un saint transport saisit mon âme, et je m'écrie :
« France, je te revois ! salut, belle patrie !
Mes enfants, mes amis, venez tous sur mon cœur !... »
Mais ce n'était qu'un rêve, un rêve de bonheur.

LE RAISIN.

Je disais au fruit de la vigne :
« De pitié que ton sort est digne!
Tu vas être écrasé par le pressoir maudit!... »
Mais le raisin me répondit :
« Ami, loin de me plaindre, ah! j'accueille avec joie
La mort que le destin m'envoie...
A tous elle profitera,
Car de mes veines jaillira
Ce vin si pétillant, cette liqueur de flamme,
Qui donne au corps la force et qui réjouit l'âme. »

Avec ravissement j'écoutai cette voix,
Et je crus entendre à la fois
Ces hommes que transporte un généreux délire,
Tous, jusques au trépas, bravant l'adversité,
Heureux et fiers que leur martyre
Soit utile à l'humanité.

LES BROUILLARDS

D'une profonde obscurité
Les brouillards ont couvert les champs et la cité,

Et chacun, saisi d'épouvante,
Se croit enveloppé d'une éternelle nuit
Que l'heure sonne, triste et lente!
Un homme que l'espoir conduit,
Une torche à la main, sort de la ville et suit
A travers la montagne une route incertaine.
Bientôt il aperçoit, au-dessus de la plaine,
Le soleil le plus beau dans le ciel le plus pur.
A ses pieds, la vapeur, comme une mer immense,
Ondule et se balance,
Et, plus haut, il contemple une voûte d'azur.
Aussitôt, plein de joie, il redescend dans l'ombre,
Certain que du soleil un regard caressant
Dissipera le brouillard sombre,
Ainsi que le réveil chasse un rêve affligeant.

Amis, si vous voyez le sage
Fixer d'un œil tranquille et d'un calme visage
Le doute suspendu sur le monde attristé,
C'est que, bien au-dessus des ténèbres humaines,
Sa foi s'est ranimée aux régions sereines
Où resplendit la vérité.

L'AMOUR ET LA SAGESSE.

La Sagesse, un jour,
Rencontrant l'Amour,

Approche, dit-elle,
Mauvais garnement.
D'une âme cruelle
Pourquoi constamment
Vas-tu par le monde
Plonger dans les cœurs
Mille traits vainqueurs?
Sur la terre et l'onde
J'entends des amants
Les gémissements,
Partout, à la ronde,
Je vois leurs tourments.
Trouble, jalousie,
Fièvre, frénésie,
Duel et poison,
Guerre et trahison,
Voilà de tes armes
Les tristes effets.
Cesse, désormais,
De causer des larmes,
Et laisse la paix
Régner sur la terre. »
Le Dieu de Cythère
Se mit à pleurer,
Et dame Sagesse
A le rassurer
Par mainte caresse.
Bientôt la déesse
Près de l'ingénu
Sent naître en son âme
Un trouble inconnu;
Une douce flamme

Répand dans son cœur
Une ardeur soudaine,
Et d'un œil moqueur
Riant de sa peine,
Le terrible enfant
Repart triomphant.

LES DEUX PICOTINS.

Plein de réflexion et de sagacité,
Un âne s'était arrêté
Devant deux picotins d'avoine appétissante.
« Par lequel, disait-il, commencer mon festin?
La question est grave et fort embarrassante;
De plus savants que nous y perdraient leur latin. »
Ce doute le tenait en une peine extrême.
Un cheval survenant résolut le problème :
Sous le nez de la bête, aux calculs incertains,
Il mangea les deux picotins.

Vous dont l'âme s'endort, indécise, hésitante
Entre les lots heureux que le sort vous présente,
Choisissez, ou bientôt un plus adroit viendra
Qui l'avoine vous mangera.

LA HARPE DU VIEUX MANOIR

Dans la salle des aïeux
Une harpe est suspendue,
Nul écho ne redit ses hymnes glorieux.
Cependant, quelquefois, une corde tendue
Se brise ; un long frémissement
Frappant la voûte désolée,
Prouve que du noble instrument
L'âme encor n'est pas envolée.

Qu'un de tes défenseurs, ô sainte liberté,
S'éteigne accablé de souffrance,
Au regret qui saisit notre cœur attristé
Se mêle aussitôt l'assurance
Que tu revis encore, ô sainte liberté!

L'ÉTUDE ET LA PARESSE

Au ciel apparaissait l'aurore ;
Le petit Paul dormait encore,
Et, dans un rêve, il croyait voir
Deux femmes près de lui s'asseoir :

C'étaient l'Étude et la Paresse.
Avec des mots où la sagesse,
Autant que la bonté, brillait,
La première lui conseillait
De l'esprit le noble exercice
Par qui se fonde l'édifice
De tout glorieux avenir;
Sa main lui montrait la couronne
Qu'il nous fut si doux d'obtenir,
Que sa justice toujours donne
En récompense à nos travaux;
L'autre, secouant des pavots,
Lui prêchait, d'une voix traîtresse,
Et le repos et la mollesse.
Mais vers lui sa mère accourut,
Et la vision disparut.
Mère, sois sans inquiétude;
L'objet de ta sollicitude
En science, en vertu croîtra;
Quand la Paresse reviendra,
Il saura bien la mettre en fuite.

Enfants, imitez sa conduite,
Et le bonheur vous sourira.

LE STRAS ET LE DIAMANT.

On m'a dit qu'un orfévre ayant. dernièrement,
Deux pierres à garnir, un stras, un diamant,

D'une monture d'or enrichit la première,
Tandis que d'un cercle d'argent
Dut se contenter la dernière.
Du diamant, pensait l'artiste intelligent,
Le mérite fait seul la plus belle parure,
Et l'on m'achètera l'autre pour la monture.

Maintenant, lecteur, comprends-tu
Pourquoi le fat, le petit-maître
Tout brillants d'un vain luxe aiment tant à paraître,
Quand on voit le talent si pauvrement vêtu?

LE MIRACLE DES ROSES.

Un jour, par la foi consumée,
Élisabeth, sous son manteau,
Portait aux malheureux l'offrande accoutumée;
Et la sainte pliait sous ce pieux fardeau.
Par de rudes sentiers comme elle allait, discrète,
Son époux la suivait, sévère, soupçonneux.
« Que cachez-vous ainsi? répondez, je le veux! »
Dit-il; et la voyant rougissante, inquiète,
Il s'irrite, il s'élance, il la saisit... Soudain,
Du manteau qu'entr'ouvre sa main
Il voit tomber à flots des roses odorantes.

Croyez-moi, cher lecteur, aux âmes bienfaisantes
De tels miracles sont communs.

O riante métamorphose !
Toute bonne pensée, en notre cœur éclose,
Y devient une fleur aux suaves parfums.

LE VINAIGRE ET LE VIN.

Le vinaigre acerbe
Et prétentieux
Dit d'un ton superbe
Au vin généreux :
« Tu n'as pas, mon frère,
Assez de mordant ;
Champagne, Madère,
Ne sauraient me plaire... »
Le vin, cependant,
Tandis qu'on le fronde,
Sur tous, à la ronde,
Répand ses bienfaits,
Et rend des convives
Les voix expansives,
Les cœurs satisfaits.

Critique trop aigre,
Poëte divin :
L'un, c'est le vinaigre,
Et l'autre, le vin.

RARA AVIS.

Un jour qu'en un bosquet plein d'ombre et de mystère,
J'errais, pensif et solitaire,
Mon esprit tout à coup se plut à méditer
Sur les passions redoutables
Qui causent aux humains tant de maux effroyables.
« Hélas! dis-je tout haut, qui donc peut se vanter
A leur entraînement d'avoir su résister?
— Moi! répondit quelqu'un à travers le feuillage;
Je brave leur puissance et leurs séductions. »
Quelle était la personne ou si froide ou si sage
Que des funestes passions
Jamais le flot n'avait battue?
C'était... une statue.

LA FEUILLE DE PAPIER ET LE CHIFFON.

De papier une feuille élégante, glacée,
A côté d'un chiffon par le vent fut lancée,
Et toute fière de son prix,
Comme elle s'indignait d'un honteux voisinage,
Ainsi lui répliqua l'objet de ses mépris :

« La beauté ne fut pas toujours votre apanage,
Car vous étiez chiffon avant d'être papier.
Or, cessez de m'injurier.
Hier encor, j'ornais un riche personnage,
Et guenille aujourd'hui, je puis être à la fin,
Ainsi que vous, un papier superfin.
Par la nature et l'art, chaque chose, ô ma belle,
Se transforme et se renouvelle.
Mais, tandis que je parle, arrive un chiffonnier.....
Nous voilà toutes deux dans le même panier. »

LE CHAT FAUTIF

Un chat, tout à la fois et voleur et gourmand,
Sur un meuble de palissandre
Avait... Cela suffit, vous devez me comprendre
L'animal, précipitamment,
Avec du sable ou de la cendre
Croyant cacher sa faute, avait rayé le bois,
Et, pour une, le drôle avait fait deux bêtises.

Voilà comment les maladroits
Souvent réparent leurs sottises.

LA CHATTE BLANCHE.

Pour peindre une chatte
Blanche et délicate,
Lafontaine, pourquoi n'ai-je pas ton pinceau?
Des genoux de sa maîtresse
Qui la flatte, la caresse,
Elle s'est fait un berceau.
Elle se roule en cerceau,
Et file un ronron si tendre,
Que c'est plaisir de l'entendre.
Ses griffes? N'ayez pas peur :
C'est un ange de douceur.
De son rouet la cadence
Va plus fort;
Silence!
Du sommeil de l'innocence
Elle dort.
Mais tout à coup, sur ses pieds redressée,
On la voit, on l'entend, grondante, hérissée.
Sans doute un rêve affreux a troublé son sommeil?
Non, la colère seule a causé son réveil.
Médor, de ce logis vaillante sentinelle,
De la porte entr'ouverte a dépassé le seuil.
Or, la belle Mitis ne dormait que d'un œil,
Et, comme elle lui voue une haine éternelle,
La moindre occasion, les moindres incidents

Aiguisent contre lui ses griffes et ses dents.
En proie à sa fureur laissant cette mégère,
Médor soudain repart d'une patte légère.
D'avoir une querelle il est peu soucieux :
Il craint peut-être pour ses yeux.
La maîtresse bientôt : « Que t'a-t-il fait, méchante?
— Je le déteste, et je m'en vante;
C'est un infâme à tous égards.
D'impudiques amours il blesse les regards;
Il est sale, grossier... Je le hais, c'est justice.
Oui, toujours je le poursuivrai,
Et tant je le tourmenterai,
Qu'il faudra que le monstre enfin se convertisse.
— Ah! tant d'outrecuidance et de sévérité
Me confondent, en vérité.
Médor, de ta colère innocente victime,
De chacun mérite l'estime.
S'il a quelques défauts, ses nobles qualités
Les ont grandement rachetés.
Tu n'en peux dire autant. De ta robe d'hermine
Si rien n'égale la blancheur,
Que dois-je penser de ton cœur?
D'un œil impartial veux-tu qu'on l'examine?
Et tes mœurs, en parlerons-nous?
Avec d'honorables matous
Lorsque tu vas, la nuit, trotter sur les gouttières,
Est-ce pour faire tes prières?
Mais tu rougis... Attends! nous n'avons pas tout dit.
Le vol, la gourmandise, avec l'ingratitude,
Voilà tes péchés d'habitude. »
A ce détail sanglant l'animal interdit
Ne sut trouver une réponse.

Sous une armoire il se blottit;...
Par repentir? non pas; mais pour fuir la semonce.

Hypocrite, que me veux-tu?
Sous le masque de la vertu,
On te voit, plein d'intolérance,
L'arbitre de mon âme et de ma conscience!
Veille sur ton salut davantage, et devien
Un peu moins catholique et beaucoup plus chrétien.

LA LUNE ET LA COUTURIÈRE.

A MADAME ***

De votre serviteur vous désirez, Madame,
Que pour vous sa verve s'enflamme...
Mais vous avez tant de beautés,
De si charmants défauts et tant de qualités!
Vous peindrai-je en simple toilette,
En costume de bal, ou sévère, ou coquette?
Anacréon n'est plus, le poëte immortel!
De vos rares vertus la chaîne éblouissante...
Je n'ose les chanter sur ma lyre impuissante;
Il me faudrait, Madame, une harpe du ciel.

On conte que Phœbé, capricieuse et fière,
Fit venir une couturière.
« Moi, la reine des nuits et la sœur du soleil,

Je voudrais un manteau d'un éclat sans pareil.
— Déesse, répondit la prudente ouvrière,
De mes faibles talents disposez ; par malheur,
J'éprouve à vous servir un embarras extrême,
Car vous n'êtes jamais la même;
Vous changez tous les jours de taille et de couleur.
Ce n'est pas un manteau, divine souveraine,
Qu'il vous faut; c'est une douzaine,
Et chacun différent de nuance et d'ampleur. »

LES DEUX ARBRISSEAUX.

De deux graines que l'on sème
Il est né deux arbrisseaux;
Arrosés des mêmes eaux,
Tous deux sont soignés de même.
L'un à l'autre ils ont promis
Durant toute l'existence,
D'être toujours bons amis;
Entre eux pas de différence.
Ont-ils tenu leur serment?
Point du tout assurément;
L'un est un fragile arbuste
Qui fléchit au gré du vent,
Et l'autre un cèdre robuste
Qui va toujours s'élevant...
Arbrisseau, Dieu te protége!

Fiez-vous, dorénavant,
Aux amitiés de collége.

MICA PANIS.

« Monsieur le médecin, je suis mort, je suis mort!
Ayez pitié de moi! criait un hypocondre.
Ah! si de mon salut votre art pouvait répondre,
Je vous donnerais un trésor. »
Dès longtemps le docteur connaissait son malade.
« Dans un verre de limonade
Avalez-moi, chaque matin,
De *mica panis* trois pilules.
— *Mica panis!* c'est du latin,
Dit l'autre ; le remède est bon, j'en suis certain! »
Et le voilà content : nous sommes tous crédules.
Ayant donc observé religieusement
La formule prescrite, il guérit promptement.

Contre tout mal imaginaire,
Cause de tant d'affliction,
La douce persuasion
Est un remède salutaire.

LA RONCE.

Certain jour, aux passants ainsi criait la ronce :
« Éloignez-vous! éloignez-vous!

Ne touchez à ma fleur, ou craignez mon courroux. »
Mais voici des passants quelle fut la réponse :
« Belle, calmez votre fureur ;
On ne veut pas de votre fleur... »

Bégueule, apaise-toi ; nul n'oserait prétendre
A conquérir tes fiers appas ;
Pourquoi t'escrimer à défendre
Une vertu que l'on n'attaque pas?

L'AVEUGLE ET SON BATON.

Par des cris, par des pleurs et des gémissements
Un aveugle exhalait une douleur si grande
Qu'un passant, tout ému, s'approche et lui demande
Quel est donc le sujet de si cruels tourments?
Redoublant de sanglots, le malheureux s'écrie :
« J'ai perdu mon trésor, mon guide, mon soutien!
— Auriez-vous vu mourir une épouse chérie?
— Non; je n'en eus jamais... Il était mon seul bien.
— Qu'avez-vous donc perdu? répondez, je vous prie.
— Mon bâton! mon bâton! — Belle perte, ma foi!
Fallait-il pour si peu faire tant de vacarme?
Cela mérite-t-il que l'on verse une larme?...
— Eh! que serait-ce auprès que le sceptre d'un roi?
Ne comprenez-vous pas qu'il y voyait pour moi?
J'évitais les écueils, grâce à son assistance... »

D'un objet, quel qu'il soit, la valeur, l'importance,

Ne consiste pas seule en richesse, en beauté :
On en connaît le prix à son utilité.

LE SEPT D'ATOUT.

« Mon père, voulez-vous m'apprendre
Pourquoi
Ce *sept*, tout à l'heure, a pu prendre
Ce *roi?*
— Oui, mon fils, et tu vas comprendre
Comme quoi du plus fort le faible vient à bout :
Le sept qui prit ce roi, c'était le sept d'*atout;*
Et, selon la retourne et les chances diverses,
L'atout le plus petit prend les cartes adverses. »

LE CHIEN CROTTÉ.

Après un long voyage en de lointains pays,
Un homme regagnait la maison paternelle.
A peine il a touché le seuil de son logis,
Son chien, qui gémissait d'une absence cruelle,
Sur lui se précipite, et sa folle gaîté
Témoigne sa surprise et sa félicité.
Mais pourquoi le maître irrité,

Par des coups de bâton, du chien qui le caresse
Menace-t-il de payer la tendresse?
C'est que la pauvre bête a maladroitement
De notre voyageur souillé le vêtement.
« Au diable l'animal et sa patte maudite! »
A peine il dit ces mots, qu'une lueur subite
Le frappe; de ses mains s'échappe le bâton.
« Pour les brusques élans de son affection
Il ne faut pas, dit-il, me montrer si sévère,
Et tourner en forfait sa bonne intention.
L'excès de politesse et l'affectation
Ne prouvent pas toujours le cœur le plus sincère. »

LA DERNIÈRE FLAMME.

Dans un lampion dont l'huile était usée
Languissait expirante une mèche épuisée.
Tout à coup, elle exhale une vive lueur...
Et meurt.

Si je vois un journal... où l'on se désabonne,
Un théâtre fameux... que la foule abandonne,
Où tel gouvernement... ruineux à l'excès,
En réclame brillante annoncer leur succès,
Je me dis : — Cet éclat n'en impose à personne;
C'est un dernier reflet, c'est le dernier effort
Contre la mort.

L'ÉPINGLE ET LE POIGNARD.

Un jour, se trouvaient, par hasard,
L'un à côté de l'autre, une épingle, un poignard.
Celui-ci. tout honteux d'un pareil voisinage,
« Voudrais-tu, disait-il, impudent personnage,
Ensemble comparer ta force et ma vigueur?
Tandis que d'un seul coup je puis percer un cœur,
Tu ne fais, de ta pointe aux exploits étrangère,
Qu'une piqûre fort légère... »
Aussitôt la mégère :
« Par mainte égratignure et maints coups irritants,
Si je blesse moins fort, je blesse plus longtemps. »

LE SAC DE TERRE.

On conte qu'un riche avide et méchant,
Avait d'une veuve extorqué le champ;
Ne croyez, amis, que ce fût en France :
Là, des opprimés on prend la défense.
Or, la pauvre femme, un sac à la main,
Du terrain volé prenant le chemin,
Voit l'usurpateur sombre et solitaire
Sur ses doigts crochus calculant les fruits

Que bientôt ce champ doit avoir produits.
Elle ouvre le sac, le remplit de terre :
« Aidez-moi, dit-elle, à le soulever ;
L'objet malheureux de votre injustice
Mérite de vous au moins ce service. »
Il saisit le sac, ne peut le lever.
Elle alors : « Du ciel craignez la vengeance !
Ah ! si votre main n'a pas supporté
Une si faible part de ma propriété,
Quelle sera votre souffrance
Quand ce champ, mal acquis, durant l'éternité
Pèsera tout entier sur votre conscience ! »

LA PEUR.

A MON AMI A. BERR.

Dans certaine contrée
Décimée autrefois par la peste abhorrée,
Un bruit se répandit,
Qui grandit, qui grandit :
« Le choléra revient ! s'écriaient les commères ;
Hier, à l'hôpital, un pauvre homme en est mort.
Cette fois, triste sort !
A ses étreintes meurtrières
Nul ne résistera... »
En effet, d'habitants un grand nombre expira.
Quoi donc avait produit ce ravage funeste ?
La peur... c'est un fléau plus cruel que la peste.

L'ANE CHARGÉ DE FLEURS ET L'ANE CHARGÉ DE FUMIER.

Côte à côte marchaient deux ânes; le premier
Portant des fleurs, et l'autre du fumier.
L'âne au fardeau léger gaîment fait le voyage,
Et, comme des passants il se voit admiré,
Bientôt notre animal se croit un personnage;
Et son frère?.. on le fuit comme un pestiféré!

Voyez-vous, d'un côté, les honneurs, l'opulence,
De l'autre, le mépris qu'entraîne l'indigence?...
Ce contraste doit-il vous étonner bien fort!
D'une si grande différence
Quelle est souvent la cause? Un caprice du sort.

PRÊCHER D'EXEMPLE.

Quid, rides! de te fabula narratur.
HORACE.

« Enfant gâté, vilain apôtre,
Ne mettez pas ainsi les doigts dans votre nez!...
— Mais, mon père, tandis que vous me sermonnez,
Vous avez les doigts dans le vôtre. »

ÉSOPE ET PLATON, LE FIGUIER ET LE PALMIER

D'Ésope ou de Platon, lequel est préférable?
L'un est ce sublime écrivain,
Profond législateur, philosophe admirable,
Qui reçut de son temps le surnom de *Divin*,
Et l'autre, un fabuliste aimable,
Qui perdrait, dites-vous, à la comparaison.
Je suis d'avis contraire, et, peut-être, une fable
Auprès de vous, lecteurs, me donnera raison.

Deux hommes traversaient le désert d'Arabie,
Quand la soif et la faim les saisirent tous deux.
Mais, par l'heureux concours d'une fortune amie,
Deux arbres à la fois s'offrirent à leurs vœux.
L'un était un figuier, rabougri, tortueux,
Tout chargé de fruits mûrs d'une saveur exquise;
L'autre, un palmier majestueux.
Son front avec le cèdre en hauteur rivalise;
De son fruit salutaire et doux
Si la chair est friande et fine l'enveloppe,
Il est plus difficile à cueillir... Entre nous,
Le palmier, c'est Platon, le figuier, c'est Ésope...
D'Esope ou de Platon, lequel préférez-vous?

POÉSIES DIVERSES

LA VAPEUR.

Et renovabis faciem terræ.
ÉVANG.

Un vieillard et son fils, au haut d'une montagne,
D'un regard attentif plongent dans la campagne;
Ils ont vu s'élancer vers des pays lointains,
Sur vingt chars attelés d'une locomotive,
La génération industrieuse, active,
Que la vapeur convie à de meilleurs destins.

LE PÈRE.

Sur ce nouvel enfant de la science humaine
Éclaire mon esprit et mes yeux incertains.
Quel est ce noir coursier qui vole dans la plaine,
Et porte pour panache un blanc nuage au front?

A saisir l'inconnu notre siècle si prompt
Ne l'accueille-t-il pas avec trop d'imprudence?
Est-ce un don de l'Enfer ou de la Providence?

LE FILS.

Ce coursier merveilleux, ce moteur tout-puissant,
Dont le fer est le corps, dont la vapeur est l'âme,
Que le chauffeur nourrit d'eau, de houille et de flamme,
Du sein de l'atelier s'échappe hennissant.
Où vont les aquilons, le cerf, l'aigle intrépide?
Ils luttent de vitesse avec son vol rapide!
Vains efforts! il dépasse, en ses fougueux élans,
Le cerf aux pieds légers, les oiseaux et les vents.
Que des monts sourcilleux se dressent sur sa route,
Pour lui livrer passage ils entr'ouvrent leurs flancs;
Dans le roc le plus dur il se creuse une voûte;
Ni le fleuve écumeux, ni l'abîme béant,
Ne peuvent dans sa marche arrêter le géant;
Des ponts, des viaducs à ses rails parallèles
Offrent subitement leurs arches fraternelles;
Et, que la grande mer lui dise : Halte-là!
Un bateau se présente, et répond : Me voilà!
Et, traçant un sillon de l'un à l'autre monde,
L'homme avec la vapeur fend l'Océan qui gronde.
Qui sait? prenant, un jour, un vol audacieux,
Tous deux ils tenteront le voyage des cieux!

Jadis, c'était le temps des contes fantastiques,
L'enchanteur et la fée, aussi prompts que l'éclair,
A leur gré parcouraient les royaumes de l'air :
La vapeur accomplit ces rêves poétiques.

C'est un agent si fort et si prodigieux,
Que Salomon de Caus, voulant à nos aïeux
En faire pressentir le résultat immense,
Fut accusé d'erreur, convaincu de démence.
Certain jour, dans un vase étroitement fermé,
L'onde bouillant au sein du foyer enflammé,
Dans sa prison de fer en vapeur se dilate;
Avec un bruit de foudre enfin le vase éclate.
Salomon à la cause, en voyant les effets,
Remonte, et la vapeur, et ce levier suprême,
Qui du bonheur humain résoudra le problème,
Lui dévoile à la fois sa force et ses bienfaits.
L'idée en son cerveau vient grandir et s'étendre;
Du cardinal-ministre il veut se faire entendre;
Mais, de la politique alors préoccupé,
Méditant des combats, ou, par malheur, peut-être
Par des savants jaloux le grand homme trompé,
Fit chasser l'importun... qui mourut à Bicêtre.
Tel fut souvent le sort du génie incompris.

Vous avez vu des prés, par le soleil flétris,
Ne donner aux troupeaux qu'un aliment stérile;
Nul ruisseau généreux, nulle source fertile
Dans le sol altéré n'infiltraient leurs engrais.
Mais on y creuse enfin des canaux purs et frais;
Et, riante, l'on voit la verdure renaître;
Et les bœufs bondissants y viennent se repaître.
Ainsi, dans les hameaux que n'ont point arrosés
Les abondantes eaux des bords civilisés,
Règnent la pauvreté, l'ignorance, l'envie.
Des artères de fer le réseau bienfaisant
Sur tous les points du sol s'étendant, se croisant,

Dans le corps social fait circuler la vie.
Chaque cité devient un vaste réservoir
D'où coulent à longs flots et richesse et savoir.
Une communion de mœurs et de langage,
Des hommes, des produits les faciles transports,
Tous les peuples unis par d'incessants rapports,
D'une féconde paix n'est-ce pas là le gage?
Frontières, ouvrez-vous; barrières et remparts,
Tombez! c'est la vapeur qui vient de toutes parts.
Est-il une contrée, à tout progrès rebelle,
Qui, refusant les fruits d'une moisson si belle,
Ne vienne prendre place à ce banquet promis,
Où tous sont appelés, où tous seront admis?

Lorsque Napoléon, captif à Sainte-Hélène,
Vit le *Fulton* passer sur la liquide plaine,
Il fut pris d'un regret bien profond, bien amer,
De pas n'avoir compris l'élément dont la force
Lui pouvait assurer l'empire de la mer.
Mais Dieu ne voulait pas que l'aigle de la Corse,
Poursuivant jusqu'au bout son belliqueux essor,
De l'instrument de paix fît l'instrument de mort.

L'homme enfin revenant à sa fierté native,
Pour se faire obéir, rend la vapeur captive.
Docile, elle lui dit : Médite, j'agirai;
Elle lui dit : Commande, et je te servirai.
Et l'homme, glorieux de sa noble conquête,
Renonce aux durs travaux et relève la tête.
Cent fois et mille fois, par ses soins importants,
Aussi bien que l'espace elle abrége le temps.
Décuplant, centuplant les puissances humaines,

On la voit dessécher les mines souterraines,
Dans l'usine agiter les sonores marteaux,
Lever, en se jouant, les plus rudes fardeaux;
Puis on la voit, fileuse adroite et délicate,
Tisser l'or et la soie et tourner les fuseaux :
Tel le roi des forêts tient un rat sous sa patte,
Sans lui faire de mal, près du tigre abattu;
Tel, après ses exploits, Hercule, revêtu
De la peau du lion, dépouille triomphale,
Amant doux et soumis, filait aux pieds d'Omphale.

LE PÈRE.

L'espérance t'abuse, ô mon fils; la vapeur,
De la fatalité c'est un présent trompeur.
Ce fléau que versa la boîte de Pandore,
Comme les dieux cruels, comme le Minotaure,
Dans sa rage implacable a soif du sang humain.
Il en voulut hier, il en voudra demain.
A ce monstre Lyon, Liverpool et Versailles
Ont payé leur tribut d'horribles funérailles.

LE FILS.

Le cheval, avant d'être et souple et familier,
Avant de supporter ou le mors ou la bride.
Au fond d'un noir ravin, dans quelque lande aride
Lança plus d'une fois le hardi cavalier.
Mais de l'homme, qu'enfin il reconnut pour maître,
Il fut le serviteur fidèle, obéissant.
A toute invention, c'est une loi peut-être,
Il faut payer sa dette et de pleurs et de sang.

Mais que dis-je, ô mon Dieu ! quelle erreur, quel blasphème
Ah ! c'est l'homme lui seul, non ta bonté suprême,
Que de nos longs malheurs j'ai le droit d'accuser ;
Avec précaution nous devons tout oser.
Mon père, croyez-moi, la vapeur, achetée
Par des deuils éternels, est à jamais domptée.

Oui, le génie est roi de la création.
N'écoutant qu'une noble et sainte ambition,
Il parcourt son domaine et soumet la matière;
Il impose des lois à la nature entière;
Tout obéit, tout cède à ses constants efforts.
La terre sous ses pas tressaille d'allégresse,
Et, se parant de fleurs, étalant sa richesse,
A son fils, à son maître elle ouvre ses trésors.
Dieu ne se voile plus de ses mystères sombres;
A Prométhée absous il prête son flambeau;
La presse des esprits a dissipé les ombres;
Chaque jour nous révèle un élément nouveau;
Et la vapeur, enfin, reliant ces conquêtes,
Ramène l'âge d'or tant chéri des poëtes.

D'un monde imaginaire empruntant les couleurs,
Longtemps la poésie a vécu de symboles,
De mensonges dorés, de mythes, d'hyperboles,
Ou, du monde réel étalant les malheurs,
Elle chanta la mort, soupira l'élégie,
Et, pour se consoler, se vautra dans l'orgie
Barde, n'exalte plus les combats destructeurs;
Célèbre désormais, pacifique Tyrtée,
Les amours, les beaux-arts, les travaux créateurs;
O nouvel Amphion, qu'à ta voix enchantée

Naissent des monuments utiles, glorieux;
Poëte, à la douleur que ton luth fasse trève;
La vérité, bientôt remplacera le rêve,
Et la réalité sera le merveilleux.

A vous une couronne, à vous une statue,
O Salomon de Caus, Watt, Papin et Fulton!
De génération en génération
Votre nom grandissant vole et se perpétue.
Chacun de vous, sublime en sa témérité,
Osa de la vapeur pénétrer le mystère :
Vos travaux seront chers à la postérité;
Ils ont renouvelé la face de la terre.

LE PÈRE.

O mon fils, à mon cœur il est doux d'entrevoir
Ce riant avenir que je n'osais prévoir.
Je croyais des mortels la race infortunée
Dans l'exil et les pleurs à vivre condamnée.
Oui, le ciel apaisé nous rendra son amour.
Dans toute sa splendeur si je ne vois ce jour
Qui se lève sur vous, éclatant météore,
J'ai du moins le bonheur d'en saluer l'aurore.

LE MÉDECIN.

A. M. R.

Benedictus qui venit in nomine Domini!...
ÉVANG.

Lorsque l'antique foi, vers les cieux envolée,
Laisse veuve ici-bas notre âme inconsolée,
Et que l'encens s'élève aux autels du veau d'or;
Lorsqu'au saint dévouement l'égoïsme succède,
Que le pauvre maudit le destin qui l'obsède,
Que l'amour est vénal, que l'amitié s'endort;

Honneur à ces mortels dont le noble courage
Des fléaux destructeurs ose braver la rage,
Dont le bras toujours fort lutte avec le trépas!. .
Gloire à ces demi-dieux!... leur science profonde
Vaut mieux que la richesse où notre espoir se fonde :
Leur sourire est le seul qui ne trahisse pas.

Vous qui volez partout où gémit la souffrance,
A chaque désespoir offrant une espérance,
Ma muse vous préfère aux plus vaillants guerriers.
Hommes aux doux regards, aux suaves paroles,
Anges qui sur vos fronts portez des auréoles,
Acceptez mon hommage et mes frêles lauriers.

Sous deux manteaux sacrés je vous vois apparaître :
Le manteau d'Hippocrate et la robe du prêtre

Entrelacent pour vous leurs replis fraternels;
Car, ainsi que nos corps, vous sauverez nos âmes,
Et vous saurez mêler, mystérieuses flammes,
Aux secrets d'ici-bas les secrets éternels...

Ainsi, lorsque Jésus, au bord de la fontaine,
Disait la parabole à la Samaritaine,
Quand d'une pécheresse il bénissait les pleurs,
Ou portait au bercail la brebis qui s'égare,
Sa voix du froid cercueil ressuscitait Lazare,
Et du paralytique apaisait les douleurs.

Fidèles au malheur dont le cri vous réveille,
Vous visitez l'asile où la charité veille,
L'humble paille du pauvre et l'édredon des rois;
De l'enfant au berceau, du vieillard qui chancelle
Quand s'éteint par degrés la dernière étincelle,
De l'agonie en pleurs vous allégez la croix.

Quand l'horrible typhus, la peste au souffle immonde,
Va dévorant sa proie et décimant le monde,
Dans ses flancs ténébreux vous fouillez tour à tour,
Et le fléau terrible, aux ailes redoutables,
O prodige! ô bonheur! vous trouve invulnérables,
Et vous sortez vivants des ongles du vautour!...

Oh! de l'humanité vous êtes les apôtres!
L'astre de votre gloire éclipse tous les autres;
Au fond de tous les cœurs vous avez des autels;
Et je veux que bientôt le barde prophétique,
Évoquant de son luth la flamme poétique,
Divinise vos noms dans ses chants immortels!

Ami, vous êtes grand parmi ceux que je chante :
Grâce, bonté, génie, en vous tout nous enchante;
Un archange du ciel se plut à vous bénir;
Et sans doute une fée, agitant des corbeilles
Pleines de doux parfums et de blondes abeilles,
De mille talismans dora votre avenir.

Comme l'enfant coupable, en sa frayeur amère,
Dans les bras d'une sœur, sur le sein de sa mère,
Va chercher un abri contre un père en courroux,
Ainsi le malheureux que la douleur accable,
Pour conjurer du mal le fantôme implacable,
Se sauve sous votre aile et n'espère qu'en vous.

Il dit que sous vos pas vous semez des miracles,
Et que de votre bouche émanent des oracles
Dont la magie empêche une âme de partir;
Et vous, vous souriez; et, plus le danger presse,
Plus douce est la liqueur, plus tendre est la caresse
Que votre main prodigue aux adieux du martyr.

Vous atteignez du front les plus sublimes têtes!
Dans les champs du progrès, riches de vos conquêtes,
Vous creusez des sillons où naissent des primeurs.
Laissez des détracteurs les hordes fanatiques
Traiter tous vos efforts de rêves fantastiques;
Courage! des méchants méprisez les clameurs...

Sachez que la science est une forêt sombre
Où croissent sous les fleurs des épines sans nombre,
Où siffle un noir serpent qui jamais ne s'endort.
Ce serpent, c'est l'envie, hydre affreuse sans doute;

Mais pour qui peut franchir les dangers de la route,
Bientôt au fond des bois brille le rameau d'or!...

BRADAMANTE.

Sur le cours de Tourny, moi bien jeune, à Bordeaux,
Un soir, je vis sur des tréteaux
Une ardente guerrière, une fille charmante,
Œil de feu, casque en tête et panache flottant,
Robe de soie et d'or au corsage éclatant...
Sur une toile peinte on lisait : *Bradamante!*
A la foule ébahie un paillasse criait
Qu'à l'escrime elle défiait
Les maîtres les plus forts et les plus fines lames :
« Le spectacle commence; entrez, messieurs et dames! »
Le discours, ou plutôt la curiosité,
Et les attraits de la beauté,
Parmi les spectateurs me firent prendre place.
Que de vigueur et que de grâce,
De souplesse à la fois et de dextérité!
Tout à coup un désir me saisit et me presse;
Je veux contre elle aussi déployer mon adresse.
Trois mois, d'un vieux grognard j'avais pris des leçons
Qu'interrompaient souvent le vin et les chansons.
Je fais signe, elle accepte, et je me mets en garde.
Mais aussitôt je la regarde
Avec amour, et sottement
J'oublie, en mon ravissement,

Et parade et riposte, et ma belle héroïne
De vingt coups de fleuret caresse ma poitrine.
D'un rire général je fus bientôt l'objet;
Même je m'aperçus qu'elle me ménageait.

Près d'un sexe adoré, cause de tant de larmes,
Voilà tout le succès de mes premières armes.
Présage menaçant... trop bien réalisé!
Par ma candide foi trop souvent abusé,
Et lutteur inégal, attiré par vos charmes...
Mais du moins, l'amazone, avec des yeux moins doux,
Fut plus indulgente que vous,
Car je porte encor palpitantes
De vos traits acérés les blessures saignantes.
Eh bien! de vos beaux yeux allumez les flambeaux,
De vos robes de soie agitez l'oriflamme...
Cachez sournoisement vos dards toujours nouveaux
Sous les paillettes d'or, sous les regarde de flamme...
Femmes, je vous le dis, mon cœur, tant qu'il vivra,
Par vous toujours blessé, toujours vous aimera.

LE CHEMIN DE L'EXIL.

MARS 1852.

L'*Allier*, le *Mogador*, le *Duguesclin* sont prêts :
Partez pour la Guyane et la rive africaine!
Fier de vos souvenirs, triste de mes regrets,
J'ai choisi pour exil une terre prochaine.

L'amour est dans nos cœurs, chez nos juges, la haine :
Mais je n'ai pas compris leurs différents arrêts,
Car si, rêver pour son semblable
De longs jours de bonheur sans cesse renaissants,
Est acte méritoire ou crime impardonnable,
Autant que vous je suis coupable,
Autant que moi vous êtes innocents.

Salut, vieille Armorique, ô terre hospitalière!
Tes fils avec transport accueillent les proscrits.
Nous avions sur ton sol de généreux abris;
Une voix consolante, une main familière
Versaient leur baume en nos esprits.
Et moi qu'une muse constante
Dans sa robe d'azur, toutes les nuits, endort,
Sous les *dolmen* gaulois je déployais ma tente;
Le gui sacré tombait sous ma faucille d'or,
Et dans les forêts druidiques
Des bardes j'entendais les harpes prophétiques,
Et mes contemporains, les poëtes bretons,
Accouraient vers leur frère échappé des pontons...
Mais la réalité dissipait ce beau rêve :
Point de relâche ni de trève !
Et la voix du sombre alguazil
Criait : « N'oubliez pas le chemin de l'exil ! »

L'hiver qui longtemps nous assiége
Gagnait sa froide région ;
Et doucement fondaient la neige,
La neige de mon âme et son affliction.
La pâquerette solitaire
Absorbait du soleil les rayons éclatants :...

Dans mon cœur, comme sur la terre,
Déjà renaissait le printemps.
Bercé par le courant de molles rêveries,
Du *biniou* j'entendais les sons,
Du rouge-gorge les chansons;
J'admirais, déployant leurs corolles fleuries,
Les narcisses dans les prairies.
Les *fleurs de lait* sous les buissons;
Et voyant du sein des villages
Des clochers, *doigts de Dieu*, monter vers les nuages,
Je me disais : Enfin, abritons pour toujours,
A l'écart, sous un chaume et sous de frais ombrages,
Et mon corps et mon âme et toutes mes amours...
Mais la réalité dissipait ce beau rêve :
Point de relâche ni de trève!
Et la voix du sombre alguazil
Criait : « N'oubliez pas le chemin de l'exil! »

A cet appel nouveau redoublant de courage,
Et le jour et la nuit je poursuis mon voyage.
Je vois Landivisiaux, Morlaix;
La vague de la mer me porte en Normandie,
Et l'antique cité qui règne en Picardie
Est le dernier de mes relais.
Là, bientôt oubliant mes malheurs et mes crimes,
Et les bourreaux et leurs victimes,
J'embrassais mon enfant, ce précieux débris
D'une famille dispersée,
J'embrassais une amie, à le suivre empressée,
Qui me disait : « Tous trois retournons à Paris!... »
Mais la réalité dissipait ce beau rêve :
Point de relâche ni de trève!

Et la voix du sombre alguazil
Criait : « N'oubliez pas le chemin de l'exil ! »

LA CHATELAINE ET LES DEUX ORPHELINS.

Femmes, enfants, veuillez m'entendre :
Nous sommes faits pour nous comprendre.
Soldats, chargez vos fusils,
Juges, froncez les sourcils;
Vous ne détruirez pas de ma naïve enfance
Le souvenir,
Ni ma croyance
En l'avenir.

Par les forêts, par les bruyères
Au château conduisait un chemin tortueux.
Là, trois femmes vivaient, trois antiques sorcières,
Ou, pour être plus juste et pour les peindre mieux,
C'était comme un trio de bienfaisaites fées.
Dans l'ombre du passé je les entends parfois
Glapissantes, et je les vois
Marcher clopin-clopant, bizarrement coiffées,
Et risiblement attifées...
Mais pour les évoquer trop débile est ma voix :
Demandez à Nodier de vous donner trois fois
Le portrait de la *fée aux Miettes*.
Le voyageur nocturne, en sa route égaré,
Y venait oublier ses courses inquiètes;

Comme par la vertu des magiques baguettes,
La table était servie et le lit préparé.
A toute autorité précocement rebelle,
Enfant, quand je fuyais la maison paternelle,
De l'hospitalité j'y goûtais les douceurs.
Voici, dans les loisirs d'une calme veillée,
Moi l'oreille tendue et l'âme émerveillée,
Ce que me raconta la plus vieille des sœurs :
« Deux enfants (leur naissance est pour eux un mystère)
Différents tous les deux d'âge et de caractère,
Du malheur, tout petits, par nous furent sauvés.
A nos frais au collége ils étaient élevés.
Voulant leur ménager une douce surprise,
Un jour, je fis seller notre bonne jument :
    Vous savez cette belle grise
    Qui chemine si vaillamment.
La monture courut une journée entière.
Le soir vers les enfants je marchais toute fière :
    J'avais mis, pour leur faire honneur,
    Ma riche coiffe des dimanches,
Et ma robe à ramage avec ses longues manches.
Je me réjouissais déjà de leur bonheur.
Au collége je frappe, et le portier s'avance;
Je lui nomme aussitôt mes fils d'adoption :
« Madame, asseyez-vous et prenez patience;
A l'instant va sonner la récréation. »
L'heure attendue arrive et des cris d'allégresse
Font retentir les cours et les longs corridors.
Les deux frères de loin m'aperçoivent; alors
    Le plus jeune vers moi s'empresse.
Il se jette à mon cou, dans ses bras il me presse.
L'autre, au lieu d'imiter de semblables élans,

Sans respect pour mes cheveux blancs,
Oubliant mes bienfaits ainsi que ma tendresse,
Me désigne du doigt, en riant aux éclats,
Et me livre aux mépris d'une folle jeunesse.
De cet affront sanglant que je souffris, hélas!
De fruits et de gâteaux j'avais rempli mes poches;
Dans ma bourse brillaient deux louis, quel trésor!
Tout fut pour le cadet, fruits, gâteaux, pièces d'or,
Et l'autre pour sa part eut de justes reproches... »

Elle ne parlait plus, je l'écoutais encor.

Rade de Brest, à bord du DUGUESCLIN, 9 février 1852.

UNE CONSULTATION.

SCÈNE HISTORIQUE.

Personnages : { UN MÉDECIN, 50 ans;
UN ÉCOLIER, 15 ans.

La scène se passe en 1821, *à Montignac* (*Dordogne*), *dans le salon d'un médecin.*

LE MÉDECIN (*entendant frapper à la porte du salon*) :

Entrez!

(*L'écolier, baissant les yeux, s'avance embarrassé vers le fauteuil du médecin, qui lui saisit la main, lui tâte le pouls; après l'avoir examiné longtemps attentivement*) :

Qu'as-tu?

L'ÉCOLIER.

Des vers...

LE MÉDECIN.

Quoi! des vers à ton âge!

L'ÉCOLIER.

Les premiers que je fis, je n'avais que dix ans.

LE MÉDECIN.

Que dix ans!...

L'ÉCOLIER.

Oui, Monsieur; dix ans pas davantage.

LE MÉDECIN (*à part*).

D'ordinaire, on les a plus tôt et moins longtemps.

L'ÉCOLIER.

J'en ai fait ce matin...

LE MÉDECIN.

Combien?

L'ÉCOLIER.

Une vingtaine.

LE MÉDECIN.

C'est beaucoup... Eh! dis-moi, te viennent-ils sans peine?

L'ÉCOLIER.

Non pas... pendant la nuit je veille, haletant;
J'ai la tête embrasée et le cœur palpitant...

LE MÉDECIN (*à part, lui tenant toujours la main*) :

Oui, son pouls bat deux fois à toutes les secondes.
(*Haut*).
Eh! sont-ils longs tes vers? il faut que tu répondes
A tout...

L'ÉCOLIER.

J'en ai de huit, de dix, de douze pieds.

LE MÉDECIN.

Douze pieds!... (*à part*). Leur longueur est extraordinaire

L'ÉCOLIER.

Pour vous les faire voir, si cela peut vous plaire,
J'en ai sur moi deux cents...
(*Il tire de sa poche un long cahier roulé*).

LE MÉDECIN.

Ils sont dans ces papiers?

L'ÉCOLIER.

Oui, Monsieur...

(*Il présente le cahier au médecin, qui le déroule, et n'y trouve que des fables*).

LE MÉDECIN.

Polisson, va-t'en!... Avec tes rimes
A me faire enrager je crois que tu t'escrimes.

(*Il lui jette le cahier à la figure*).

Voyez le beau malade! Il vient d'un air piteux
Me confier sa main pendant une heure ou deux;
Je lui prête l'oreille en toute conscience...
Lui, sans égard pour l'âge et pour la faculté,
D'un air de bonhomie et de simplicité,
Par un long quiproquo déroute ma science...

L'ÉCOLIER.

Il en faut accuser mon inexpérience,
Et d'une double erreur le risible accident...
Voyant tout récemment venir dans notre ville
Un docteur que l'on vante, un médecin habile,
J'espérais pour ma muse un nouveau confident...

LE MÉDECIN.

Je ne puis écouter tes folles rapsodies,
Et je dois tout mon temps à d'autres maladies.
Va-t'en!...

Or, apprenez, estimable lecteur,
Le nom de l'écolier... C'est votre serviteur.

ALAIN CHARTIER ET MARGUERITE.

Dites-moi : Marguerite, est-ce l'enfant timide
Dont la jeunesse et la beauté
Rayonnent sous le chaume et dans la pauvreté?
Est-ce plutôt la fleur candide
Qui dans les cœurs épris d'amour
Éveille tour à tour
La crainte et l'espérance?...
Non ; celle que je chante est la reine de France
Qui, rencontrant un jour le poëte endormi,
Imprime un chaud baiser (si l'histoire est fidèle)
Sur sa bouche ouverte à demi.
Il était vieux et laid, la reine jeune et belle.
Les courtisans entre eux se regardaient, surpris...
Avec un gracieux souris
« Ce n'est pas l'homme, leur dit-elle,
Qui fut l'objet de mes amours ;

Mais j'ai voulu baiser les lèvres inspirées
Qui livrèrent passage à tant de beaux discours,
A tant de paroles dorées.

Ce doux baiser de femme, inexprimable honneur,
D'Alain fit la fortune...; il eût fait mon bonheur.

A LA MARGUERITE RENVERSÉE PAR LA CHARRUE.

IMITÉ DE ROBERT BURNS.

Wee, modest, crimson-tipp'd flow'r,
Thou's met me in an evil hour.
(R. BURNS.)

Oh! tu m'as rencontré dans une heure fatale,
Modeste fleur que j'aimais tant à voir!
Beau diamant, tu meurs sur la terre natale...
Hélas! changer ton sort n'est plus en mon pouvoir.

Que ne suis-je plutôt ta joyeuse compagne,
L'alouette si belle au duvet diapré,
Qui t'effleure en volant plus haut que la montagne,
Pour saluer les feux de l'orient pourpré!

Le vent aigu du nord souffla sur ta naissance;
Mais, fille des hivers, tu bravais sa puissance,
Et quand passaient les noirs autans,
Rieuse, tu disais : « Je verrai le printemps! »

La fleur de nos jardins, de murs environnée,
Des aquilons méprise la fureur;
Toi, tu naquis inculte, abandonnée,
Sur le sillon du laboureur.

Là, gaîment aux cieux élancée,
Tu rêvais un meilleur destin;
Et quand tu t'es ouverte aux rayons du matin,
Humble fille des champs, le soc t'a renversée.

De la beauté sans art tel est le triste sort :
Elle brille ici-bas, reine de la prairie;
Mais aux songes d'amour si la vierge s'endort,
Comme la marguerite elle tombe flétrie.

Le barde insoucieux, ballotté sur les flots
Qui de la vie emportent le navire,
Méconnaît l'astre heureux qui luit aux matelots;
Il erre sur l'abîme et sa barque chavire.

Le mérite souffrant, sur la terre exilé,
Vit en butte à la calomnie;
Loin du monde qui le renie,
De misère et d'ennuis il tombe mutilé.

Vous qui plaignez la marguerite,
Pleurez! bientôt aussi la mort vous atteindra;
Contre son vol glacé nul mortel ne s'abrite;
Son char roule sans cesse et vous moissonnera...

VANITÉ DES TOMBEAUX.

Surrexit, non est hic.
(Évang.)

Au riche mausolée, à l'épitaphe altière
Qui caressent des grands l'orgueilleuse poussière,
Je préfère la rose et le saule pleureur
Qui vivent sur la mousse où dort le laboureur.

O pyramides séculaires!
Tombeaux des Pharaons, sépulcres de granit,
Vous n'êtes qu'un monceau de pierres
Où l'oiseau voyageur va déposer son nid.

Cherchons, cherchons plus haut les âmes envolées,
Brisons l'urne et le marbre, inutiles trésors :
Épouses au long deuil, mères échevelées,
La tombe est impuissante à retenir les morts.

Répandre des parfums sur les ombres amies,
Clouer des ossements dans un cercueil de plomb,
C'est vouer un vain culte à de froides momies,
C'est honorer des reliques sans nom.

Au fond du noir caveau si vous osez descendre
Pour faire aux trépassés les suprêmes adieux,

Un ange vous dira, regardant vers les cieux :
« Ils ne sont plus ici, ce n'est qu'un peu de cendre. »

LA RETRAITE.

Or les ombres du soir descendaient sur la terre,
Et la Vierge priait, pieuse et solitaire,
Quand Gabriel lui dit : « Ave!
Femme, par votre fils l'homme sera sauvé. »

Forts des biens que le Christ venait de vous promettre,
Apôtres, à l'écart vous pleuriez votre maître,
Et, quand de l'Esprit-Saint le feu vous couronna,
A Sabaoth vous chantiez hosanna.

Poëte, fuis, comme eux, et le monde et ses fêtes;
Monte sur la colline ainsi que les prophètes;
La foule n'entend pas les harpes de Sion;
Le tumulte est funeste à l'inspiration.

Surprends toute pensée et tout vent d'harmonie
Qui, rapides rayons, sillonneront les airs;
Peut-être du Sina ce seront les éclairs,
Le souffle de la muse ou la voix du génie.

Ainsi, devant la tente où les coupes brillaient,
Les patriarches saints, autrefois, accueillaient,
Sans voir leurs ailes d'or, sans voir leur diadème,
Les anges du Seigneur et le Seigneur lui-même.

JALOUSIE.

Madame, écoutez, je vous prie :
Pour tenter une épreuve, ou par espièglerie,
Ne me faites jamais, ce ne serait pas bien,
Ce que, par passe-temps, j'ai fait à votre chien.

Hier, — vraiment la chose était divertissante,
Et nous amusa tous jusqu'à l'hilarité, —
Contrefaisant la voix d'un caniche irrité,
J'avais l'air de presser d'une main caressante
Un chien problématique, on ne sait d'où venu.
Le vôtre, crédule, ingénu,
Se laissa prendre à l'apparence,
Redoutant un rival qui serait de moitié
Dans les os des repas et dans notre amitié.
Par des gémissements s'exhalait sa souffrance.
Son erreur nous fit rire..... elle nous fit pitié.
Pourtant, vous l'avez vu, la feinte était grossière....
Eh ! ne faites pas tant la fière :
Un péril aussi vain peut vous troubler aussi,
Et vous faire pleurer une journée entière.
Le cœur humain est fait ainsi,
Madame; de la jalousie,
De son extravagance et de sa frénésie
Cet animal nous donne un exemple éclatant.
Devant une chimère il se tient haletant;

Jamais de ses terreurs sa pauvre âme saisie
Ne demande conseil aux probabilités;
L'invraisemblable enfin, l'absurde, l'impossible,
Pour lui ce sont autant d'affreuses vérités.
A de pareils tourments mon cœur est accessible.
Quel remède à ce mal allez-vous proposer?
Il faut me plaindre et m'excuser.

Madame, en terminant, écoutez, je vous prie :
Pour tenter une épreuve, ou par espièglerie,
Ne me faites jamais, ce ne serait pas bien,
Ce que, par passe-temps, je fis à votre chien.

LE PAPILLON DU SOIR.

Déjà le rossignol prélude à ses chansons;
L'eau murmure, un vent frais caresse les moissons.
Lève-toi, du soleil aimable fiancée;
Prends ton voile d'azur, ta robe nuancée...

Et toi, papillon blanc, corps diaphane, es-tu
Un messager d'amour pour mon cœur en souffrance?..,
Beau papillon du soir, qui portes l'espérance,
Durant ma longue veille, oh! sois le bienvenu.

Mais je m'enivre, hélas! d'une folle chimère,
Car Anna m'a repris sa tendresse éphémère...

Et tu viens seulement, séduit par mon flambeau,
En cherchant le plaisir te creuser un tombeau.

Quitte ce vain mirage et ta funeste envie;
Blanc papillon, va-t'en... vole, vole; ah! crois-moi,
Plus d'une flamme brille où de plus forts que toi
Laissèrent en passant le bonheur et la vie...

A ÉDOUARD NEVEU

TRADUCTEUR DES ODES D'HORACE.

16 décembre 1843.

Voici que le printemps ramène l'hirondelle.
Sur l'aile du zéphir elle revient, fidèle,
Saluer nos prés verts et notre ciel d'azur.

La vie, ô mes amis, n'est qu'une ombre légère!
Allons, la coupe en main, danser sur la fougère
Et couronner nos fronts des roses de Tibur.

— Que dis-je! de l'hiver souffle la froide haleine :
L'urne de mes festins, c'est l'urne de la Seine;
Avec les passereaux je loge sous les toits...

— Ah! c'est que je rêvais en lisant ton *Horace;*
Et ces songes dorés que le réveil efface,
Je veux dans tes beaux vers les puiser mille fois.

A THÉODORE CARLIER.

J'ai vu poindre des jours d'un éclat sans pareil;
Aux cieux, que de sa flamme inondait le soleil,
Nul sinistre ouragan ne déployait ses voiles;

J'ai vu de clairs ruisseaux et des lacs transparents,
Miroirs que respectait la fange des torrents,
Rideaux où, dans la nuit, se berçaient les étoiles;

J'ai vu des prés couverts de leurs manteaux de fleurs,
Balsamiques tapis aux suaves couleurs,
Trésors où butinaient les abeilles sauvages...

— Théodore, tes vers sont aussi parfumés,
Aussi purs, aussi beaux que les prés embaumés,
Que les ruisseaux d'azur et les cieux sans nuages.

CONSOLATION.

A MADAME ***.

Barbares, insensés, à toute foi rebelles,
Madame, l'autre jour, par un rire moqueur,

Nous avons effrayé les blanches tourterelles
Qui chantaient leur amour au fond de votre cœur.

Que vous avez, hélas! pleuré de nous entendre!
Oubliez, oubliez nos paroles de fiel;
Soyez crédule encor; soyez naïve et tendre :
Le doute, c'est l'enfer, et la foi, c'est le ciel.

LES FEMMES.

De femmes au cœur pur la tendresse ineffable
Veilla sur mon berceau favorisé des cieux.
Pour ébranler ma foi dans ce sexe adorable,
Que me font des Phrynés l'exemple malheureux
Et de vices sans nom le scandaleux modèle?
Détracteurs, épuisez vos traits avilissants :
Pour ébranler ma foi vos traits sont impuissants.
Toujours vous me verrez, à mon culte fidèle,
De mes illusions conserver la douceur,
Et mon pied foulera la loupe dérisoire
Qui de tableaux honteux me montre la noirceur.
Femmes, à vos vertus pour me forcer à croire,
N'avais-je pas ma mère et n'ai je pas ma sœur?

RÊVERIE.

Le soir, si vous voyez l'enfance frêle et vive
Fouler entre ses doigts les hochets du matin;
La coupe pleine encor, si le jeune convive
Abandonne, furtif, la salle du festin;

Pour son beau fiancé si l'amante distraite
N'a plus un mot d'amour, un sourire du cœur;
Aux mains du ménestrel si la lyre est muette;
Si la lampe est sans huile au temple du Seigneur;

C'est que la muse est sourde à la voix du poëte;
L'amour ne laisse, hélas! que regrets après soi;
Le convive est blasé, l'enfance est inquiète,
Et le prêtre a perdu l'espérance et la foi!...

POURQUOI?.....

« Tes pétales si beaux, douce fleur, où sont-ils?
— L'étamine a déjà fécondé mes pistils,
Et je livre sans peine, épouse fortunée,
A l'aile des zéphirs ma robe d'hyménée.

— Tu ne vas plus, la nuit, éclairer le gazon,
Luciole? — L'éclat n'est que vaine chimère.
Hier, celui que j'aime est venu; je suis mère;
De briller, croyez-moi, ce n'est plus la saison.

— O vous, beauté frivole, autrefois si coquette,
Que deviennent le charme et la riche toilette,
Et le feu de vos yeux et de vos diamants
Dont vous éblouissiez la foule des amants?

— Regardez mon enfant, répond la jeune femme,
Le fils que jour et nuit je presse sur mon cœur :
Ce fruit de mon amour, cette âme de mon âme,
Voilà tout mon orgueil, voilà tout mon bonheur.

A MADEMOISELLE EUPHÉMIE VAUTHIER

MA COMPATRIOTE

Pour la remercier de son article de LA SEMAINE.

Je veux te raconter un délicieux rêve :
Une nuit, il me vint du beau pays natal,
Apportant leur offrande à mon labeur sans trève,
Un tendre rossignol, au gosier de cristal,
Une rose odorante, à la couleur vermeille,
Un miel suave et pur sous l'aile d'une abeille.
En aspirant la fleur et le miel savoureux,
Et le chant de l'oiseau, combien j'étais heureux!

Au réveil, le matin, je lisais la *Semaine*,
Où ta voix chantait pure, ainsi qu'un pur ruisseau,
Et le beau rêve alors prit une forme humaine,
Car c'était toi la fleur et l'abeille et l'oiseau.

A MADEMOISELLE CORALIE VERNET.

SONNET.

Le pollen fécondant, par les vents apporté,
O prodige! s'attache à la plante isolée,
Languissante d'amour au fond de la vallée;
Plus de deuil, de veuvage et de stérilité.

Par des signes certains la pensée exhalée
De la terre et des mers rase l'immensité.
L'exil est adouci, l'amitié consolée;
L'amour rêve d'espoir et de félicité.

Elle a ce privilége, elle a cette puissance,
L'ardente poésie! Elle brave l'absence,
Et pénètre l'esprit par sa sainte douceur.

Mes vers, soyez bénis! Franchissant l'intervalle,
Vous m'avez fait connaître une âme sans rivale :
O mes vers, je vous dois une amie, une sœur!

A BÉRANGER.

14 juillet 1848.

Du génie et du cœur puissance souveraine!
Poëte, d'un captif quand vous brisez la chaîne,
Coupable, il est purifié;
Innocent, il se lève et sort glorifié.

LES GOELANDS.

Heureux ceux qu'une croyance
Affermit dans les douleurs!
C'est alors que l'espérance
Rend moins amers bien des pleurs.
Il n'est lande désolée,
Il n'est aride vallée,
Ni lieu si rempli d'horreurs,
Où, riche de fantaisie,
La divine poésie
Ne fasse éclore des fleurs.

J'ai vu les goëlands sur la vague écumante
Dormir, insoucieux, au sein de la tourmente :

Si l'un d'eux quelquefois poussait des cris plaintifs,
C'était pour son doux nid penché sur les récifs.

Ainsi de nous, pauvres captifs!
Sur la paille des casemates
Et sous les humides sabords
Sur la plus vieille des frégates,
Nos âmes reposaient, calmes et sans remords.
Si des pleurs se mêlaient à des voix gémissantes,
C'est que nous regrettions nos familles absentes...
Mais, du moins, les oiseaux retournent à leurs nids....
Et nous, reviendrons-nous vers nos foyers bénis!

Rade de Brest, à bord du Duguesclin, 19 janvier 1852.

AUX DAMES DE BREST.

Oh! l'âme de la femme est l'urne d'où s'épanche
L'huile de l'espérance aux cœurs inconsolés :
Messagère du ciel, c'est la colombe blanche
Mêlant sa voix plaintive aux pleurs des exilés.

Toujours l'homme, envers l'homme inflexible, barbare,
Aux instincts de sa haine aime à s'abandonner :
La femme en leurs combats intervient, les sépare;
L'homme a soif de vengeance..... elle veut pardonner.

Des rigoureuses lois que les hommes ont faites,
De leurs ambitions, de leurs plans hasardeux,
Femmes, vous consolez, doux anges que vous êtes,
L'enfant et le poëte..... ils sont enfants tous deux.

Lorsque, pour racheter les races égarées,
Jésus portait sa croix, de Juifs environné,
Seules l'accompagnaient les femmes éplorées.....
Ses disciples chéris l'avaient abandonné.

Mesdames, de nos maux vos âmes attristées
Ne versèrent jamais de pleurs compatissants
Sur des douleurs moins méritées,
Sur des cœurs plus reconnaissants.

Rade de Brest, à bord du DUGUESCLIN, 24 janvier 1852.

CONSEIL.

Frères, que notre corps soit le temple vivant
D'où s'exhale pour tous la vérité nouvelle.
C'est dans l'adversité que la foi se révèle
Par un hymne plus saint, un culte plus fervent.
Aux plaisirs absorbants ne livrons pas notre âme;
Dégageons notre esprit de tous vils intérêts;
Que jamais dans nos cœurs ne s'éteigne la flamme
Qui nous donne la force et nous fait tenir prêts

A répondre sans crainte aux volontés divines.
Frères, quand le malheur, venant nous visiter,
Tressera pour nos fronts la couronne d'épines,
Qu'il nous trouve toujours dignes de la porter.

BOUTADE.

Misère, à tes assauts ma constance est égale;
Tu ne saurais m'épouvanter.
Que le siècle-fourmi rebute la cigale,
Toujours on entendra la cigale chanter!

SUR UN TABLEAU REPRÉSENTANT LA JUSTICE.

O Thémis, d'une main tu tiens une balance,
Et de l'autre un glaive vengeur...
N'auras-tu donc jamais des fleurs pour l'innocence,
Et des trésors pour le malheur?...

UN SOUVENIR D'ENFANCE

A CLAUDE GENOUX.

Une traitresse voix bien souvent vous appelle
(LAFONTAINE.)

Ma mémoire caresse un trait de ton enfance
Que j'ai relu cent fois, qui cent fois m'a charmé.
Sous une futile apparence
Un sens profond s'y trouve renfermé.
Quoiqu'elle doive perdre à la métamorphose,
En vers je traduirai ta prose.
D'en user à ma guise, un jour, tu m'as permis,
Et ce n'est pas pour rien qu'on est de vieux amis.

« Avec mon oncle Jean je quittai la Savoie,
Dis-tu ; j'étais encor tout petit, tout petit.
Vers Paris nous marchions ; j'avais le cœur en joie,
Bon pied, bon œil, excellent appétit.
Un soir, dans une auberge, une troupe folâtre
D'artistes ambulants, de pauvres comédiens,
En même temps que nous logeait ; vrais bohémiens,
Places et carrefours étaient leur seul théâtre.
Doutant si j'étais éveillé,
Je restais devant eux, muet, émerveillé.
Parmi la caravane, une fille fort belle,

Me fit asseoir sur ses genoux,
Et, me parlant tout bas : — Cher enfant, me dit-elle,
Veux-tu quitter ton oncle et venir avec nous?
Au lieu de te noircir la face aux cheminées,
Et de courir, à pied, le long des grands chemins,
Nous te ménagerons d'heureuses destinées :
En deux jours, on t'apprend à marcher sur les mains,
A danser sur la corde, à faire le paillasse;
Au fond d'une voiture à l'aise on se prélasse;
Au lieu de ces haillons, tu revêts des habits
Cousus d'or et de soie, et couverts de rubis....
Eh bien! enfant gâté, dites, que vous en semble?
Comme on sera content, comme on s'amusera!
Pendant que l'oncle dormira,
Demain, au point du jour, nous partirons ensemble.
Bonsoir et bonne nuit! silence et dormez bien!
Et Claude? Il obéit et ne répondit rien.
Dès l'aube du matin, la carriole est prête;
Toute la troupe y grimpe; on fouette le cheval,
Et nous voilà partis. Le chétif animal
Ne marche qu'avec peine.... Ayant tourné la tête,
Au loin j'aperçois l'oncle Jean
Sur la route, à grands pas vers nous se dirigeant.
La belle me cachant sous les plis de sa robe,
Aux regards du brave homme ainsi je me dérobe.
Bientôt il nous rejoint, tout en nage, essoufflé,
— Auriez-vous vu, dit-il, passer mon neveu Claude?
— Non pas! non pas! — Et lui, sans deviner la fraude,
Il reprend son courage et repart, désolé;
Et moi, de remords bourrelé,
Du fond de ma prison je l'aurais rappelé;
Mais eux, fermant l'oreille au chagrin qui m'inspire,

Ils étouffent mes cris sous leurs éclats de rire.

Ici, c'est le devoir austère et bienfaisant
Qui nous prêche l'emploi de l'heure qui s'envole,
Et là, c'est le plaisir décevant et frivole
Qui de fragiles fleurs parsème le présent.
Trop souvent le plaisir à sa loi nous enchaîne;
Le devoir parle en vain; nous l'écoutons à peine.

LOIN DU NID.

A l'horizon le jour s'enfuit;
L'ombre paraît; voici la nuit.
Un enfant — sa mère est heureuse
Dans son berceau s'est endormi :
Jusqu'au matin dors, mon ami.
Voici que l'âme aventureuse
A quitté sa douce prison,
En disant : « Que le corps sommeille;
Je reviens à l'heure vermeille
Où l'aube éclaire l'horizon. »

Des forêts l'épaisse couronne
Se fane et tombe; c'est l'automne;
Le dernier beau jour va briller.
Elle part, la jeune hirondelle;
Mais, au printemps, reviendra-t-elle
Bénir le chaume hospitalier?...

En vain fleurit l'aube nouvelle,

En vain le sombre hiver finit :
On dit que l'âme et l'hirondelle
N'ont pas su retrouver leur nid.

LA VIGNE QUI PLEURE.

La vigne que la serpe émonde
Pleure et porte des fruits bien plus beaux, bien meilleurs.

Le cœur se purifie à répandre des pleurs,
Et souvent en vertus la douleur est féconde.

LES FLEURS D'ARZÈME [1].

A Mlles L.....

I

Fleurs d'Arzème,
Plus blanches que la neige ou le lis triomphant,
Je vous aime
Comme le doux reflet de mes rêves d'enfant.

O tendres fleurettes,
Vos calices éblouissants

[1] Montagne à l'est de Montignac (Dordogne).

Sont des cassolettes
Que Dieu remplit d'un pur encens.

A l'aurore vermeille, on peut voir la rosée
Suspendre à votre lèvre une perle irisée.
Sous le chêne touffu, sous le buis protecteur,
Jamais la tempête irritée
N'a de votre corolle altéré la blancheur.
Contre les feux du jour la montagne abritée
De ruisseaux murmurants vous verse la fraîcheur.

J'ai vu dans les forêts lointaines, étrangères,
Des muguets délicats, qui se disaient vos frères,
Sous la brise amoureuse, éclos, épanouis.
Ah! vous pouvez m'en croire, ô tendres fleurs que j'aime,
Les muguets des autres pays
Ne valent pas les fleurs d'Arzème...

II

Femmes, tout jeune encor, que je vous admirais,
Et d'un culte fervent que je vous adorais!
Ah! dans l'église, les dimanches,
Objets chéris, colombes blanches,
Anges de pureté,
Je croyais voir vos ailes
Sous des voiles d'azur cacher leur majesté.
O mes sœurs, que vous étiez belles!
Que ce soit au village ou dans une cité,
Tout peuple s'honore
D'avoir fait éclore
La fleur de beauté.

O vous, Jeanne, ô Louise, adorables merveilles,
J'affirme, en vous voyant, que nul autre pays
N'en offrit de pareilles
A mes yeux éblouis.

RESPECT AUX MORTS.

A PH. L

Ta mère — on me l'a dit, — bonne, fervente, austère,
Dans sa chapelle solitaire
Exhalait, à genoux, ses mystiques transports.
Ami, laisse parfois ta croyance nouvelle
Se prosterner au pied de l'antique chapelle :
Respect aux morts, respect aux morts!

L'adolescent, paré de la robe virile,
Comme d'impurs haillons, comme une chose vile,
Loin de fouler aux pieds son premier vêtement,
Le pose avec recueillement
Dans un coffre discret, comme en un sanctuaire,
Et visite souvent le pieux reliquaire.

De contes merveilleux, de frivoles récits,
Jadis, on abreuva nos crédules esprits.
Ami ; quoique ton âme, avide de science,
Pour se désaltérer, s'élance
Vers d'autres cieux, vers d'autres bords,
Dans la lampe de la chapelle,

Verse toujours l'huile fidèle :
Respect aux morts, respect aux morts !

Nous avons dépouillé notre robe d'enfance ;
Pour temple, désormais, nous avons l'univers ;
Sur la sainte montagne, où luit notre espérance,
De vastes horizons devant nous sont ouverts.
Après le lait si pur d'une chaste mamelle,
Nous avons bu le vin qui nous a rendus forts...
Cueille des fleurs pour la chapelle :
Respect aux morts, respects aux morts !

LE MONTBLANC.

Si, grimpant avec peine au sommet de Fourvière,
Du mont Blanc vous voyez briller la tête altière ;
D'un orage imminent c'est le signe certain.
Chaque fois, m'a-t-on dit, qu'aux regards se présente
De neige et des glaciers cette masse imposante,
Inévitablement il pleut le lendemain.

Triste coïncidence et hasard dérisoire !
La nature est ici d'accord avec l'histoire :
Si d'un progrès nouveau, si de la liberté
Vers nous par intervalle arrive la clarté,
Entre nous et le but où notre œil se repose
D'un nuage aussitôt le voile s'interpose.

Philosophes et vous, savants, expliquez-moi
Du double phénomène et la cause et la loi.

L'ABBÉ PARAMELLE DÉCOUVRANT LES SOURCES.

Dans ses excursions je le suivis un jour ;
Et, voyant son regard explorer tour à tour
Le coteau, le vallon, la montagne, la plaine,
Et lui, me désignant, de science certaine,
Des réservoirs cachés le lit intérieur,
L'abondance de l'onde avec sa profondeur,
J'étais émerveillé ! D'une voix solennelle :
« Du poëte, dit-il, la science est plus belle,
Car il va découvrir, homme prédestiné,
Dans le temps, dans l'espace et par delà les nues,
Des champs de l'infini les sources inconnues,
Qu'il fait couler à flots sur le monde étonné. »

SERVUM PECUS.

De la plume du paon plus d'un geai s'est couvert ;
Mais nous, d'un tel soupçon pour éviter l'injure,
Demandons ses secrets à la grande nature ;
C'est un livre toujours ouvert.

Souvent, à notre insu, notre muse écolière
Reproduisant la forme et l'esprit d'un auteur,
Nous expose au renom de simple imitateur,
Parfois même, de plagiaire.
Ah! combien la nature est bonne conseillère!
C'est en la copiant que l'on est inventeur.
Pour moi, je la consulte, et d'une âme constante;
Je lui dois mainte fable, aussi mainte chanson...
Ne craignez pas qu'elle m'intente
Un procès en contrefaçon.

A UNE JEUNE FILLE.

Quoi! tu veux de l'Église être une humble servante,
Et vouer à Dieu seul un hommage sans fin;
Et je te vois, pieuse et d'une âme fervente,
Contempler à genoux plus d'un beau séraphin!...

Écoute : ma frayeur pourra sembler étrange
A ton esprit candide, à ta naïve foi;
Mais tu ne serais pas la première, crois-moi,
Qu'ait séduite l'amour sous la forme d'un ange.

A AUGUSTA T...

EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE DE MES FABLES.

Dans un vase d'or pur, d'argent ou de cristal,
On verse une liqueur ou blanche ou purpurine.

Vous êtes, chère enfant, un précieux métal :
Que mes vers soient pour vous une liqueur divine.

LA SCIENCE.

L'humanité naissante, en science inféconde,
Aux colonnes d'Hercule avait borné le monde;
Mais, plus tard, Galilée et Christophe Colomb
De la terre ont fixé la forme et l'étendue.
Sur la route du vrai, pour la science ardue
Dans chaque découverte est un nouveau jalon.
Par la *foi*, quand de Dieu la puissance est réduite
Du seul globe terrestre à guider la conduite,
Les savants, dans les cieux inondés de clartés,
Comptent par millions les mondes habités.

Vous rapetissez Dieu ; votre culte idolâtre,

O prêtres, a changé toute église en théâtre;
Ceux que vous foudroyez d'anathèmes *pieux*,
Les savants... plus que vous ils sont religieux,
Car la science nous révèle
De Dieu l'impérissable loi :
Chaque découverte nouvelle
Est un nouvel acte de foi.

ANNA LEMAIRE.

rête-moi tes accents, ô ma muse fidèle :
Anna n'est plus! Anna n'est plus!
L'impitoyable mort a brisé d'un coup d'aile
Tant de talents, tant de vertus;
Fière de nous ravir une si belle proie,
Heureuse de causer un deuil universel,
La mort se réjouit d'une féroce joie :
Anna n'est plus, ô sort cruel!

Pleure, famille désolée;
Ta gloire, ton trésor, Anna s'est envolée;
Et vous qui de cet ange admiriez la douceur,
Artistes, pleurez votre sœur.
Nous ne l'entendrons plus, cette voix ravissante,
D'une salle enivrée accueillir les bravos.
Nous perdons, à la fois, et ses nobles travaux,
Et sa jeunesse éblouissante.
Inutiles regrets, inutiles soupirs!

Elle ne vivra plus que dans nos souvenirs.

Mais que dis-je? un espoir me reste, ombre chérie;
Quand, fidèle à ma rêverie,
J'irai fouler la terre où reposent les morts,
J'entendrai, vers le soir, d'ineffables accords
Emportés jusqu'aux cieux par la brise embaumée.
Alors, peut-être les passants
Croiront du rossignol écouter les accents...
Anna, dirai-je, Anna, c'est ta voix bien-aimée »

TERRE ET CIEL.

Elle me demandait : « Pourquoi donc, ô poëte,
Lorsque tu veux chanter nos terrestres amours,
Ton âme vers le ciel vole-t-elle toujours? »

Et moi, je répondis : « J'imite l'alouette
Qui fait vibrer son hymme au soleil radieux,
Le regard vers la terre et la voix dans les cieux. »

MAGNÉTISME.

Le feu de tes yeux plus beau qu'un beau jour,
Le gazouillement de ta voix touchante,

Ta personne, enfin, qui tous nous enchante,
Sans le ressentir, font naître l'amour,
Et puis, sans pitié tu te ris, méchante,
Des maux que ton cœur ne saurait guérir :
Tu ne vois donc pas qu'on en peut mourir!

Plus d'un imprudent, la chose est certaine,
Endort un sujet par trop complaisant,
Puis à l'éveiller se trouve impuissant.

Il ne faut donc plus, ô belle inhumaine,
Nous causer des maux qu'on ne sait guérir;
Hélas! tu le vois, on en peut mourir.

LA CURIOSITÉ DU ROSSIGNOL.

Le rossignol curieux
De tout voir, de tout connaître,
A ce penchant doit, peut-être,
Ses chants les plus glorieux.

Que ton âme, ô poëte, avec ardeur pénètre
Au sein de la science et de la vérité;
De ta curiosité
Maint chef-d'œuvre pourra naître.

VANITÉ.

L'homme dont la folie ou dont l'audace est telle
Qu'il a, pour s'élever et s'élever encor,
Brisé tous les liens qui gênaient son essor,
Dût l'attendre au sommet une chute mortelle,
Est-ce l'aéronaute, est-ce l'ambitieux?
Ils se ressemblent tous les deux.
Le premier jette aux vents le lest de sa nacelle,
Afin de mieux gravir les hautes régions,
Et l'autre, obéissant à l'orgueil qui l'entraîne,
Pour l'appât d'une grandeur vaine,
Renonce lâchement à ses convictions.

LA NUIT ET LE JOUR.

Dans un bois, par la muse, en novembre, un matin,
Ma paresse sollicitée
S'égara; de la lune un rayon incertain
Me guidait; par le vent la forêt agitée
Aux plaintes des hiboux mêlait ses hurlements,
Et des rameaux brisés les affreux craquements.
C'était un bruit horrible, un désordre effroyable,

Mais insensiblement cessa l'obscurité,
Et dans toute sa majesté
Quand le soleil parut, ô puissance admirable!
Le vent se dissipa devant cette clarté,
Et dans le bois tout fit silence.
— Vérité! m'écriai-je, en voyant ce tableau,
Ainsi disparaîtront la haine et l'ignorance,
Lorsque dans l'univers brillera ton flambeau.

L'OMBRE.

Je cours après mon ombre, et mon ombre me fuit;
Je me retourne, elle me suit.

O coquette, vraiment, cette ombre est ton image :
De mon amour si je t'offre l'hommage,
Tu fuis;
Si je veux me soustraire à ton humeur volage,
Tu me poursuis.

A l'ombre aussi, dit-on, ressemble la fortune :
C'est possible... Pour moi, d'une ardeur importune
Je ne brûlai jamais pour ses brillants appas;
La déesse capricieuse
N'a jamais visité ma muse insoucieuse.,...
Or, des absents ne parlons pas.

PENSÉES.

Dans un vase versez un liquide, une essence,
Le vide disparaît, le fait n'est pas nouveau.

Étudions, car la science
Chasse le vide du cerveau.

—

Hommes, femmes, destin, qui d'un doigt inégal
Répandez sur mes jours ou le bien ou le mal,
Dans le fleuve d'oubli j'ai noyé ma souffrance.
Hommes, femmes, destin, écoutez : Une fois,
Un rosier de ses dards ensanglanta mes doigts ;
Je lavai ma blessure à la source des bois,
Et des fleurs seulement j'ai gardé souvenance.

—

La fraise, sœur de l'ambroisie,
On la mange aussitôt qu'on vient de la cueillir.
Si je trouve un sujet de fine poésie,
Je le traite à l'instant sans le laisser vieillir.

FLEURS D'ALLEMAGNE.

A MADEMOISELLE PAULINE M.....

Tressez-vous sous ma plume en un bouquet charmant,
Délicieuses fleurs du pays allemand!

Des bords du Rhin fleur azurée,
Doux symbole du souvenir,
Voici mai : je vais te cueillir,
O gracieuse germandrée.

Tressez-vous sous ma plume en un bouquet charmant,
Délicieuses fleurs du pays allemand.

Quelle est riche ta fantaisie,
Uhland, ô poëte adoré!
Qu'avec plaisir j'ai respiré
Le parfum de ta poésie!
Tressez-vous sous ma plume en un bouquet charmant,
Délicieuses fleurs du pays allemand.

Une troisième fleur encore
Des autres peut me tenir lieu :
C'est vous... Oh! je bénirai Dieu,
Si Dieu pour moi vous fit éclore.
Tressez-vous sous ma plume en un bouquet charmant,
Délicieuses fleurs du pays allemand.

LA PAUVRETÉ, C'EST L'ESCLAVAGE.

Liberté ! liberté ! mot sonore, doux songe
Que vingt siècles encor n'ont pu réaliser !
Si tu veux que ce mot ne soit plus un mensonge,
Peuple, c'est le travail qu'il faut organiser.
Tant que tu traîneras de rivage en rivage
Le boulet du mépris et de la pauvreté,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— Tu marches à côté de ce conscrit novice?
Grognard, dans tes foyers, je te croyais rendu...
— Pour le fils d'un banquier j'ai repris du service;
Hélas ! c'est par besoin que je me suis vendu.
— Toi qui sous les drapeaux sers après ton jeune âge,
Homme trop généreux par un lâche exploité,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

— J'ai quitté ma chaumière et les champs pour la ville,
D'un favori des cours je me suis fait laquais.
Je déplore parfois ma condition vile ;
Mais j'ai toujours du pain dont souvent je manquais.
— Si tu portes encor, dans un honteux servage,
Le sceau que t'imprima la domesticité,

Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

—Passant, je veux te rendre heureux; approche, écoute:
Daigne de ma misère avoir compassion.
J'avais faim, j'étais belle, et bientôt sur ma route
Un abîme s'ouvrit... la prostitution!
— O femme dont la honte a flétri le visage,
Femme qui pour tout bien as reçu la beauté,
Ne parle pas de liberté .
La pauvreté, c'est l'esclavage.

Le pauvre, en ses haillons, sait bien qu'il n'est pas libre,
Lorsqu'il passe courbé près des riches hautains.
Seul le travail viendra rétablir l'équilibre
Entre les deux plateaux de nos divers destins.
Mais tant que pauvre et riche, en un duel sauvage,
Déchireront tes flancs, vieille société,
Ne parle pas de liberté :
La pauvreté, c'est l'esclavage.

LES ENFANTS DU PÊCHEUR.

ROMANCE.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux.

Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Contre l'écueil, contre l'orage,
Seigneur, daignez le secourir;
S'il ne revient pas au rivage,
Tous deux il nous faudra mourir.
— Frère, vois ce point dans l'espace,
Ce point que nous montre un éclair...
Hélas! c'est un oiseau qui passe,
Qui passe et disparaît dans l'air.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux.
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Depuis que notre pauvre mère
Parmi les anges remonta,
Seul, près de nous, douleur amère!
Tout seul notre père resta.
— Frère, sa voile! bon courage!
La vois-tu, frère, à l'horizon?...
— Hélas! ce n'est qu'un blanc nuage
Qui vole au gré de l'aquilon.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux.
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

Ses filets, sa barque fragile,

Voilà notre unique trésor;
Cette cabane est notre asile;
On y fait quelques rêves d'or.
— Frère, qu'apporte cette lame?
Du retour est-ce un précurseur?
— Hélas! elle apporte une rame
Et les vêtements d'un pêcheur.

Notre père est parti; pour que Dieu nous le rende,
Frère, prions à deux genoux.
Sa barque est si petite, et la mer est si grande!
Seigneur, ayez pitié de nous!

LA FÉE

BALLADE.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Voyez le petit ange!
Voyez l'ange vermeil!
Un rêve, un rêve étrange
Couronne son sommeil.
Une puissante fée,
Aux yeux bleus, au front pur,

Porte comme un trophée
Une écharpe d'azur.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

C'est pour lui, blanche reine,
Que tu portes des cieux
Une corbeille pleine
De fruits délicieux,
Et puis des fleurs écloses
Au souffle du zéphir,
Et des papillons roses
Aux ailes de saphir.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Heureux de sa chimère,
Quand il revit le jour,
La fée était... sa mère,
Son trésor, son amour ;
Même il vit, ô merveille!
Épars sur son chevet
Les fleurs et la corbeille
Et tout ce qu'il rêvait.

La fée enchanteresse,

La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

Du paradis venue
Vers notre premier nid,
Une fée ingénue
Nous berce et nous bénit;
Et puis, sœur ou compagne,
Par la joie et les pleurs
Elle nous accompagne
En nous couvrant de fleurs.

La fée enchanteresse,
La fée aux ailes d'or,
Sur ses genoux caresse
Le jeune enfant qui dort.

LA NUIT DE NOEL.

CHANT D'UNE MÈRE.

Noël! c'est la nuit sainte où le fils de Marie,
L'enfant-Dieu vint sauver le monde triomphant
Jésus est favorable à celui qui le prie :
Je veux toute la nuit prier pour mon enfant.

Du paradis, berceau d'ineffables merveilles,

O toi qui descendis au terrestre séjour,
Daigne cueillir les fleurs des célestes corbeilles
Pour cette tête blonde, objet de mon amour.

Doux Jésus, à mon fils accorde, en ta largesse,
Les trésors infinis émanés de ton cœur;
Donne-lui la bonté, la force, la sagesse;
Donne-lui la vertu, donne-lui le bonheur.

Pour toi qui méprisas, pendant ta vie amère,
Les palais fastueux des monarques puissants,
Le cœur d'un faible enfant et le cœur d'une mère
Ont des parfums plus purs que le plus pur encens.

O mon fils, qu'en chantant endormit ma tendresse,
Que les songes dorés visitent ton sommeil;
Qu'un brillant séraphin de ses ailes caresse
Et tes lèvres de rose et ton front si vermeil!

Demain tu trouveras, ô mon ange! ô ma vie!
Et l'arbre de Noël chargé de doux trésors,
Et les hochets, seuls biens que ta jeunesse envie,
Et ta mère qui prie et veille quand tu dors.

ISELLE.

Iselle, dès son enfance,
Aux pauvres tendait la main,

Et disait à la souffrance
Assise au bord du chemin
« Ta douleur sera tarie
Par celle qui tant pleura :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Aux pâtres du voisinage
Elle disait en riant :
« Toujours la vertu surnage
Contre les eaux du torrent.
Du berger qui croit et prie
Le troupeau prospérera :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Elle disait aux bergères :
« Que nos vœux soient réunis;
Récitons sur les fougères
Le rosaire aux grains bénits.
Le ciel sera la patrie
De celle qui le saura :
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera. »

Ayant laissé chiens, houlette
Et moutons dans le hameau,
Un jour elle était seulette,
Seulette sous un ormeau.
A ses yeux dans la prairie
La Vierge alors se montra :
Aimez la vierge Marie,

La Vierge vous aimera.

Elle apparut dans sa gloire,
Comme Jésus au Thabor;
Elle avait fuseau d'ivoire,
Houlette et quenouille d'or.
Aussitôt l'enfant chérie,
Toute tremblante, adora
Aimez la vierge Marie,
La Vierge vous aimera.

LES BAISERS DE L'ENFANCE.

Les baisers de l'enfance
Sont plus doux que le miel;
C'est une pure essence,
C'est un parfum du ciel.

Il n'est pas de parole
Au magique pouvoir
Qui plus vite console
Et ranime l'espoir.

Ineffable dictame
Et talisman vainqueur,
Ils épurent la flamme
Qui brûle en notre cœur.

Ils peuvent, ô prodige!
Chasser sans nul effort
Le mal qui nous afflige,
Et conjurer la mort.

Les baisers de l'enfance
Sont plus doux que le miel;
C'est une pure essence,
C'est un parfum du ciel.

OISEAU BLEU, COULEUR DU TEMPS.

O mes poétiques rêves,
Venez tous me consoler,
Et toi, martinet des grèves,
Jusqu'à moi daigne voler.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

Fleur de lin, si dans la plaine
Se joue un zéphir léger,
Quand te frôle son haleine,
On croit te voir voltiger.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

Papillon de la prairie,

Beau sylphe aux ailes d'azur,
Apparais; l'herbe est fleurie,
L'air est frais, le ciel est pur.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

Fille des cieux, Espérance,
Toi qui sèches tant de pleurs,
Rends-moi, rends-moi de l'enfance
Le prisme aux mille couleurs.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

O mes poétiques rêves,
Venez tous me consoler,
Et toi, martinet des grèves,
Jusqu'à moi daigne voler.
Oiseau bleu, couleur du temps,
Reviens avec le printemps.

J'AI PEUR POUR TOI.

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu la barque gracieuse,

Qui sur un lac mollement se berçait,
S'aventurer vers la mer orageuse
Où l'imprudence, où l'orgueil la poussait?...

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu l'alouette rapide
A Dieu porter ses chants doux et pieux,
Et, pour l'éclat d'une glace perfide,
Fixer la terre et descendre des cieux?...

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

N'as-tu pas vu le papillon frivole
Quitter les fleurs pour un brillant flambeau?
Vers le mirage il vole, vole, vole...
Le malheureux! il y trouve un tombeau.

Hier encor, jeune fille rieuse,
De tes hochets tu faisais ton bonheur;
Ah! je te vois pensive et sérieuse...
Pour toi j'ai peur; oh! pour toi j'ai bien peur.

COUVRONS DE FLEURS LE CHEMIN DU DEVOIR.

AIR : *Dis-moi, soldat...*

Législateurs, voyez-vous l'indigence
Braver les lois qui peuvent la punir?
Sur notre Code écrivez : Indulgence :
C'est le garant d'un meilleur avenir.
Ah! le bonheur est un astre si rare,
Que presque tous nous passons sans le voir!
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

Quand la brebis erre dans les campagnes,
Le bon pasteur la cherche tout le jour;
Il la ramène auprès de ses compagnes,
Et de doux soins il l'accable au retour.
Il est des torts qu'une larme répare,
Et la clémence est mère de l'espoir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

Plus d'anathème à la vierge candide
Qui, loin du nid poursuivant le bonheur,
Crut s'envoler vers un banquet splendide,
Et s'abreuva d'un amer déshonneur.

Elle aurait pu, sur un sol moins avare,
Sous la vertu s'abriter jusqu'au soir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

L'infortuné qui souffrit sans relâche
Avant le temps veut-il fuir le malheur?
Loin de crier : Notre frère est un lâche!
Portons un baume à sa longue douleur.
Quand de ses sens le vertige s'empare,
Vite en nos bras courons le recevoir :
Pour le mortel qui tombe ou qui s'égare
Couvrons de fleurs le chemin du devoir.

MES RÊVES

AIR : *J'ai pris goût à la République.....*

Mes amis, voulez-vous connaître
Tous les beaux rêves que je fais?
D'ici-bas je vois disparaître
Tous les abus, tous les forfaits.
A l'homme accordant une trêve,
Les cieux annoncent d'heureux jours.

Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah! laissez-moi rêver toujours.

Dieu, ta justice est infinie :
Je vois le trône des Césars
S'éclipser devant le génie,
Céder la couronne aux beaux-arts.
Le peuple brûle sur la Grève
Le gibet, frère des vautours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Amis, dans ce siècle équitable,
Le fils du riche et l'orphelin
Sont assis à la même table,
Ont part au même habit de lin.
Aux dignités nul ne s'élève
Par l'intrigue ou de vains discours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Sillonnez nos plaines fertiles,
Phalanges de gais travailleurs ;
Dans nos landes, jadis stériles,
Moissonnez des fruits et des fleurs
Le vieillard dont le temps s'achève
A l'aumône n'a plus recours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah ! laissez-moi rêver toujours.

Tous les hommes, unis en frères
Par des liens harmonieux,
Répandent aux deux hémisphères
Les mêmes lois, les mêmes dieux.
Le bruit des canons et du glaive

N'effarouche plus les amours.
Le bonheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah! laissez-moi rêver toujours.

Bonheur entrevu sous un prisme,
On t'oppose de toutes parts
Et l'ignorance et l'égoïsme,
Et des cachots, et des remparts.
Malgré la digue qu'on élève,
L'humanité suivra son cours...
Le honheur ne fût-il qu'un rêve,
Ah! laissez-moi rêver toujours.

J'AI TRENTE ANS.

1836

AIR *de la partie carrée.*

J'avais quinze ans lorsqu'un vieillard morose
Dit à mon père : « Écoute bien :
L'art de prédire est une triste chose...
Jamais ton fils ne fera rien. »
De la boutade du vieux sage,
Incrédule, j'ai ri longtemps;
Hélas! trop bien s'accomplit le présage :
Je n'ai rien fait, et j'ai déjà trente ans.

Je bâtissais des châteaux sur le sable,
  Châteaux qui ne vivaient qu'un jour;
Je poursuivais un rêve insaisissable,
  Un rêve de gloire et d'amour.
  Après une trop longue enfance,
  J'ai vu s'envoler mon printemps.
Adieu l'amour, ainsi que l'espérance :
Je suis bien pauvre, et j'ai déjà trente ans.

J'aime les arts que le peuple idolâtre,
  J'aime les vers enfants du ciel;
J'aime la lyre et les chants du théâtre,
  Et les vierges de Raphaël.
  Mais, comme un mendiant contemple
  De loin les palais éclatants,
Je ne m'assieds qu'à la porte du temple :
Je suis sans gloire, et j'ai déjà trente ans.

Mais écartons la trop cruelle image
  D'une affreuse réalité;
A notre siècle une voix dit : Courage!
  C'est la voix de la Liberté.
  Contre la paix et la justice
  Se brisera la faux du Temps.
Je veux porter ma pierre à l'édifice :
Le siècle marche, et j'ai déjà trente ans.

REPRENDS TA LYRE ET TES PINCEAUX

A UN POÈTE-PEINTRE

AIR : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

« Adieu, dis-tu, plume et palette,
Vains hochets dans ma froide main!
Ma muse est une ombre, un squelette,
Un feu-follet sans lendemain. » (*bis.*)
Ah! nous aimons tes beaux palais d'ivoire,
Tes rêves d'or, poétiques faisceaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

Heureux enfant! deux auréoles
Te couronnent de leurs rayons;
Ton âme a de douces paroles,
L'homme est vivant sous tes crayons. (*bis.*)
Mille beautés, aux écharpes de moire,
A ton amour ont tressé des berceaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire,
Reprends ta lyre et tes pinceaux. } *bis.*

Laisse sur les flots, dans les nues,
Laisse les aigles, rois altiers,
Cueillir des palmes inconnues,
Suivre de célestes sentiers. (*bis.*)

Loin de la plage et du haut promontoire,
Doux rossignol, chante au bord des ruisseaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire, } *bis.*
Reprends ta lyre et tes pinceaux.

Poëte, comme les abeilles
Dans la ruche épandent leur miel,
Étale à nos yeux les merveilles
Que ta muse apporte du ciel. (*bis.*)
Chez nous tes vers, chers à notre mémoire,
De la censure affrontent les ciseaux.
Pour tes amis, si ce n'est pour la gloire, } *bis.*
Reprends ta lyre et tes pinceaux.

NE CRIEZ PLUS : A BAS LES COMMUNISTES!

AIR *de Philoctète.*

Quoi! désormais tout penseur est suspect!
Pourquoi ces cris et cette rage impie?
N'avons-nous pas chacun notre utopie
Qui de chacun mérite le respect?
Ah! combattez vos penchants égoïstes
Par les élans de la fraternité;
Au nom de l'ordre et de la liberté,
Ne criez plus : A bas les communistes!

Pour qui ces mots seraient-ils odieux :
Égalité, Communisme, Espérance,
Quand chaque jour de l'horizon s'élance

Pour tout vivant un soleil radieux!
Ah! croyez-moi, les cruels anarchistes
Ne sont pas ceux que vous persécutez;
O vous surtout, pauvres déshérités,
Ne criez plus : A bas les communistes!

Quand des chrétiens, réunis au saint lieu,
S'agenouillait la famille pressée,
Communiant dans la même pensée,
Grands et petits s'écriaient : Gloire à Dieu!
Frères, le ciel ouvre aux socialistes
Sa nef d'azur pour des rites nouveaux.
Pas d'intérêts, pas de cultes rivaux :
Ne criez plus : A bas les communistes!

Amis, la terre a-t-elle pour les uns
Des fruits, des fleurs;—des ronces pour les autres!
D'un saint travail devenons les apôtres :
Tous les produits à tous seront communs.
Rassurez-vous, esprits sombres et tristes :
La nuit s'envole, espérons un beau jour;
Si vous brûlez d'un fraternel amour,
Ne criez plus : A bas les communistes!

AH! QU'IL EST DOUX DE REVOIR SON PAYS!

AIR : *Écho des bois et des accords champêtres.*

Pour quelque temps un frère vous arrive;
Adieu Paris, turbulente cité;

Je viens encor saluer cette rive
Dont les échos raniment ma gaîté.
Chers compagnons de ma rapide enfance,
Auprès de vous que je me réjouis!
Mes bons amis, après dix ans d'absence,
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

Le troubadour, ainsi que l'hirondelle,
Vers son doux nid revole avec ardeur;
Dans les flots purs d'une source fidèle
Sa poésie a repris sa verdeur.
O mon berceau, de ta riche vallée
Mon cœur est plein, mes yeux sont éblouis.
Je puis bientôt reprendre ma volée :
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

On me disait : Pour ton âme amoureuse
Naîtront, hélas! mille déceptions;
Elle n'est plus, la jeunesse rieuse
Qui fut l'objet de tes illusions.
Je le sais trop, les roses sont fanées,
Mais leurs boutons se sont épanouis.
Je crois revivre en mes belles années :
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

Le plus beau jour a parfois son orage :
Venez à moi, pensers attendrissants;
Ici la mort a signalé sa rage :
Mon luth pieux doit pleurer les absents.
Enfants, vieillards, douloureuse hécatombe,
Sont, pour le ciel, sous la terre enfouis.
Ne fût-ce, au moins, que pour bénir leur tombe,
Ah! qu'il est doux de revoir son pays!

L'USURIER.

AIR *de la Treille de sincérité.*

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Je me vouai, dès mon enfance,
Au bonheur de l'humanité ;
Plus d'une bourse en défaillance
Chez moi recouvra la santé.
Chaque jour, un calcul prospère
Grossissait mon trésor naissant;
Et cependant, comme mon père,
Je ne prenais que cent pour cent.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

J'ai vu, dans leurs jours de détresse,
Des grands descendre jusqu'à moi ;
J'ai secouru plus d'une altesse,
J'ai des signatures de roi.
Sire, d'une noble opulence

Dorez votre éternel repos ;
Quand vient le jour de l'échéance,
Du peuple on double les impôts.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Avec un débiteur honnête
Comme il faut des ménagements,
Je reçois, pour l'or que je prête,
Châteaux, bijoux et diamants.
Quand l'orage et les vents sinistres
Soufflent au front des parvenus,
De la défroque des ministres
J'enfle parfois mes revenus.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Je dis à l'avocat en herbe
Dont le cœur est gros de désirs :
Brûle tes codes, jeune imberbe,
Et suis le code des plaisirs.
Prends cet or, mène un train de prince;
Cours les femmes et l'Opéra ;
Un jour, du fond de sa province,
Ton père me remboursera.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

Chez vous quand les fonds sont en baisse,
Bon trafiquant, pâle joueur,
Vous venez puiser dans ma caisse
Des armes contre le malheur.
Mais si, dans cette lutte ouverte,
Le sort triomphe constamment,
De peur d'essuyer une perte,
Je vous dépouille entièrement.

Ma complaisance,
Ma bienfaisance,
Font médire, et dans le quartier
On m'accuse d'être usurier.

MES SOUVENIRS.

AIR *de Philoctète.*

Sylphes errants, êtres mystérieux,
Subtils esprits créés par la pensée,
Qu'autour de moi votre troupe empressée
Sème des fleurs sur mon front soucieux.
Ressuscitez mon passé qui sommeille,

Par vos récits venez me rajeunir.
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Vous le savez, quand mon esprit mutin
Foulait aux pieds les études moroses,
D'un beau printemps je préférais les roses
A tous les fruits d'un automne incertain.
Buvant le miel, sans imiter l'abeille,
Pour le présent j'oubliais l'avenir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Dites, amis, dites ces heureux jours,
Age éphémère où, tout à la folie,
De Léonor courant à Nathalie,
J'éparpillais mes folâtres amours.
Mais des plaisirs j'ai brisé la corbeille,
L'illusion ne doit plus revenir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

Dites encor ce prisme radieux,
Et ces élans d'ardente poésie,
Et l'âme en feu, d'un saint transport saisie,
Rêvant toujours des chants mélodieux...
Ces rêves d'or, que chaque nuit réveille,
Ma pauvreté n'a pu les rembrunir...
Sylphes légers, enfants du souvenir,
A vos accents j'aime à prêter l'oreille.

LE LEVER DU PETIT ENFANT

AIR *de la Bonne Aventure.*

Mère, écarte ce rideau;
Mon sommeil s'achève;
Du jour le divin flambeau
Vers le ciel s'élève.
Qu'il est beau le beau soleil!
Comme il brille à son réveil

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

Je suis heureux avec toi,
Ma mère, et je t'aime,
Et je t'aime, vois-tu, moi,
Bien plus que moi-même.
Tiens, je me pends à ton cou :
Mère, embrasse ton bijou.

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

Aujourd'hui tu me fais beau :
J'ai ma collerette,

Mes brodequins, mon chapeau,
Avec son aigrette.
Tu m'as mis, comme aux grands jours,
Mon paletot de velours.

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

Du pain, du lait, des joujoux!
Que ma mère est bonne!
Ah! n'en soyez pas jaloux,
Mes amis; j'en donne.
Je voudrais que tout enfant
En eût chaque jour autant.

La bonne aventure,
O gué!
La bonne aventure!

PLUS JE VOUS VOIS PLUS JE VOUS AIME.

J'ai vu sur les bords d'un lac pur,
Le myosotis solitaire
Qu'un jour dans son manteau d'azur
Un ange apporta sur la terre.
Salut à vous, fleurs de saphir,
De l'amour gracieux emblème!

Douces compagnes du zéphir,
Plus je vous vois plus je vous aime.

Vers les cieux ô toi qui partis
Malgré nos larmes fraternelles,
Tu fis de ton *Myosotis*
Une couronne d'immortelles.
De Moreau poétique fleur,
Tu vaux le royal diadème.
Beaux vers, enfants de la douleur,
Plus je vous vois plus je vous aime.

Il est des êtres surhumains,
Sexe que partout on encense,
Qui répandent à pleines mains
Les roses sur notre existence.
O femmes, à l'homme enchanté
Vous donnez le bonheur suprême;
Anges d'amour et de beauté,
Plus je vous vois plus je vous aime.

Amis, je me plais en ces lieux,
Temple de nos paisibles fêtes,
Où, par vous rendu plus joyeux,
Le peuple applaudit ses poëtes.
Vous dont on admira toujours
Les chants d'une douceur extrême,
Vous à qui je dois d'heureux jours,
Plus je vous vois plus je vous aime.

FERMEZ LES YEUX.

AIR *du Carnaval de Meissonnier.*

Mon cher curé, souffrez que je vous parle,
Sans préjugé, du peuple et de ses mœurs :
Rebelle aux lois de Philippe et de Charle,
Il fait la guerre aux ruineuses grandeurs.
Fermant l'oreille aux croyances mystiques,
Il cherche en bas le royaume des cieux.
S'il rit des saints, du pape et des reliques,
Fermez les yeux, curé, fermez les yeux.

Pour héritage il reçut l'indigence;
Sur ses haillons on prélève l'impôt;
De par l'Église il doit faire abstinence,
Lui qui jamais ne mit la poule au pot.
Si de lard frais il se damne au carême,
Carpe ou brochet lui conviendrait bien mieux.
Vous qui vivez de tartes à la crème,
Fermez les yeux, curé, fermez les yeux.

Il ne craint plus les peines infinies
Des noirs enfers peuplés de noirs démons;
Il lit Voltaire au lieu des litanies;
On dit aussi qu'il bâille à vos sermons.
Comme il lui faut un prêtre à large manche,

Il se confesse à quelque ami joyeux.
Au cabaret s'il danse le dimanche,
Fermez les yeux, curé, fermez les yeux.

Voyez, voyez! d'une auberge il s'approche
Quand l'*Angelus* sonne la fin du jour;
C'est qu'il préfère au bruit de votre cloche
Le bruit du verre et les chansons d'amour.
Sur des trésors il passe les mains nettes;
Jeunes houris le rendent plus heureux.
Si, malgré vous, il aime les fillettes,
Fermez les yeux, curé, fermez les yeux.

LE LABOUREUR.

AIR : *Tendres échos errant dans ces vallons.*

Eh quoi! disait un pauvre laboureur,
En sillonnant la terre de ses maîtres,
Faut-il toujours traîner dans la douleur
Le joug pesant qu'ont traîné nos ancêtres?
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

Dans nos hameaux quand nous manquons de pain,
Riches altiers, pour vous naît l'abondance;
A vous les fleurs, la joie et le bon grain;
A nous l'ivraie et la longue souffrance.

Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

A vous toujours des rêves caressants
Sur le duvet, trône de la mollesse;
A nous, hélas! des travaux incessants :
Point de repos, même pour la vieillesse!
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

Luxe, plaisirs, richesse, dignités,
Par droit, dit-on, vous viennent en partage :
Haillons poudreux, mépris, infirmités,
Par droit aussi forment notre héritage.
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

Vos vieux châteaux bravent les aquilons,
Les ouragans ébranlent ma chaumine,
Et quand vos chars roulent dans nos vallons,
Péniblement le laboureur chemine.
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

Quand des combats vous craignez les fureurs,
Pour vous nos fils délaissent les faucilles,
Et vous osez, infâmes suborneurs,
Porter la honte au sein de nos familles!
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

A votre orgueil on érige un tombeau;

Avec splendeur vous voulez y descendre;
Un froid gazon, une pierre, un lambeau
Contre les vents protégent notre cendre.
Fille du ciel, ô sainte Égalité,
Vers le bonheur conduis l'humanité.

POUR L'AMOUR DE DIEU.

BALLADE.

Loin du monastère
Sœur Thérèse, un soir,
Gagne avec mystère
Un riche manoir.
« O toi, sentinelle
De garde en ce lieu,
Ouvre-moi, dit-elle,
Pour l'amour de Dieu. »

Elle entre et s'arrête
En voyant soudain
Une foule en fête
Chez le châtelain.
Pourtant, dans son zèle,
Elle avance un peu...
— Donnez-moi, dit-elle,
Pour l'amour de Dieu.

— Bonne sœur, à table,

Dit quelqu'un, sieds-toi;
On est charitable;
Obéis, crois-moi.
Vider l'escarcelle
Ne sera qu'un jeu...
— Je m'asseois, dit-elle,
Pour l'amour de Dieu.

— Tiens, ma bourse est pleine
D'or; si tu la veux,
Bois tout d'une haleine
Ce nectar bien vieux... »
Baissant la prunelle
Et la joue en feu,
— Je boirai, dit-elle,
Pour l'amour de Dieu.

— Veux-tu, sainte femme,
Perles et bijoux?
De toi je réclame
Un baiser bien doux.
Çà, voyons, cruelle,
Un baiser, morbleu!...
— J'obéis, dit-elle,
Pour l'amour de Dieu. »

Quoi! boire à plein verre,
Donner un baiser?...
Censeur trop sévère,
Cesse de gloser :
N'est pas infidèle
A son chaste vœu

Qui pèche, comme elle,
Pour l'amour de Dieu.

UNE NUIT D'ÉTÉ.

BALLADE

Des moissons c'est le mois brillant;
Le pied léger, le cœur brûlant,
T'en souviens-tu?
A l'heure où la lune étincelle,
Nous voilà partis, ô ma belle;
T'en souviens-tu?

Du pain, du vin dans un panier,
Nous suivions un étroit sentier,
T'en souviens-tu?
Toi plus heureuse qu'une reine,
Et moi plus fier qu'un capitaine :
T'en souviens-tu?

Côte à côte, main dans la main,
Nos voix animaient le chemin,
T'en souviens-tu?
En ces instants chaque parole
Est un mélodieux symbole :
T'en souviens-tu?

Sur le gazon, n'est-ce pas, dis,

S'offrit à nous le paradis,
T'en souviens-tu?
Sur nos têtes les tourterelles
En extase agitaient leurs ailes.
T'en souviens-tu?

De son calme et mouvant flambeau
La lune argentait ce tableau,
T'en souviens-tu?
Les chênes, les hêtres, les aulnes
Vers le ciel dressaient leurs colonnes :
T'en souviens-tu?

Les fleurs embaumaient à l'entour;
C'était le temple de l'amour,
T'en souviens-tu?
L'Opéra, fertile en merveilles,
Jamais n'en montra de pareilles :
T'en souviens-tu?

Le couple, sans peur des jaloux,
Revint bras dessus bras dessous,
T'en souviens-tu?
Leur âme comme une ambroisie
Buvait à flots la poésie :
T'en souviens-tu?

Pour mon esprit et pour mon cœur
Que cette nuit eut de douceur!
T'en souviens-tu?
Toujours, ô belle fiancée,
Elle vivra dans ma pensée :
T'en souviens-tu?

LE FUSIL DE CHASSE.

BALLADE.

« Pierre, des balles, de la poudre,
Mon sabre et mon équipement !
Que ne suis-je armé de la foudre !
J'en finirais plus promptement.
Pour cette abominable race
Tout supplice sera trop doux...
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

— De bravoure aujourd'hui, mon maître,
Maître, d'où vous vient cet accès?
Les Turcs, les Cosaques peut-être
Vont envahir le sol français?...
— Un danger plus grand nous menace,
Les barbares sont parmi nous...
Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

— Maître, les loups, cette nuit même,
Ont ravagé tout le canton ;
Ils ont, dant leur fureur extrême,
Mangé notre plus beau mouton...
— Près de cette horde rapace
Ce sont des agneaux que les loups...

Donne-moi mon fusil de chasse,
Mon fusil de chasse à deux coups.

Vois-tu ces monstres dans la plaine
Descendus du fond des forêts?
— Ce sont des ouvriers sans haine
Discutant de leurs intérêts.
— Pierre, seconde mon audace,
Et, pour les exterminer tous,
Donne-moi mon fusil de chasse
Mon fusil de chasse à deux coups. »

VOLE, PAPILLON, VOLE.

A MA PETITE FÉLICIE.

On a vu, ravissant prodige!
Un papillon vif et léger,
De fleur en fleur, de tige en tige,
Du matin au soir, voltiger.
C'était toi, ma petite folle,
O ma fille aux fraîches couleurs.
Vole, vole, papillon, vole
Parmi les fleurs, parmi les fleurs.

Ma Félicie, on te caresse
Pour ta jeunesse et ta beauté;
La véritable gentillesse,

C'est la vertu, c'est la bonté.
Tu le sauras, ô ma frivole;
En attendant les ans vainqueurs,
Vole, vole, papillon, vole
Vers les bons cœurs, vers les bons cœurs!

Aux jardins, comme dans la vie,
Ma fille, écoute bien ceci :
Du chagrin la joie est suivie,
La rose touche le souci.
Évite avec soin la corolle
A l'éclat faux, aux sucs trompeurs...
Vole, vole, papillon, vole
Loin des douleurs, loin des douleurs.

JE REVIENDRAI.

Le chiffonnier passait par les villages,
Le sac au dos, le crochet à la main.
Près d'une ferme aux riches pâturages,
Il s'arrêta, lassé d'un long chemin.
« Nous n'avons pas de haillons! dit le maître
Sans tarder pars, ou je te châtierai.
— Craignez le sort! dit l'autre; un jour, peut-être,
Je reviendrai. »

L'Amour poursuit sa route souveraine;
Il voit Aline, et le dard est lancé.

La jeune fille avait treize ans à peine ;
Le trait la frappe et retombe émoussé.
Le pauvre Amour lui dit, l'âme chagrine :
« De ma méprise, oh! je me vengerai!
D'un trait plus sûr pour te frapper, Aline,
Je reviendrai. »

Vers ses tyrans le peuple armé s'avance;
Il veut ses droits, il veut la liberté.
Mais d'escadrons une troupe s'élance;
Elle a fait fuir l'esclave révolté.
En s'éloignant, le peuple alors s'écrie :
« Mes fers, encor je les supporterai :
O rois, bientôt, pour sauver la patrie,
Je reviendrai. »

ROSINE.

Rosine, chacun vous admire :
Vous êtes un vivant trésor :
En prose j'osai vous le dire,
En vers je vous le dis encor.
Les biens dont votre cœur dispose,
Nous sommes prêts à les saisir...
Ça vous coûte si peu de chose,
Et ça nous fait tant de plaisir!

Par vos yeux, messagers fidèles,

Votre âme, électrique foyer,
Fait d'amoureuses étincelles
Les mille gerbes flamboyer.
Le mal que votre regard cause,
Vous seule pouvez le guérir...
Ça vous coûte si peu de chose,
Et ça nous fait tant de plaisir!

Comme un pur ruisseau fait entendre
Un doux murmure dans son cours,
O femme, votre voix est tendre;
Parlez souvent, parlez toujours.
Pour chasser le chagrin morose
Votre bouche n'a qu'à s'ouvrir...
Ça vous coûte si peu de chose,
Et ça nous fait tant de plaisir!

La fleur qu'un beau jour vit éclore
Ouvre à tous un sein parfumé,
Et l'abeille, insecte sonore,
Y puise son miel embaumé.
Laissez pour nous, charmante rose,
Votre beauté s'épanouir...
Ça vous coûte si peu de chose,
Et ça nous fait tant de plaisir!

L'ALOUETTE ET LE ROSSIGNOL.

L'ALOUETTE.

Je suis l'alouette
Qui vole, coquette,
Au firmament bleu;
Plus haut que la nue
Gaîment je salue
Le soleil en feu.

LE ROSSIGNOL.

Je suis Philomèle
Qui dort sous son aile
Tant que le jour luit;
Je soupire et chante
Quand la lune argente
Le front de la nuit.

L'ALOUETTE.

De sa collerette
Quand la pâquerette
Ouvre les rayons,
Je bénis, j'adore
Dieu qui fait éclore

L'herbe des sillons.

LE ROSSIGNOL.

Phébé, tu te lèves,
Berçant de doux rêves
Le lit du sommeil.
Ah ! mon luth s'enflamme
A ta molle flamme,
O sœur du soleil ?

L'ALOUETTE.

Rieuses et belles,
Venez, pastourelles,
Car voici le jour ;
Nos voix se confondent,
Les échos répondent
A nos chants d'amour.

LE ROSSIGNOL.

O barde, ô poëte,
Magique interprète
Des divines lois,
Le bocage est sombre,
Viens unir dans l'ombre
Ta voix à ma voix.

ANACRÉON ET LA JEUNE FILLE.

Tu dis que je suis vieux,
O belle enchanteresse!
Apprends donc que les dieux
Conservent sa jeunesse
A mon cœur amoureux.
Que mon regard qui brille
T'inspire un doux émoi;
Aime-moi, jeune fille,
Jeune fille, aime-moi.

Tu dis que je suis vieux!
Mais l'arbre centenaire
Balance vers les cieux
Mainte fleur printanière,
Maint fruit délicieux.
Ah! mon corps et mon âme
Peuvent, si tu m'en crois,
Reverdir à ta flamme!
Jeune fille, aime-moi.

Tu dis que je suis vieux!
Que ta bouche m'effleure,
Et mon luth glorieux
Éclatera sur l'heure
En sons mélodieux.

Ma chanson meurt, plaintive,
Sans un baiser de toi.
Veux-tu qu'elle revive?
Jeune fille, aime-moi.

LES CHANSONS ET LES FUSILS D'ANTOINE CLESSE.

AIR : *A la façon de Barbari.*

A Mons il est un armurier
Bon, jovial, honnête;
Si le sort le fit ouvrier,
Le ciel l'a fait poëte.
Il forge de bonnes chansons.
La faridondaine, la faridondon,
Et forge aussi de bons fusils,
Biribi,
A la façon de Barbari
Mon ami.

Loin de ne suivre sans retour
Qu'une verve insensée,
Il consacre au travail le jour,
La nuit à la pensée.
Pour la gloire il fait des chansons,
La faridondaine, la faridondon,
Et pour vivre il fait des fusils,
Biribi, etc.

Du progrès fixant le flambeau
  Qui brille devant l'Arche,
Avec la lyre et le marteau
  Vers l'avenir il marche.
Fils du progrès par ses chansons,
La faridondaine, la faridondon,
Il l'est autant par ses fusils,
    Biribi, etc.

Pour celui qui voudrait encor
  Envahir la Belgique,
Il serait, en donnant l'essor
  A son âme énergique,
Plus dangereux par ses chansons,
La faridondaine, la faridondon,
Que dangereux par ses fusils,
    Biribi, etc.

Le meilleur ouvrier, dit-on,
  Parfois gâte l'ouvrage :
A Clesse appliquer ce dicton,
  Ce serait un outrage.
Jamais ne ratent ses chansons,
La faridondaine, la faridondon,
Jamais ne ratent ses fusils,
    Biribi,
A la façon de Barbari
    Mon ami.

NOTRE AMOUR A LA FRANCE.

AIR DU CHOEUR : *Sans tambour ni trompette.*

Ils sont venus furtivement,
Dans l'horreur des ténèbres,
Nous entraîner brutalement
Avec des cris funèbres.
Soldats, pourquoi nous arracher
Au sol, notre espérance?
Qu'avez-vous à nous reprocher?
Notre amour à la France!

Voulons-nous que la liberté
Sur le monde scintille,
C'est attaquer propriété,
Religion, famille.
Nous sommes forts, entendez-vous,
De notre conscience,
Et nous conservons, croyez-nous,
Notre amour à la France.

Nous demandons que le travail
Ait un juste salaire,
Qu'un peuple, autrefois vil bétail,
Sur l'avenir s'éclaire.

Nous voulons qu'un progrès prudent
  Éteigne la souffrance.....
Pouvons-nous vouer plus ardent
  Notre amour à la France?

Que font à nos cœurs aguerris
  La douleur et l'orage?
Diffamateurs, par le mépris
  Nous repoussons l'outrage...
Quand il nous faudra dire adieu
  A la triste existence,
Nous léguerons notre âme à Dieu,
    Notre amour à la France.

Rade de Brest, a bord du DUGUESCLIN, le 22 janvier 1852.

MES TROIS AMOURS.

J'ai trois amours, trois à la fois :
Les choses saintes vont par trois.

Mes trois amantes, mes épouses,
Par nature quoique jalouses,
Entre elles sont toujours en paix ;
De la *première* les attraits
Sont célébrés par la *deuxième*,
Toutes deux chantent la *troisième*.

J'ai trois amours, trois à la fois :
Les choses saintes vont par trois.

Chacune est pour moi sans rivale;
Je les aime d'ardeur égale,
Et toutes trois fidèlement;
Je veux mourir en les aimant.
A la trinité qui m'enflamme
Nul n'oserait jeter le blâme !
J'ai trois amours, trois à la fois :
Les choses saintes vont par trois.

L'une est femme belle et choisie,
L'autre est sa sœur la poésie,
Et ma troisième déité,
Quel est son nom? L'humanité.
A toutes trois, l'on peut m'en croire,
Je dois plaisir, bonheur et gloire.
J'ai trois amours, trois à la fois :
Les choses saintes vont par trois.

L'ANGE DE LA CHARITÉ.

Quel est cet ange aux blanches ailes
Qui vient des sphères éternelles,
Brillant de grâce et de beauté?
Il a pour tous une caresse,
Pour tous un gage de tendresse :

C'est l'ange de la charité.

Il va par les monts, par les plaines,
Vers le pauvre abreuvé de fiel,
Répandre l'or de ses mains pleines,
Verser des paroles de miel.
Sa grande âme, essence divine,
Veille sur nous d'un œil constant;
Soucis profonds, il vous devine,
Soupirs muets, il vous entend.

Quel est cet ange aux blanches ailes
Qui vient des sphères éternelles,
Brillant de grâce et de beauté?
Il a pour tous une caresse,
Pour tous un gage de tendresse :
C'est l'ange de la charité

Enfant transi, femme qui pleures,
Vieillard aux longs gémissements,
Il porte en vos froides demeures
Le pain, le feu, les vêtements.
A ceux qui tombent dans la voie
Il veut, en leur tendant la main,
Donner l'espérance et la joie,
Au lieu du reproche inhumain.

Quel est cet ange aux blanches ailes
Qui vient des sphères éternelles,
Brillant de grâce et de beauté?
Il a pour tous une caresse,
Pour tous un gage de tendresse;

C'est l'ange de la charité.

A chacun, d'une âme empressée,
Il saura, cet enfant du ciel,
Rompre le pain de la pensée,
Après le pain matériel.
Par les actes et la parole,
De toute peine il est vainqueur ;
Il soigne à la fois et console
Le corps, l'esprit, l'âme et le cœur.

Quel est c'est ange aux blanches ailes
Qui vient des sphères éternelles,
Brillant de grâce et de beauté?
Il a pour tous une caresse,
Pour tous un gage de tendresse :
C'est l'ange de la charité.

AU FOND DU VERRE.

Verre vide! foyer sans flamme,
Vile matière, corps sans âme,
A quoi sert-il? à rien, à rien.
Mais du jus divin de la treille
Qu'on le remplisse, il fait merveille;
C'est un puissant magicien.
Eh! verse, frère;
Remplis ton verre!...

C'est bien, c'est bien;
Courage, frère!
Vide ton verre!...
C'est bien, très-bien.
On trouve le suprême bien
Au fond du verre.

Quoi! tu rougis auprès des belles;
Ton esprit n'a pas d'étincelles,
Et la tristesse est dans ton cœur!
Veux-tu bientôt, la tête altière,
Apparaissant dans la carrière,
De tes rivaux être vainqueur?
Eh! verse, frère;
Remplis ton verre!...
C'est bien, c'est bien;
Courage, frère!
Vide ton verre!...
C'est bien, très-bien.
On trouve le suprême bien
Au fond du verre.

Quel feu s'empare de ton être?
O délire! en toi je vois naître
L'esprit, l'audace, la gaîté.
A tes vœux il n'est plus d'obstacle?
Quoi donc a produit ce miracle?
Eh! c'est le vin, en vérité!
Eh! verse, frère;
Remplis ton verre!...
C'est bien, c'est bien;
Courage, frère!

Vide ton verre!...
C'est bien, très-bien.
On trouve le suprême bien
Au fond du verre.

LE CHEVAL ET LE CAVALIER.

Voyez ce vaillant capitaine
Faire manœuvrer son cheval;
On dit qu'il eut beaucoup de peine
A dresser le fier animal.
Le maître, qui jamais ne tremble,
Rendit l'esclave familier :
Aussi l'on aime à voir ensemble
Le cheval et le cavalier.

Le coursier dit : « Je me fais gloire
D'obéir à vos éperons,
Et sans broncher, on peut m'en croire,
Au bout du monde nous irons. »
D'oiseaux que la frayeur disperse
Loin du buisson hospitalier
Un essaim part; la peur renverse
Le cheval et le cavalier.

Tu sus dompter le sort rebelle,
Homme à l'esprit aventureux;
On le voyait d'un pied fidèle

Te porter au gré de tes vœux.
Mais, au milieu de la carrière,
Un rien, ô revers singulier!
A fait rouler dans la poussière
Le cheval et le cavalier.

L'AMOUR QUI BOIT LA BIÈRE ET L'AMOUR QUI BOIT LE VIN.

Deux enfants sont sous la tonnelle;
Bien différente est leur prunelle,
Car l'un est brun et l'autre est blond.
Celui-ci porte sur sa tête
Une couronne de houblon,
L'autre a des pampres pour aigrette....
Et tous les deux, le verre en main,
Ils entonnent ce gai refrain:

— De la Belgique à la Bavière,
— Des bords du Tage aux bords du Rhin,
— Je suis l'Amour qui boit la bière,
— Je suis l'Amour qui boit le vin!

CHŒUR.

De la Belgique à la Bavière,
Des bords du Tage aux bords du Rhin,
Vive l'Amour qui boit la bière!
Vive l'Amour qui boit le vin!

— Je viens de la plaine fleurie;
— Les verts coteaux sont ma patrie;
— Tendre, rêveur, sentimental,
Je ressens une ardeur fidèle.
— Moi, pétillant du feu natal,
J'ai chaque jour flamme nouvelle.....
Et tous les deux, le verre en main,
Ils répètent ce gai refrain :

— De la Belgique à la Bavière,
— Des bords du Tage aux bords du Rhin,
— Je suis l'Amour qui boit la bière,
— Je suis l'Amour qui boit le vin!

— Doux et craintif par caractère,
Je cherche l'ombre et le mystère.
— Moi, capricieux et jaloux,
J'aime le bruit et les alarmes.
— Je fais le bonheur des époux.
— Des amants je cause les larmes.
Et tous les deux, le verre en main,
Ils redisent ce gai refrain :

— De la Belgique à la Bavière,
— Des bords du Tage aux bords du Rhin,
— Je suis l'Amour qui boit la bière,
— Je suis l'Amour qui boit le vin!

L'AVENIR.

Du réel j'ai franchi l'abîme;
Que l'idéal règne à son tour.
J'invoque, en mon rêve sublime,
La foi, l'espérance et l'amour.
De toute amertume passée
Perdant même le souvenir,
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

Non, ce n'est pas une utopie,
L'arbre de la paix refleurit.
Elle a cessé, la lutte impie,
Entre la matière et l'esprit.
Je vois, toute haine effacée,
Un pacte sacré les unir.
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

Plus de vils frelons sur la terre,
Tant le travail offre d'attrait.
Du bourgeois et du prolétaire
La rivalité disparaît.
Pour le beau seul l'âme empressée
Ne sait plus qu'aimer et bénir.
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

Des garçons et des jeunes filles
Les harmonieux bataillons,
Pour toute arme ayant leurs faucilles,
Couvrent de gerbes les sillons.
D'ici-bas la faim est chassée,
On n'a plus de crime à punir.
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

Chargé de fraternels messages,
Plus vif que les coursiers sans frein,
Voyez flotter dans les nuages
Ce beau navire aérien.
Pics orgueilleux, mer courroucée,
Vous ne pouvez le retenir.
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

Vers les horizons prophétiques
Où l'amour seul dicte sa loi,
O mes visions poétiques,
Toujours, toujours emportez-moi.
Par votre souffle caressée,
Mon âme se sent rajeunir.
Sur les ailes de la pensée
Élançons-nous vers l'avenir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Lettre de Béranger. 1
Le Poëte. 3

FABLES.

A pied et en voiture. 170
Abeilles (les deux). 167
Adam chassé du Paradis. 27
Aigle (l') enchaîné. 140
Aiglon (l'). 84
Ailes (les quatre) du papillon. 107
Alouette (l') et le pourceau. 99
Alouettes (les), le mannequin et le miroir. 32
Ambre (l') et l'Amour. 82
Amour (l') et le Chagrin. 184
Amour (l') et la Sagesse. 216
Amour (l') piqué par une abeille. 132
Ane (l'). 136
Ane (l') chargé de fleurs et l'âne chargé de fumier. . . 235
Ane (l') et son maître. 15
Araignée (l'). 68
Araignée (l') et l'homme. 188
Arbre (l') merveilleux. 159
Arbrisseaux (les deux). 228
Assaut (l') d'armes et le paysan. 26
Attelage (l'). 90

Pages.
Avare (l') aux enfers. 86
Avare (l') et la source. 35
Avare (l') et les deux pauvres. 61
Avare (l') et l'hydropique. 76
Aveugle (l') et son bâton. 230
Berger (le) et la violette. 180
Bœuf gras (le) et son compagnon. 38
Bœufs (les) et la bergeronnette, la fée et sa filleule. . . . 113
Bonheur (le). 138
Bonheur (le) et la Pauvreté. 167
Bouquet (le) d'églantines. 51
Branches (les) et les racines. 204
Brebis (la) et le buisson. 107
Brebis (la) et les grenouilles. 118
Brebis (la) et la jeune fille. 110
Brouillards (les). 215
Bûche (la) et le charbon. 151
Casque (le) et le miel. 120
Cèdre (le) du Liban. 49
Ceps (les) de vigne. 72
Cerfeuil (le) et la ciguë. 173
Chamois (le). 213
Chant (le) du cygne. 150
Charité (la). 134
Chat (le) et la tourterelle. 91
Chat (le), la souris et l'oiseau. 188
Chat (le) fautif. 224
Chats (les deux) et la souris. 192
Châtaignier (le) et le voyageur. 109
Chatte (la) blanche. 225
Chatte (la vieille) et les jeunes chats. 62
Chêne (le) et l'arbuste. 42
Chenille (la). 74
Cheval (le) de Don Quichotte et l'âne de Sancho Pança. 125
Chien (le) crotté. 231
Chou (le) et sa graine. 195
Chouette (la) voleuse. 61
Cigale (la), la fourmi et la colombe. 56
Cloche (la) et le bourdon de Notre-Dame. 19

Pages.
Cloche (la) et le paratonnerre. 156
Conque (la) et l'enfant. 83
Coq (le) et le hibou. 206
Coqs (les deux). 122
Coquette (la). 190
Cor (le). 123
Cormoran (le) et les rayons de la lune. 93
Coucou (le) et le moineau. 108
Couronnes (les) flétries. 181
Coursier (le) et l'abricotier. 95
Couteau (le) du grand-père. 178
Crapaud (le). 187
Crapaud (le) et l'éphémère. 194
Criminel (le) et la conscience. 208
Cruche (la) et le courtisan. 146
Cuivre (le) et l'or. 207
Cygne (le) et la Colombe. 201
Cygne (le) et les œufs de tourterelle. 39
Dahlia (le) et la violette. 105
Déjeuner (le) à l'école. 103
Dernière (la) flamme. 232
Dindons (les). 22
Dogue (le). 23
Dompteur (le) d'animaux. 189
Double (la) ivresse. 148
Eau (l') de Seltz et le vin de Champagne. 211
Eclair (l') et l'arc-en-ciel. 146
Ecueil (l') et le phare. 101
Eglise (l') délabrée. 127
Eléphant (l') et le pain à cacheter. 199
Enfant (l') et la bougie. 90
Enfant (l') et les bottes de son père. 152
Enfant (l') et le chien. 28
Enfant (l') et la fleur. 209
Enfant (l') et les fleurs. 88
Enfant (l') et le géant. 165
Enfant (l') et la pendule. 196
Enfant (l') et la rose. 100
Enfant (l') et le sucre. 72

Pages.
Enfant (l') merveilleux. 185
Enfants (les) et le papillon. 18
Enseigne (l') de cabaret. 58
Epervier (l') et les colombes. 121
Epingle (l') et le poignard. 233
Escargot (l') et la chenille. 87
Esope et le laboureur. 152
Esope et Protée. 83
Esope et Platon, le figuier et le palmier. 236
Esope et le miroir de la vérité. 212
Esprit (l') et le cœur. 135
Etude (l') et la Paresse. 219
Fable (la) et le Vaudeville. 199
Fanfan et le bâton. 74
Fantôme (le). 42
Fascination (la). 153
Fauvette (la) et le pinson. 69
Fermier (le) et la vache. 63
Fermière (la), la vache et le cochon. 154
Feuille (la) de papier et le chiffon. 223
Figuier (le) stérile. 8
Flamme (la) et la fumée. 43
Flèche (la). 200
Fleur (la) de santé. 161
Fleur (la) et le fruit. 186
Fleur (la) et le nuage. 25
Fleurs (les) et les épines. 164
Fleuve (le) et l'Océan. 94
Flot (le). 71
Folle (la). 14
Forêt (la) et la lumière. 22
Fou (le). 164
Fou (le) et le blé. 191
Foudre (la) et le laurier. 198
Fumée (la) de l'encens et la fumée de la forge. 92
Fusée (la) et la lampe. 78
Gland (le) et le champignon. 53
Glands (les) et les pots. 158
Gourmand (le petit). 54

Pages.
Goutte (la) d'eau. 7
Goutte (la) d'eau et le lis. 92
Grenouille (la) et l'écarlate. 117
Grenouilles (les) et les nuages. 48
Habit (l') de mon grand-père. 119
Hanneton (le) 67
Harpe (la) du vieux manoir. 319
Hermine (l') et le rat. 96
Hibou (le), la colombe et le moineau. 157
Hibou (le) professeur. 40
Hirondelle (l') et le chien. 10
Homère. 24
Homme (l') et le cadran solaire. 50
Homme (l') et les chats. 37
Hommes (les deux) qui nagent. 128
Image (l') du Christ. 203
Laboureur (le). 45
Laboureur (le) accusé de magie. 80
Lait (le) de la brebis. 191
Lait (le) et la cigüe. 198
Lame (la) et le manche. 213
Laminoir (le). 212
Larme (une). 190
Laurier (le), la lyre et le lierre. 66
Léopard (le) et le renard. 64
Lierre (le) et les deux ormeaux 130
Lion (le) devenu vieux et l'âne. 101
Livre (le) et l'épée. 46
Locomotive (la) et le cheval. 13
Loire (la) et l'Océan. 143
Lucy et sa poupée. 73
Lune (la) et la couturière. 227
Maquignon (le), l'âne et le bœuf. 31
Marchande (la) de gâteaux 106
Mascarade (la). 162
Marteau (le). 124
Mât (le) de cocagne. 149
Médor. 30
Mère (la), l'enfant et le vieillard 95

Pages.
Mica panis. 229
Miracle (le) des roses. 221
Miroir (le) double. 52
Moineau (le) qui porte crête. 202
Moineaux (les deux). 21
Mort (la) et l'Amour. 86
Moucheron (le) et la mouche. 69
Moutons (les) et l'herbe au suc d'or. 135
Neige (la). 138
Ne riez pas. 112
Nid (le) abandonné. 144
Nid (le) renversé. 111
OEuf (l') de poule. 78
OEufs (les) et les poulets. 148
Oie (l') que l'on engraisse. 66
Oiseaux (les) de nuit et la lumière. 171
Ombre (l') de Salomon. 9
Or (l') et les perles. 34
Orchestre (l'). 140
Ormeaux (les deux). 29
Papillon (le) bleu). 133
Papillon (le) et le chou. 129
Papillon (le) et la lampe. 81
Papillon (le), la rose et le pavot. 55
Papillon (le) et le ver à soie. 75
Paysan (le), le chêne et le coin. 206
Paysan (le) et l'idole. 203
Pélican (le) et ses petits. 176
Peur (la). 234
Phénix (le) mourant. 82
Perroquet (le jeune). 109
Picotins (les deux). 218
Pissenlit (le). 210
Prêcher d'exemple. 235
Poëte (le) et l'abeille. 102
Polichinelle et son bâton. 183
Pomme (la) d'api et le ver. 52
Pot (le) de terre et le vase d'or. 71
Poule (la) et les cailloux. 12

Pages.
Poule (la) et ses œufs. 118
Poulet (le), le renard et le chien. 205
Prince (le) et le rossignol. 36
Raisin (le). 215
Rameau (le) d'olivier. 168
Rara Avis. 223
Rat (le) dans la bibliothèque. 97
Rhône (le) et le lac de Genève. 142
Riche et pauvre 169
Rivages (les deux). 114
Robe (la) de l'innocence. 57
Roi (le) et le peuple. 16
Roi (le) et les mines d'or. 47
Ronce (la). 229
Rose (la) et l'homme sans yeux et sans odorat. . . . 147
Rose (la), la plus belle. 178
Rose (la) mouillée. 39
Rose (la) naturelle et la rose artificielle. 65
Roseau (le) du lac et le roseau du torrent. 195
Rossignol (le), l'étoile et la fleur. 85
Rouge-Gorge (le). 177
Sac (le) de farine. 193
Sac (le) de marrons. 33
Sac (le) de terre. 233
Samedi et Dimanche. 104
Sauvage (le). 60
Sauvages (les) et le violon. 174
Savetier (le) et son voisin. 108
Savoir (le) et le Savoir-faire. 77
Scarabée (le) et la fourmi. 201
Sept (le) d'atout. 231
Serpent (le) et le lait. 209
Serpent (le) et l'oasis. 19
Socrate, Héraclite, et Démocrite. 165
Sœurs (les deux) et le coucou 56
Somnambule (le). 123
Source (la) 75
Source et courant. 187
Souris (la) et le lard. 197

Pages.
Statue (la) de l'Amitié. 120
Stras (le) et le diamant. 220
Surène (le) 182
Tache (la) enlevée. 145
Taches (les) au soleil. 126
Télescope (le) et le microscope. 137
Torrent (le). 160
Tourterelle (la) choisissant un époux. 79
Tourterelle (la) qui pleure. 132
Trompette (la) et le glaive. 131
Troubadour (le) à la croisade. 139
Truffe (la) et la pomme de terre 98
Vent (le) et le sable. 136
Vents (les) 116
Verge (la) de Moïse. 59
Vertu (la) et la Conscience. 44
Vigne (la) et l'ormeau. 11
Vin (le) blanc et le vin rouge. 173
Vinaigre (le) et le vin. 222
Voleur (le) et la porte rouillée. 189
Voyageur (le) 17
Voyageur (le) et le poteau. 112

POÉSIES DIVERSES.

Abbé (l') Paramelle découvrant les sources. 281
Ah! qu'il est doux de revoir son pays. 310
Alain Chartier et Marguerite. 257
Alouette (l') et le rossignol. 331
Amour (l') qui boit la bière et l'Amour qui boit le vin. . 342
Anacréon et la jeune fille. 333
Ange (l') de la charité. 338
Augusta (à) T... 283
Avenir (l'). 345
Baisers (les) de l'enfance. 299
Béranger (à). 270
Boutade.. 273

Pages.
Bradamante. 247
Carlier (à Théodore). 265
Chansons (les) et les fusils d'Antoine Clesse. 334
Châtelaine (la) et les deux orphelins. 251
Chemin (le) de l'exil. 248
Cheval (le) et le cavalier. 341
Conseil. 272
Consolation. 265
Consultation (une). 253
Couvrons de fleurs le chemin du devoir. 303
Curiosité (la) du rossignol. 286
Dames (aux) de Brest. 271
Enfants (les) du pêcheur. 292
Fée (la). 294
Femmes (les). 266
Fermez les yeux. 319
Fleurs d'Allemagne. 289
Fleurs (les) d'Arzème. 277
Fusil (le) de chasse. 326
Goëlands (les). 270
Iselle. 297
J'ai peur pour toi. 301
J'ai trente ans. 306
Jalousie. 262
Je reviendrai. 328
Jeune fille (à une). 282
Laboureur (le). 320
Lemaire (Anna). 284
Lever (le) du petit enfant. 316
Loin du nid. 276
Magnétisme. 285
Marguerite (à la) renversée par la charrue. 258
Médecin (le). 244
Mes trois amours. 337
Mont-Blanc (le). 280
Ne criez plus : A bas les communistes ! 309
Neveu (à Edouard). 264
Notre amour à la France. 336
Nuit (la) de Noël. 296

Pages.
Nuit (la) et le jour. 287
Nuit (une) d'été. 324
Oiseau bleu, couleur du temps. 300
Ombre (l'). 288
Papillon (le) du soir. 263
Pauvreté (la) c'est l'esclavage. 291
Pensées. 290
Plus je vous vois, plus je vous aime. 317
Pour l'amour de Dieu. 322
Pourquoi? 267
Reprends ta lyre et tes pinceaux. 308
Respect aux morts. 279
Retraite (la). 261
Rêverie. 267
Rêves (mes). 304
Rosine. 329
Science (la). 283
Servum pecus. 281
Souvenirs (mes). 314
Souvenir (un) d'enfance. 274
Tableau (sur un) représentant la Justice. 273
Terre et ciel. 285
Usurier (l'). 312
Vanité. 287
Vanité des tombeaux. 260
Vapeur (la). 237
Vauthier (à Mademoiselle Euphémie). 268
Vernet (à Mademoiselle Coraly). 269
Vigne (la) qui pleure. 277
Vole, papillon, vole. 337

FIN DE LA TABLE.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

FABLES

ET

POÉSIES NOUVELLES

PARIS. — IMPRIMERIE FÉLIX MALTESTE ET Cie
Rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.

FABLES

ET

POÉSIES NOUVELLES

DE

PIERRE LACHAMBEAUDIE

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DE SEINE, 18

1865

FABLES ET POÉSIES NOUVELLES

FABLES

LE MICROSCOPE ET LA GOUTTE D'EAU.

Du microscope à travers la lentille,
Je vois, un jour, dans une goutte d'eau
Un peuple entier qui s'agite et fourmille.
Émerveillé d'un spectacle si beau,
Par la pensée aussitôt je pénètre
Dans les secrets de ce monde nouveau.
Facilement je parviens à connaître
Ses lois, ses mœurs : il a des passions,
Et même, hélas! des superstitions.
Les insensés ne pensent-ils pas être

De l'univers le centre glorieux !
A leur image ils ont créé des Dieux.
Quand finira le globe qu'ils habitent,
Autour de lui les sphères qui gravitent
Dans le néant soudain disparaîtront;
Tout sera dit, les astres s'éteindront.

Vous riez?.... Je crois voir la terre dont nous sommes
Les éphémères habitants,
Et j'entends des cirons, aussi vains que des hommes,
Partager nos erreurs sur l'espace et le temps.

L'OISELEUR ET L'ALOUETTE.

Un oiseleur tenait en cage une alouette,
Et, de l'aube à la nuit, on voyait la pauvrette
S'agitant, voletant,
Et sans cesse heurtant
De la tête et de l'aile
A la voûte de fer de sa prison cruelle.
Le maître, un jour, lui dit : « Pourquoi tous ces transports?
Tu t'épuises, ma chère, en stériles efforts.
Prisonnière docile et sage,
Subis ton sort avec courage. »
Mais elle : « J'aspire à monter
Vers le ciel ; là, je veux chanter
Et la foi qui m'exalte et l'amour qui m'emflamme.
On me verra, je vous le dis,
Briser plutôt ma tête à ces barreaux maudits...
Si vous avez mon corps, vous n'aurez pas mon âme ! »

LA JEUNE FILLE ET LE VER A SOIE.

A Mademoiselle Fanny Desmarais.

Un bienfait n'est jamais perdu ;
Tôt ou tard au centuple il nous sera rendu.
Eh ! ne le fût-il pas, la douce récompense,
N'est-elle pas encor dans notre conscience ?

Elle le savait bien,
La jeune fille de ma fable.
A conjurer le mal, à pratiquer le bien
Sa grande âme éprouvait une joie ineffable.
Elle entourait de sa bonté
L'être le plus chétif, le plus déshérité.
Voyant, un jour, sur une branche
De mûrier vert, une chenille blanche,
Et contre elle d'enfants
Espiègles et bruyants
Une troupe acharnée,
Elle prit aussitôt sous sa protection
La pauvre bête à périr condamnée.

Sa généreuse intention
Par le succès fut couronnée;
Les pierres, à sa voix, s'échappèrent des mains
De nos gamins.

Un soir, à sa fenêtre
Elle vit apparaître
Un nuage de papillons,
Épais et blancs comme la neige
Que le vent chasse en tourbillons.
« Honneur, lui dirent-ils, à celle qui protége
Le faible contre l'oppresseur !
C'est toi qui de la mort as sauvé notre sœur. »
Le nuage, à ces mots, disparut, ô merveille !
Laissant de quoi remplir mainte et mainte corbeille
De cocons précieux, couleur d'or et d'argent,
Qui, sous d'habiles mains, allèrent se changeant
En écharpes, rubans, robes de fiancée,
Richesse comparable au plus riche trésor.

Ainsi, je vous l'ai dit, je vous le dis encor,
Toute bonne action sera récompensée.

LE LINGOT.

A Henry Desmarais.

Un lingot d'or
Se vantait d'être
Sans mélange; l'or pur est un rare trésor.
Je le crus sur parole, et bien d'autres encor
Le croyaient.... Un chimiste, en son art passé maître,
De son laboratoire alluma les fourneaux,
Et par des procédés qui passent ma science,
Il distingua le vrai du faux,
Et sut de l'imposteur rabaisser l'arrogance.

O toi qui si souvent *essayas* les métaux,
Ne peux-tu sur nos cœurs tenter l'expérience ? ..

LE FILTRE.

Qu'on lui verse avec mépris
Une fange délétère,
Le filtre rend de l'eau limpide et salutaire...

Image des grands cœurs et des nobles esprits.

LES DEUX COLOMBES.

D'une ardeur mutuelle, un jour, furent épris
La colombe céleste et l'oiseau de Cypris.
Fruit de l'amour terrestre et de l'amour mystique,
Dans une île enchantée un œuf a vu le jour.
Là, le couple divin le couve tour à tour.
Il naîtra de cet œuf un oiseau symbolique,
Brûlant tout à la fois de l'un et l'autre amour.

GATEAU POUR LES ROSSIGNOLS.

En Flandre, un jour, je vis un écriteau
Portant pour enseigne : *Gâteau*
Bon pour les Rossignols! Quelle adorable chose!
Vers son palais d'azur ma muse prend son vol,
Et sur-le-champ elle compose
De rosée et de miel, et d'encens et de rose,
Un mets délicieux, digne d'un rossignol,
Ou d'une femme, ou d'un poëte.

Qu'allez-vous devenir, ô mes illusions!
Je mâche une moitié, qu'aussitôt je rejette,
En faisant, de dégoût, mille contorsions.
Quel était donc ce mets étrange?
De vers, d'œufs de fourmis un horrible mélange.
Alors, donnant carrière à mes réflexions :
La femme la plus pure et la plus idéale,
Pensai-je, le poëte aux suaves accents,
Pas plus qu'un rossignol, c'est une loi fatale,
Ne peuvent vivre, hélas! de rosée et d'encens.

L'ÉCHAFAUDAGE.

J'entendis, pour un édifice
Un échafaudage dressé,
Crier à l'injustice
De se voir renversé.

Parfois tel personnage
Ou tel gouvernement
Qui se croit monument,
N'est qu'un échafaudage.

LE CANARD ET LES BOYAUX.

Un canard, engeance goulue,
En barbotant
Sur un étang,
S'était ingurgité des boyaux tant et tant,
Qu'il dut les revomir. La bête dissolue,
Les rendant, ô douleur! croyait rendre les siens.

Tel, le voleur, d'autrui restituant les biens.

LE PRÉCEPTEUR ET LES ENFANTS.

Chez un riche bourgeois était un précepteur.
Or, vous saurez comment il gagnait son salaire :
Des élèves au lieu d'être le directeur,
Il calquait leurs défauts, ne cherchant qu'à leur plaire.
A leurs moindres désirs notre homme se pliait,
Comme eux balbutiait, bégayait, zézayait.

Aussi, pas un devoir, pas un mot de grammaire.
« Aujourd'hui, disait-il, Messieurs, que ferons-nous?
— Il faut nous amuser répondait la marmaille;
Le bonnet d'âne à qui travaille! »
Et les jours se passaient et se ressemblaient tous.

Ce précepteur, c'est vous, romanciers, journalistes,
Dramaturges, vaudevillistes;
Les enfants, c'est le peuple.... Vous,
Vous devriez l'instruire, et vous flattez ses goûts.

LE MARCHAND DE MIEL.

Tout plaisir obligé cesse d'être un plaisir,
Et le mets le plus délectable,
Trop souvent imposé, devient insupportable.

Le miel est chose exquise, il en faut convenir :
J'en ai fait souvent mes délices.
Eh bien! pour un ami que j'ai vu récemment,
D'en approcher le bout des lèvres seulement,
C'est le plus cruel des supplices.
De ce manger divin pour avoir abusé,
Il a le cœur malade et l'estomac blasé.

Comme j'avais peine à comprendre
Que le miel eût produit ce fâcheux résultat,
« Apprenez, me dit-il, que je fais mon état
D'en manger et d'en vendre. »

L'ACTEUR VIEILLI.

Un comédien, tout fier de succès mérités,
Mais accablé par l'âge et les infirmités,
Ne sut assez à temps renoncer au théâtre.
Comptant sur les bravos d'un public idolâtre,
Dans un rôle brillant il reparaît un soir.
C'est pitié de l'entendre et pitié de le voir;
On n'osa le siffler; mais par un froid silence
Le parterre lui fit sentir son imprudence.
Or, croyez-vous que notre acteur
Sut, en homme de sens acceptant sa défaite,
Se résigner à la retraite?
Vous vous tromperiez fort, estimable lecteur.
Notre homme de sa chute accusa la cabale
Et les complots jaloux d'une gloire rivale.

Plus d'un vieux Céladon ose encor soupirer,
Maint poëte caduc rime malgré Minerve...
Chaque acteur, lorsqu'il sent se refroidir sa verve,
De la scène au plus tôt devrait se retirer.

LE LABOUREUR ET LA RONCE.

« Tu sèmes en automne un froment hasardeux,
Disait au laboureur une ronce rétive.
Tu perdras par le froid ta semence hâtive;
Attends six mois encore, attends-en au moins deux;
Tu viens trop tôt, vraiment...» Que dit l'homme à la ronce?
Un travail plus ardent fut toute sa réponse,
Et mille gerbes d'or couronnèrent ses vœux.

L'idée est le froment qui doit nourrir le monde;
Semons pour l'avenir cette graine féconde.
Ah! si vous en croyez le méchant et le sot,
Les plus grands novateurs viennent toujours trop tôt.

LE CHARBON.

S'il ne peut vous brûler, le charbon vous noircit;
Dans sa haine toujours le méchant réussit.

Le charbon, c'est le fat dont l'âme indélicate
Dénigre la beauté qu'il ne sut enflammer,
Ou bien le faux dévot dont la plume béate,
Pleurant les bûchers morts qu'il ne peut rallumer,
Dans sa rage infinie,
Sur les cœurs généreux verse la calomnie.

L'HABIT ET LA VESTE.

Des grands airs de l'habit justement offensée,
Ainsi parlait la veste courroucée :
« Ah ! que je voudrais voir raccourcir, un beau jour,
Cet insolent que je déteste ! »

Contre ce vœu méchant, quant à moi, je proteste,
Car j'aimerais bien mieux, je le dis sans détour,
Sans raccourcir l'habit, faire allonger la veste.

LES DEUX LAMPES.

Deux lampes, d'un égal mérite,
Ayant la même essence et la même grandeur,
Ne brillèrent jamais d'une égale splendeur.
L'une, dont la flamme s'abrite
Sous un abat-jour protecteur,
Éclaire un atelier de travailler avide,
Et l'autre s'use dans le vide,
Sans gloire, sans éclat, faute d'un réflecteur.

LE BAT NEUF.

Un meunier d'un bât neuf honora son baudet.
Pour prix de sa munificence,
L'excellent homme s'attendait
A des élans de joie et de reconnaissance.
Il se trompait étrangement :
« Je maudis vos présents et vos bontés cruelles
Qui m'annoncent encor des fatigues nouvelles !.... »

Voilà ce qu'il obtint pour tout remercîment.
Le baudet, selon moi, parla fort sagement.

LE BŒUF ET LA FOURMI.

Le bœuf, ruminant personnage,
Disait à la fourmi : « J'enrage
De t'endendre, parfois, parler d'égalité :
N'est-ce pas une absurdité?
Oui : pour justifier ma sévère sentence,
Faisons entre nous deux une comparaison.

Quel être privé de raison
Du bœuf à la fourmi n'aperçoit la distance?
Lorsque, péniblement, vers ta pauvre maison
Tu traînes un fétu de paille,
Ta faim se rassasie avec un grain de blé;
Et moi, sans en être accablé,
Roulant de lourds fardeaux mesurés à ma taille,
Je dévore à chaque repas
Une botte de foin!.... « Mais la fourmi, plus sage,
En ces mots répondit au grave personnage:
« Votre comparaison ne me convertit pas:
Mangeant un grain de blé, traînant un brin de paille,
Je satisfais mon appétit,
Selon mes forces je travaille.
Sur deux points importants je vois, sans contredit,
Que du mien votre sort nullement ne diffère.
Faibles ou forts, petits ou grands,
Remplir chacun sa tâche, avoir le nécessaire,
Voilà l'égalité comme je la comprends. »

LA MÈRE ET L'ENFANT.

Un enfant s'écria : « Viens vite, viens, ma mère ! »
Croyant qu'il faut bercer quelque douce chimère,
Elle apporte aussitôt des hochets et des fleurs :
« C'est du pain que je veux ! » dit l'enfant tout en pleurs.

O vous de qui notre âme attend sa nourriture,
Écrivains, consultez nos besoins et nos vœux,
Ou, bientôt rejetant l'insipide lecture,
Le peuple vous dira : « C'est du pain que je veux ! »

L'AIGUILLE ET LA ROUE.

Sur l'établi d'un horloger
Une aiguille de montre aurait cru déroger
De se trouver auprès d'une petite roue :
La roue était de cuivre, et la belle était d'or.
L'orgueilleuse parlait encor ;
L'artiste répliqua : « Tu brilles, je l'avoue ;
En éclat la pauvrette est loin de te valoir ;
Mais, autour du cadran où l'on aime à te voir,
C'est elle qui te fait mouvoir. »

A CHACUN SELON SES ŒUVRES.

On dit à certain roi qu'un jongleur sans rivaux
Réclamait instamment le prix de ses travaux.
« Il fait passer des pois par le trou d'une aiguille;
Avec tant de succès par son adresse il brille,
Qu'on ne la vit jamais le trahir une fois.
— Eh bien! dit le monarque, à cet homme admirable
Que l'on donne un boisseau de pois! »

Du mérite ce roi fut un juge équitable.
Ah! s'il vivait encore, et qu'il vît tel jongleur
Enfiler avec art de grands mots, corps sans âme,
Il saurait le payer à sa juste valeur :
« De papier, dirait-il, qu'on lui donne une rame! »

LE RAISIN DÉROBÉ.

« Dans la vigne du voisin
Mûrit le plus beau raisin! »
Me disaient quelquefois mes compagnons d'enfance.

« Oh! si nous les tenions!... » Aussitôt je m'élance,
Et rejoins triomphalement
Mes gaillards qui, craignant une mauvaise chance,
Sur le bord du chemin attendaient prudemment.
Ils sautent sur les fruits, qu'ils partagent en frères.
Or, voulez-vous savoir, ô lecteurs débonnaires,
Quelle part, trop souvent, au maraudeur échut?
Tandis que dans la fuite ils trouvaient leur salut,
Je recevais les étrivières.

LE PORC.

Le porc a des goûts dépravés
Que je n'ai jamais approuvés.
Mais a-t-il son pareil pour dénicher sous terre
La truffe... la trufle! ce mets
Dont il est si friand, dont sont fous les gourmets,
Dont l'origine encore est pour nous un mystère?...

On voit à leurs instincts vicieux et méchants
Peu d'hommes opposer d'aussi nobles penchants.

SOINS SUPERFLUS.

Entre deux vieux amis s'engage une querelle;
Un duel aussitôt doit venger leur honneur.
L'un d'eux tombe frappé; la blessure est mortelle,
Et, dans son repentir, le désolé vainqueur
Suce inutilement le sang de sa victime.

Toi qui d'un trait cruel as déchiré mon cœur,
Par des regrets tardifs, par un élan sublime
Tu veux reconquérir mon amour, mon estime!...
Sache bien qu'un seul mot injurieux, moqueur
Trop souvent peut porter un coup dont la blessure
Est toujours prête à se rouvrir.
De la force du trait que le sage s'assure,
Avant de faire un mal que rien ne peut guérir.

L'INTRIGANT ET L'ARTISTE.

L'ARTISTE.

Au talent, au génie, à la veille assidue
De lauriers immortels une couronne est due.

L'INTRIGANT.

Ces lauriers glorieux qu'on est fier de porter,
Je veux les obtenir.....

L'ARTISTE.

Et moi, les mériter!

CHANSONS

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

Frères, amis, lorsque nos bons parents
Nous envoyaient à l'école primaire,
Vous souvient-il, armés d'une grammaire,
Que nous suivions deux chemins différents?
Quand se glaçait votre âme prisonnière
Sur un pensum monotone et savant,
Moi, j'aspirais de Dieu l'esprit vivant,
Tout en faisant l'école buissonnière.

La peur du maître où d'un père irrité,
Ni des cachots la sombre perspective,
Tant me pressait une voix instinctive,
Dans mon essor ne m'auraient arrêté.
Prenant pour lit la mousse printanière,
Je m'étendais sur le bord d'un ruisseau.
Là, de mes vers fut le riant berceau,
Là, je faisais l'école buissonnière.

Comme nos sorts, nos vœux furent divers
En politique, en amour, ô mes frères,
Quand, presque tous, vous faisiez des affaires,
En tout alors, moi, je faisais des vers.
Sans dévier suivant la même ornière,
Qui vous poussa? Le devoir, l'intérêt...
Seul le hasard ou le cœur m'inspirait :
Je fis toujours l'école buissonnière.

Quand la fortune a pour vous tant d'appas,
Vers la nature avec foi je m'élance ;
Votre fierté rit de mon indolence;
Mais avec vous je n'échangerais pas.
Riches, puissants, à notre heure dernière,
Pleins de regrets la mort vous frappera;
Moi, plus heureux, elle me trouvera
Faisant encor l'école buissonnière.

GRAIN-DE-BEAUTÉ.

Grain-de-Beauté, c'est ma maîtresse.
C'est ma houri, c'est ma déesse;
Aucune reine, en vérité,
N'égalerait Grain-de-Beauté.

Jamais je ne vis sa pareille;
L'amour en fit une merveille,
Vrai diamant
Pour un amant.
Comme une fée elle travaille;
Son feu n'est pas un feu de paille :
Quel hameçon
Pour un garçon!

Grain-de-Beauté, c'est ma maîtresse, etc.
L'avare, en te voyant, ma belle,
Échangerait son escarcelle
Et tout son or
Pour mon trésor,
Et l'habitant de la chaumière,
Sous ton regard plein de lumière,
Pousse un soupir
Gros de désir.

Grain-de-Beauté, c'est ma maîtresse, etc.
Jamais mon cœur pour une femme
Ne ressentit pareille flamme,
Ni tel amour
Jusqu'à ce jour.
Voyez pourtant! dans mon délire,
Parfois je souffre le martyre :
Que voulez-vous?
Je suis jaloux.

Grain-de-Beauté, c'est ma maîtresse,
C'est ma houri, c'est ma déesse ;
Aucune reine, en vérité,
N'égalerait Grain-de-Beauté.

TANT QUE MON CŒUR BATTRA.

En vain par un sort inflexible
Au berceau fut-il arraché,
L'homme par un fil invisible
Au sol natal reste attaché.
Alcyon regrettant la plage,
Rossignol pleurant son bocage,
Mon cœur, mon cœur, tant qu'il battra,
Vers son doux nid revolera.

Combien de fois, dans la prairie,
Dans les forêts, sous les buissons,
J'ai, fidèle à ma rêverie,
Cueilli des fleurs et des chansons !
Fleurs des champs, fleurs de poésie,
Suaves comme l'ambroisie,
Mon cœur, mon cœur, tant qu'il battra,
De vos parfums s'enivrera.

Mon cœur, de la guerre et des haines
Abhorrant le règne fatal,
Voit les félicités humaines
Dans les sphères de l'idéal.
Vous qui pleurez sur cette terre,
Artiste, femme, prolétaire,
Mon cœur, mon cœur, tant qu'il battra,
Sur vos douleurs s'attendrira.

Mon âme, depuis son enfance,
Élève un temple à la beauté,
Et ma muse pieuse encense
Ses attraits et sa majesté.
A mes yeux jamais un nuage
Ne ternira sa douce image.
Mon cœur, mon cœur, tant qu'il battra,
Pour la beauté soupirera.

QUI M'AIME ME SUIVE!

O races humaines,
Formez vos faisceaux;
Brisez de vos chaînes
Les derniers anneaux.
Le lâche se prive
D'immortalité...

Qui m'aime me suive!
Dit la Liberté.

Fuis, sombre ignorance,
Sous ton noir manteau;
Que de la science
Brille le flambeau.
L'âme se ravive
A cette clarté...
Qui m'aime me suive!
Dit la Vérité.

Paix du cœur, succède
A la soif de l'or;
Par toi l'on possède
Un rare trésor.
Pour que l'homme vive
Dans sa dignité,
Qui m'aime me suive!
Dit la Probité.

Aimer son semblable,
Donner, recevoir,
Seul but désirable,
Seul droit, seul devoir.
Que ton règne arrive,
O fraternité!
Qui m'aime me suive!
Dit l'Humanité.

AU GUEUX LA BESACE.

Le malheur accablera
  Le gueux, quoi qu'il fasse,
Et toujours on redira :
  Au gueux la besace !

En landau le parvenu,
  Là-bas, se prélasse ;
Le pauvre à pied va tout nu :
  Au gueux la besace !

De sa maîtresse Isabeau
  Quand Mondor se lasse,
Au pauvre il en fait cadeau :
  Au gueux la besace !

Pour oublier leurs tourments
  Sa femme l'embrasse,
Et lui pond quatorze enfants :
  Au gueux la besace !

Au salon, le perroquet
  Brave neige et glace ;
Dehors, tremble le friquet :
  Au gueux la besace !

La vie ? un tripot où tous
  Le hasard nous place :
Le riche a tous les atouts :
  Au gueux la besace !

Dans un palais de cristal
  L'un vit et trépasse ;
L'autre, dans un hôpital :
  Au gueux la besace !

Malheureux, toujours le sort
  Te fait la grimace ;
De la naissance à la mort,
  Au gueux la besace !

LA LEÇON DE L'AIGUILLE

Allons, mon aiguille,
O mon gagne-pain !
Vois, la lampe brille ;
Mettons-nous en train.
Il faut du courage
Afin que l'ouvrage
Soit prêt pour demain.

Demain, vous aurez, Madame,
Satin, dentelle, velours,
Et vous serez, sur mon âme,
Belle comme les amours...
Comme vous je serais belle,
Et bravement, c'est certain,
Je porterais la dentelle,
Le velours et le satin.

(Elle se pique) Aie !... aussi, à quoi vais-je penser ?... C'est bien fait, mademoiselle, cela vous apprendra à faire la coquette, au lieu de vous occuper de votre travail...

Allons, mon aiguille, etc.

Demain, qu'elle est triomphante!
J'entends, bonheur sans égal,
Des danseurs la foule ardente
L'acclamer reine du bal...
Près de vous, ô souveraine,
Si j'étalais ma beauté,
Ah! comme je serais vaine
De ma part de royauté!...

(Elle se pique plus fort) Aïe ! aïe ! *(se portant le doigt à la bouche)*. Ah ! maudite aiguille, tu m'as piquée jusqu'au sang !... C'est ma faute, après tout. Pourquoi vais-je me mettre dans la tête ces sots rêves d'orgueil !... Allons, reprenons tranquillement mon ouvrage, et repoussons bien loin ces vilaines pensées...

Allons, mon aiguille, etc.

Demain, que viens-je d'entendre?
Le danseur le plus brillant
(Elle ne peut s'en défendre)
Lui donne un baiser brûlant...
Mon cœur tressaille et s'embrase
A ce tableau si charmant;
Quelle ivresse, quelle extase!
C'est un éblouissement...

(Elle se pique plus fort et pousse un cri ; le sang coule de son doigt ; elle l'entoure de son mouchoir et pousse des plaintes.) Ah ! malheureuse aiguille ! scélérate d'aiguille, que tu m'as donc fait de mal ! Mais j'ai tort de m'en prendre à elle ; n'est-ce pas moi seule qui suis à blâmer ?... Au lieu de m'occuper de mon travail, je me berce de rêves dangereux... Décidément, je veux être sage, et ne penser qu'à remplir la tâche qui m'est imposée...

Allons, mon aiguille,
O mon gagne-pain !
Vois, la lampe brille,
Mettons-nous en train.
Doublons de courage
Afin que l'ouvrage
Soit prêt pour demain.

ENCOR.

A mon Ami Renard, de l'Opéra.

Dans sa couche de soie
Le cher enfantelet
Ouvre un œil plein de joie,
Une bouche de lait.
Dès l'aube, on le caresse,
Le jeu prend son essor,
Et l'enfant dit sans cesse :
Encor !

Les souvenirs d'enfance
Sont remplis de douceur ;
Avec impatience
A ma tante, à ma sœur
Je demandais un conte,
La *Belle aux cheveux d'or*,
En leur disant : raconte
Encor !

Le vin est délectable,
C'est le nectar des Dieux ;
Il rend gai, secourable,
Ardent, audacieux.

Que le jus de la treille
Coule du rouge bord...
Coule, liqueur vermeille,
Encor!

Mot suave et sonore,
Souffle mélodieux,
Surtout lorsqu'il implore
Baiser délicieux!
Quel plaisir de l'entendre
Lorsque, dans son transport,
Murmure une voix tendre :
Encor!

ENVOI.

La foule recueillie
T'admire, ô ménestrel,
Chantant la *Fleur cueillie*,
Les *Cloches*, la *Noël*.
Quand ta voix nous enchante,
O ravissant ténor,
Chacun te crie : oh! chante
Encor!

AIMEZ-MOI COMM' VOS BÊTES !

Ah ! madam' ! qu' vos bêt's sont heureuses
De s'voir par vous aimer ainsi !
Malgré mes œillad's amoureuses,
D'mon martyr' vous n'avez souci.
Ah ! si vous m' faisiez l' quart des fêtes
Qu' vous fait's à tous vos animaux !...
Aimez-moi seul'ment comm' vos bêtes,
Vot' chien, vot' chat, vos p'tits oiseaux.

Vot' chien qu'est méchant comme un' gale,
Mord tout le monde, excepté vous ;
D' vos embrass'ments l' coquin s' régale,
Et vous l' dorlotez sur vos g'noux.
Entre vos lèvr's si mignonnettes
Il s' pourliche d' sucre et d' gâteaux....
Aimez-moi seul'ment comm' vos bêtes,
Vot' chien, vot' chat, vos p'tits oiseaux.

Dressant la queue et les oreilles,
Vot' chat sur vous fil' son ronron ;
Il fait des gambad's sans pareilles,
Il se p'lotonne et s' met en rond.

Si vous saviez quell' pein' vous m' faites
Quand j' vois toucher vos deux museaux !...
Aimez-moi seul'ment comme vos bêtes,
Vot' chat, vot' chien, vos p'tits oiseaux.

D' vos oiseaux pas un n'est farouche,
Tant vous savez caqu'ter avec ;
Vous mettez vot' bec dans leur bouche,
Non, dans vot' bouche ils mett'nt leur bec.
Quand pour eux si gentill' vous êtes,
Faut-il donc qu' vous riiez d' mes maux !...
Aimez-moi seul'ment comm' vos bêtes,
Vot' chien, vot' chat, vos p'tits oiseaux.

LE BONNET DE COTON.

Mon vieux bonnet de coton,
Mon bien suprême,
Nargue du qu'en dira-t-on,
Je t'aime, je t'aime.
La tortue a sa maison,
L'escargot sa coquille,
Le boiteux sa béquille,
L'aveugle son bâton...
Moi, j'ai mon bonnet de coton :
Vive le bonnet de coton !

Avec une somme ronde
Des affaires retiré,
Dans ma retraite profonde
Mon bonheur est assuré.
Je ne me tourmente guère ;
Qu'un avide conquérant
Fasse la paix ou la guerre,
Cela m'est indifférent.
Mon vieux bonnet de coton, etc.

Mon bonnet fait des merveilles;
Qu'il entende un malheureux,
Il me bouche les oreilles,
Et me cache les deux yeux.
Si quelque pensée éclaire
Un recoin de mon cerveau,
En éteignoir, pour me plaire,
Il s'allonge *subito*.
Mon vieux bonnet de coton, etc.

Compagnon inséparable,
Nuit et jour il me suivit
Du lit jusques à la table,
De la table jusqu'au lit.
Un vert ruban l'environne,
Une mèche est son plumet...
Rois, gardez votre couronne,
Moi, je garde mon bonnet.

Mon vieux bonnet de coton,
Mon bien suprême,
Nargue du qu'en dira-t-on,
Je t'aime, je t'aime.
La tortue a sa maison,
L'escargot sa coquille,
Le boiteux, sa béquille,
L'aveugle, son bâton...
Moi, j'ai mon bonnet de coton :
Vive le bonnet de coton!

MADAME PIERRE.

L'argent nous rend heureux,
C'est chose convenue ;
Ou vieille ou biscornue,
On a des amoureux.
Je peux, si j'étais fière,
Faire mes embarras :
Je suis madame Pierre !
Ah ! gros comme le bras.

A vingt ans, belle et sage,
Chacun m'envisageant,
Chuchotait : Quel dommage !
Elle n'a pas d'argent...
Mais Pierre, tout content,
Me disait : je m'en fiche,
Moi, je vous aime autant
Que si vous étiez riche.
L'argent nous rend heureux, etc.

Je fis un héritage
Quand mon oncle mourut;
Des gens de haut parage
Une foule accourut.
Mais, je ne sais pourquoi,
Pleurant dans sa chaumière,
Seul s'éloigna de moi
Pierre, le pauvre Pierre.
L'argent nous rend heureux, etc.

Moi, prudente et sensée,
Et trop riche pour deux,
Je bannis la pensée
D'un rêve ambitieux.
En dépit des jaloux
Qui firent la grimace,
Pierre fut mon époux,
Dont au ciel je rends grâce.

L'argent nous rend heureux,
C'est chose convenue;
Ou vieille ou biscornue,
On a des amoureux.
Je peux, si j'étais fière,
Faire mes embarras :
Je suis madame Pierre!
Ah! gros comme le bras.

APRÈS VOUS, S'IL EN RESTE.

Air du *Père Jérôme.*

A la noce, on se réjouit,
Et personne ne gronde;
Là, chaque cœur s'épanouit,
Le vin coule à la ronde.
Il paraît que ce jus vous plaît,
Vous avez la main leste ;
Eh bien, videz le gobelet :
Après vous, s'il en reste.

Vous qui courtisez, en sournois,
Les femmes et les filles,
Quand vous avez croqué la noix,
Vous jetez les coquilles.
Dites, me laissez-vous un peu
De chair avec le zeste !...
Je suis las de compter le jeu :
Après vous, s'il en reste.

Je voudrais de ce fricandeau
Qui nage dans l'oseille;
Que fait là-bas ce gros barbeau?
Il dort? qu'on le réveille.
De main en main passez les plats
Dieux! quel dégât funeste!...

Messieurs, ne vous privez donc pas :
  Après vous, s'il en reste.

Le jeu de mots, le calembour,
  La rengaîne, la *scie*
Chez vous sont à l'ordre du jour ;
  Je vous en remercie,
Car si je dis... n'importe quoi,
  Crac ! j'emporte une *veste*...
Vous avez trop d'esprit pour moi :
  Après vous, s'il en reste.

Lamartine et Victor Hugo,
  Vous les rois du Parnasse,
Vous avez la verve à gogo,
  Et le génie en masse.
Vous trouverez de ma chanson
  La tournure indigeste.
Vous gardez tout, rime et raison :
  Après vous, s'il en reste.

O vous riches, qui moissonnez
  De magnifiques gerbes ;
Galants, qui sans cesse obtenez
  Des conquêtes superbes ;
Et vous qu'Apollon couronna
  De son laurier céleste,
Dans vos champs heureux qui glana !
  Après vous, s'il en reste.

LES DEUX CHERCHEURS D'OR.

Mon frère est en Australie,
Cherchant de l'or nuit et jour ;
De ma ferme tant jolie
Je préfère le séjour.
Dans le sol le fer pénètre,
Je creuse, je creuse encor :
Ah ! ma sueur fera naître
Des gerbes d'or.

Pendant qu'il contemple, avare,
Ce métal qui l'éblouit,
Sur les fleurs mon œil s'égare,
Leur beauté me réjouit.
Pour les cueillir je me penche,
Quand l'aube a pris son essor ;
A moi narcisse, pervenche
Et bouton d'or.

Avoir de l'or, de mon frère
C'est l'unique passion ;
A ma belle je veux plaire :
O la douce ambition !

Une femme! est-il au monde
Un plus précieux trésor?...
Sur mon cœur viens, ô ma blonde,
Aux cheveux d'or!

Frère, au sein de la richesse,
Ton sommeil est plein d'horreur;
Un écueil vers toi se dresse,
Ou le poignard d'un voleur.
Dans ma paisible demeure
Sans souci chacun s'endort :
De nous bercer voici l'heure,
O rêves d'or!

LE ROUGE-GORGE.

Des aquilons la froide haleine
Souffle et mugit; un blanc manteau
Couvre les sillons dans la plaine,
Et les arbres sur le coteau.
Oiseaux, vers des zones meilleures
Quand vous chasse le vent du nord,
De l'hiver pour charmer les heures,
Le rouge-gorge vient encor.

Les papillons, les demoiselles,
Dont nos yeux étaient éblouis,
Comme de vives étincelles,
Hélas! se sont évanouis.
Elles sont mortes sur leur tige,
Les fleurs d'azur, de pourpre et d'or;
Partout le deuil... mais, ô prodige!
Le rouge-gorge brille encor.

Vous qui naissez parmi les roses,
Chardonnerets, linots, pinsons,
On n'entend plus, gais virtuoses,
L'air retentir de vos chansons.
La nature, muette et sombre,
Verse des larmes et s'endort;
Mais un éclair a perçé l'ombre :
Le rouge-gorge chante encor.

Vers nous ce bel oiseau qui vole,
A l'approche des mauvais jours,
N'est-ce pas l'ange qui console,
L'espérance qui luit toujours?
De mai quand fleurit la couronne,
Loin de nous il prend son essor;
Mais, au déclin de chaque automne,
Il reviendra chanter encor.

SATAN, VA-T'EN.

Un artisan, que la détresse accable,
Sous la douleur gémissait, abattu,
Lorsqu'une voix : « Fi! d'un art misérable;
Dis-moi, pauvre homme, à quoi sert la vertu? »
Mais il répond, d'une âme libre et fière :
« Dans le travail finira ma carrière;
Satan,
Va t'en! »

La jeune fille active, industrieuse,
De la sagesse attend un sort meilleur,
Lorsqu'une voix : « Éteins l'huile fumeuse,
Dans les plaisirs va chercher le bonheur. »
Elle répond, d'une âme libre et fière :
« Sa probité bénira l'ouvrière :
Satan,
Va-t'en! »

Un vieux soldat, couvert de cicatrices,
Sous les drapeaux veut encor se ranger,
Lorsqu'une voix : « De tes nobles services
Va réclamer le prix à l'étranger. »
Mais il répond, d'une âme libre et fière :
« Seul, le devoir me guide à la frontière ;
Satan,
Va-t'en ! »

D'une œuvre honnête et désintéressée
L'auteur, hélas ! végétait, oublié,
Lorsqu'une voix : « Commande à ta pensée,
Et tu seras bientôt glorifié. »
Mais il répond, d'une âme libre et fière :
« La conscience est bonne conseillère ;
Satan,
Va-t'en ! »

Un philosophe, armé de la science,
Avec ardeur poursuit son idéal,
Lorsqu'une voix : « Où mène une croyance ?
A la prison, ou bien à l'hôpital. »
Mais il répond, d'une âme libre et fière :
« La vérité m'attire à sa lumière ;
Satan,
Va-t'en ! »

SAINT-JÉROME.

Enfin, désenchanté des erreurs de la terre,
Ne trouvant que la lie au fond des coupes d'or,
Jérôme remplissait son antre solitaire
D'un long rugissement de regret, de remord :
« Il fallait à mon corps, à mon âme en délire,
Ou les plaisirs brûlants, précurseurs de l'enfer,
Ou des sens et du cœur le sublime martyre,
Ou Rome, ou le désert !

C'en est fait, je renonce aux grandeurs mensongères ;
Démon des voluptés, je brise ton autel.
La prière éteindra mes ardeurs passagères,
Car je veux conquérir un bonheur immortel !...
Il fallait à mon corps, à mon âme en délire,
Ou les plaisirs brûlants, précurseurs de l'enfer,
Ou des sens et du cœur le sublime martyre,
Ou Rome, ou le désert !

Adieu les beaux palais, les banquets pleins de charmes,
Les fêtes où Lazare enviait mes destins!
La cendre, le silice, un pain trempé de larmes,
Voilà mes voluptés, mon luxe, mes festins!...
Il fallait à mon corps, à mon âme en délire,
Ou les plaisirs brûlants, précurseurs de l'enfer,
Ou des sens et du cœur le sublime martyre,
Ou Rome, ou le désert!

Que voulez-vous de moi, séduisantes images?
Pourquoi troubler mes nuits, fantômes du passé?
Torrents des passions, je brave vos orages!...
O femmes! ô transports!... ô mirage insensé!
Il fallait à mon corps, à mon âme en délire,
Ou les plaisirs brûlants, précurseurs de l'enfer,
Ou des sens et du cœur le sublime martyre,
Ou Rome, ou le désert!

Pour réparer les torts de ma jeunesse impie,
Je ferai retentir ta parole, ô mon Dieu!
O maître, accorde-moi, pour que je les expie,
Une plume inspirée, une langue de feu.
Il fallait à mon corps, à mon âme en délire,
Ou les plaisirs brûlants, précurseurs de l'enfer,
Ou des sens et du cœur le sublime martyre,
On Rome, ou le désert! »

LE MEILLEUR DES MONDES.

Dieu, fais que mon essor
Égale ma tendresse,
Et que d'un rêve d'or
Je savoure l'ivresse.
A mes plans merveilleux
S'il faut que tu répondes,
Tout sera pour le mieux
Dans le meilleur des mondes.

Comme un phare sauveur
Éclate la science:
Plus de crime ou d'erreur,
Enfant de l'ignorance.
N'attristez plus les yeux,
O misères profondes....
Tout sera pour le mieux
Dans le meilleur des mondes.

Les hommes, revêtus
Des formes les plus belles,
De toutes les vertus
Offriront les modèles.
Ni tigres furieux,
Ni reptiles immondes....
Tout sera pour le mieux
Dans le meilleur des mondes.

Que le sol donne à tous
Une même patrie ;
Partout élevez-vous,
Temples de l'industrie.
O progrès radieux,
Fends la terre et les ondes...
Tout sera pour le mieux
Dans le meilleur des mondes.

Un travail plein d'attraits,
Une sage culture
Obtiennent tes bienfaits,
O riante nature.
Gardez-nous de vos feux,
Comètes vagabondes....
Tout sera pour le mieux
Dans le meilleur des mondes.

MÊME QUAND L'OISEAU MARCHE, ON SENT QU'IL A DES AILES.

Incessu patuit dea.
(Virg.)

Du laboureur sans craindre l'aiguillon,
Oiseau cendré, lavandière gentille,
Dès le matin, parcourant le sillon,
Hoche la queue, et trottine, et sautille.
Son petit pied touche à peine le sol ;
On croit toujours la voir prendre son vol
Vers les climats où vont les hirondelles....
« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

Bardes sacrés, poëtes demi-dieux,
Hugo, Musset, Béranger, Lamartine,
Font soupirer, en vers mélodieux,
Leur luth d'ivoire à la corde argentine.
de la prose elle emprunte l'habit,
Par ses accents leur muse se trahit,
De leur génie il sort des étincelles....
« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

Lorsque Apollon, chez Admète exilé,
Prit d'un berger l'apparence modeste,
Plus d'une fois il aura révélé
Du dieu déchu l'origine céleste.
Soudain son front rayonnait, inspiré,
Un long regard de son œil azuré
Au loin cherchait les cimes immortelles...
« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

Vers l'idéal entraîné, transporté,
L'homme étudie, il calcule, il invente,
Et sur la terre il prend droit de cité,
Par le compas ou la plume savante.
Pour conquérir le bonheur interdit,
Le corps s'agite, et l'âme s'agrandit,
Rêvant de fleurs et d'amours éternelles....
« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

SOUVENT FEMME VARIE.

La flamme, tour à tour,
Nous chauffe, nous éclaire,
Et le ruisseau qui court
Rafraîchit, désaltère.
Foyer beau de splendeur,
Source jamais tarie ;
Ah ! pour notre bonheur,
Souvent femme varie.

Depuis ses premiers ans
Jusque dans la vieillesse,
De ses soins bienfaisants
Nous accablant sans cesse,
C'est une tendre sœur,
Une mère chérie...
Ah ! pour notre bonheur,
Souvent femme varie.

Si son doigt délicat
Sur la gaze se joue,
A maint travail ingrat
La femme se dévoue.
Sa voix avec douceur
Chante, console ou prie...
Ah! pour notre bonheur,
Souvent femme varie.

Se faisant toute à tous,
Elle se multiplie ;
Voulant vivre pour nous,
Pour nous elle s'oublie.
Au lit de la douleur,
Elle veille, attendrie....
Ah! pour notre bonheur,
Souvent femme varie.

Sous les feux de l'été
Le bouton devient rose ;
Aimons dans la beauté
Mainte métamorphose.
A la femme, à la fleur
Sied la coquetterie;
Ah! pour notre bonheur,
Souvent femme varie.

PAS PLUS SAGE QU'UN ENFANT.

Air de *Roger-Bontemps.*

A Achille Toupié.

Une enfant toute belle
Jasait avec son chien :
« Vous avez, disait-elle,
Crié ; ce n'est pas bien.
Hurler jusqu'à la rage,
Quand on vous le défend !...
Vous n'êtes pas plus sage,
Plus sage qu'un enfant !

Ce matin, sur la table
Un fromage resté,
O crime impardonnable !
Par vous fut emporté.
Ah ! mangeur de fromage !
Ah ! chipeur et gourmand !...
Vous n'êtes pas plus sage,
Plus sage qu'un enfant.

Sur ses pieds qu'on se dresse!
Ce jeu n'est pas nouveau.
Je suis votre maîtresse :
Monsieur, faites le *beau*.
Quoi! boudeur à l'ouvrage
Et désobéissant!...
Vous n'êtes pas plus sage,
Plus sage qu'un enfant.

Mais tu verses des larmes,
Te voilà tout confus!
Allons, tu me désarmes;
Bichon, ne pleure plus.
Mon œil sur ton visage
Lit que, dorénavant,
Tu vas être plus sage,
Plus sage qu'un enfant. »

L'ENJEU NE VAUT PAS LA CHANDELLE.

J'ai vu souvent, lorsque j'étais gamin,
Assis autour d'une lampe enfumée,
De vieux barbons, les cartes à la main,
L'esprit tendu, la prunelle enflammée.
Après trois heures d'un combat
Échauffé par mainte querelle :
— Quoi! me disais-je, un tel sabbat
Pour une prise de tabac !...
L'enjeu ne vaut pas la chandelle. —

Certes, l'amour est un don précieux,
Un talisman, un trésor plein de charmes;
Pour moi la femme est un présent des cieux,
Dont les attraits m'ont causé bien des larmes.
Mais qu'une Hébé de soixante ans
Fasse la prude et la cruelle,
A des soucis plus importants
J'ouvre mon cœur, j'use mon temps....
L'enjeu ne vaut pas la chandelle.

De son esquif tenir le gouvernail,
Loin des écueils le diriger sans cesse,

Encourager la vertu, le travail,
C'est noblement employer sa richesse.
Mais se priver pour des ingrats
Qui, se parant d'une immortelle,
Riront de voir entre deux draps
Le défunt qui les fit bien gras!...
L'enjeu ne vaut pas la chandelle.

Ivres d'orgueil, farouches potentats,
Pour conquérir une gloire éphémère,
Vous décimez les peuples, les États :
Qu'est donc la gloire? une ombre, une chimère.
D'un bout du monde à l'autre bout
Vole la mort, le sang ruisselle;
Votre nom retentit partout....
La tombe s'ouvre... et puis c'est tout!...
L'enjeu ne vaut pas la chandelle.

— Quoi! me disait une femme de sens,
En écoutant ma faible chansonnette,
Pour aligner des couplets languissants
Vous fatiguez votre pauvre couchette.
Au lieu d'évoquer, chaque nuit,
Une muse à vos vœux rebelle,
Pour éviter beaucoup d'ennui,
Endormez-vous; trop veiller nuit....
L'enjeu ne vaut pas la chandelle. —

LA SORCIÈRE.

A Madame Jeanne Joly (a Lyon).

10 septembre 1864.

On m'appelle sorcière!
J'en suis heureuse et fière....
D'où jaillit la lumière
Qui pénètre du mal le cours intérieur?
Où trouvé-je le charme et le philtre vainqueur?
Dans mon cœur.

Oui, l'amour et la foi, voilà les seuls oracles
Que j'ose consulter;
A l'amour je dois des miracles,
Montagnes, par la foi, je peux vous transporter.
On m'appelle sorcière, etc.

La nuit, vais-je troubler dans leurs cavernes sombres
Les spectres, les démons?
O morts, loin d'éveiller vos ombres.
J'évoque les esprits de la plaine et des monts.
On m'appelle sorcière, etc.

Je consulte des fleurs, j'analyse des plantes.
Les vertus, les secrets;
Sous mes mains, ô fleurs consolantes.
La mort, plus d'une fois, révoqua ses arrêts.

On m'appelle sorcière!
J'en suis heureuse et fière....
D'où jaillit la lumière
Qui pénètre du mal le cours intérieur?
Où trouvé-je le charme et le philtre vainqueur?
Dans mon cœur.

LE VILLAGE DE BEAUSÉJOUR.

Voyez-vous, sur ce coteau,
Cette foule qui s'agite?
D'un noble est-ce le château,
De chartreux est-ce le gîte,
De Babel est-ce la tour;
Jusqu'au ciel portant l'outrage?...
C'est le village
De Beauséjour.

Ces murs ont pour fondement
L'amitié la plus rigide;
L'union est le ciment
Qui leur servira d'égide.
Fraternité, joie, amour,
Vous régnerez sans partage,
Sur le village
De Beauséjour.

Là, d'harmonieux concerts,
Où d'accourir on s'empresse,
Feront retentir les airs
De mille chants d'allégresse.
On n'entendra ni tambours,
Ni combats, ni cris de rage
Dans le village
De Beauséjour.

De franchise et de candeur
On y donnera l'exemple;
De la paix et du bonheur
On y bâtira le temple.
Tous les pays d'alentour
Viendront en pèlerinage
Vers le village
De Beauséjour.

Je prédis prospérité,
De fleurs, de fruits abondance,
A la nouvelle cité
Qui sur Avron prend naissance.
Le soleil, astre du jour,
Se lèvera sans nuage
Sur le village
De Beauséjour.

CHŒURS

LES BATTEURS DE BLÉ.

Battons, battons fort, battons, battons fort,
Et que de nos fronts la sueur ruisselle ;
Pour avoir le grain que l'épi recelle,
Battons, battons fort, battons, battons fort :
Pour bien battre, amis, battons tous d'accord.

De la terre et du soleil
L'étreinte féconde,
Pour nourrir le monde,
Produit le raisin vermeil
Et la moisson blonde.
Qu'ils s'aiment toujours, et de leur hymen
Naîtra le bonheur pour le genre humain.
Battons, battons fort, battons, battons fort, etc.

Au Pérou cherche la mort,
Humaine folie
Jamais assouvie;
Préférons les gerbes d'or
Qui donnent la vie.
Avares, creusez vos antres profonds,
C'est en plein soleil que nous travaillons.

Le blé, sublime martyr,
Sous nos fléaux tombe;
Mais, quoiqu'il succombe,
Nous le verrons ressortir
Vivant de sa tombe.
Plus nous le battrons, plus il souffrira,
Cet apôtre saint plus nous aimera.

Battons, battons fort, battons, battons fort,
Et que de nos fronts la sueur ruisselle;
Pour avoir le grain que l'épi recelle,
Battons, battons fort, battons, battons fort:
Pour bien battre, amis, battons tous d'accord.

AQUILONS ET ZÉPHIRS.

Entendez-vous, du sommet des montagnes,
Les aquilons envahir les campagnes?

Ils viennent, furieux,
Du séjour des orages;
Voyez d'affreux nuages
Voiler l'azur des cieux.

Les timides brebis abandonnent la plaine;
Rentre tes bœufs, ô laboureur !
Sur les flots, sur les monts l'ouragan se déchaîne;
Des aquilons redoutons la fureur.

On entend des mugissements,
Des rugissements;
Partout sombre terreur,
Cris d'horreur,
Sombre terreur,
Cris d'horreur.

Ils s'éloignent enfin, ces autans formidables,
Ces terribles enfants du nord,
Qui sur leurs ailes redoutables
Portent le ravage et la mort.

Des zéphirs bienfaisants le souffle les remplace ;
Un air tiède et léger vient rafraîchir l'espace;
On voit s'enfuir au loin l'aquilon détesté;
Partout règnent le calme et la sérénité.

Respirons des zéphirs l'haleine bien-aimée;
Sur les mers se répand une brise embaumée;
On n'entend plus des aquilons
Le sinistre cortége, effroi de nos vallons.

LES ÉMIGRANTS.

Apaisez-vous fureurs, ouragans redoutés ;
Au souffle caressant d'une brise légère,
Bercez-vous mollement, navires, qui portez
Les exilés de la misère.

Hélas! en vain de nos sueurs
Nous avons arrosé notre terre stérile ;
Nous partons, et, sans doute, un sillon plus fertile
Favorisera nos labeurs.

Unissons nos cœurs et nos bras ;
D'un meilleur avenir saluons l'espérance ;
Partout où le travail trouve sa récompense,
N'est-ce pas la patrie, hélas !..

Pardonne à nos cris de douleur ;
Ah! nous te reviendrons, sol qui nous a vus naître.
A nos accents plaintifs succéderont, peut-être,
Des cris de joie et de bonheur.

Apaisez vos fureurs, ouragans redoutés ;
Au souffle caressant d'une brise légère,
Bercez-vous mollement, navires, qui portez
Les exilés de la misère.

LES MAÇONS.

Gais maçons,
Épuisons
Les carrières;
Bâtissons
Les chaumières,
Les chalets,
Les palais:
Au lieu de détruire,
Nous voulons construire,
Et pour l'avenir
Nous saurons bâtir.

Bâtir, construire, édifier,
Mission sainte
Que Dieu voulut nous confier!
Frères, soyez sans crainte,
Pour vous nos mains élèveront
Les murs qui vous abriteront.

Gais maçons, etc.,

Amis, saisissons nos marteaux
Et nos truelles :
Que Dieu couronne nos travaux.
Au lieu des citadelles,
Le ciel vous verra resplendir,
Temples du travail, du plaisir.

Gais maçons, etc.,

Frères, chaque maison sera
La ruche pleine
Où le bonheur pour tous naîtra.
Chaque famille humaine
En liberté respirera :
L'humanité nous bénira.

Gais maçons,
Épuisons
Les carrières :
Bâtissons
Les chaumières,
Les chalets,
Les palais.
Au lieu de détruire,
Nous voulons construire,
Et pour l'avenir
Nous saurons bâtir.

LES ADORATEURS DU SOLEIL.

Dans toute sa splendeur l'astre du jour se lève;
Il a chassé la nuit ainsi qu'un mauvais rêve.
C'est notre père; à genoux, à genoux !
C'est notre Dieu; prosternons-nous!

Le soleil, ô bonheur, ô sublime mystère!
D'un généreux amour brûle éternellement;
Il va jusqu'aux flancs de la terre
Faire briller le diamant.

Dans toute sa splendeur l'astre du jour se lève; etc.
Si le soleil, lassé de nos crimes sans nombre,
Dès demain, pour toujours éteignait son flambeau,
La terre, sous un voile sombre,
Deviendrait un vaste tombeau.

Dans toute sa splendeur l'astre du jour se lève;
Il a chassé la nuit ainsi qu'un mauvais rêve.
C'est notre père; à genoux, à genoux!
C'est notre Dieu; prosternons-nous!

LES SOLDATS DU TRAVAIL.

Navires, soyez prêts ; pilote au gouvernail !
A nous le ciel, la terre et l'onde !
Pour aller conquérir le monde,
Nous sommes les soldats, les soldats du travail.

En avant, en avant, pacifiques armées !
Flottez, étendards radieux !
Femmes, ne soyez plus tremblantes, alarmées ;
Vos fils bénis et glorieux
Reviendront embrasser leurs mères bien-aimées.

Au lieu de ravager les cités, les campagnes,
Musique en tête, on nous verra
Dessécher les marais, reboiser les montagnes.
Partout la terre fleurira ;
Nos fils avec orgueil rediront nos campagnes.

Que chacun ici-bas nous aime et nous respecte,
Car nous aurons pour général
Dieu, le grand Ouvrier, le sublime Architecte.
C'est lui qui donne le signal
A l'homme le plus fort, comme au plus faible insecte.

Navires, soyez prêts; pilote, au gouvernail!
A nous le ciel, la terre et l'onde!
Pour aller conquérir le monde,
Nous sommes les soldats, les soldats du travail.

GLOIRE A LA FEMME!

O femme, gloire à toi!
Ton souvenir nous électrise.
O femme, gloire à toi!
Voilà notre devise,
Voilà notre loi!

Homme, qu'envers la femme une pensée amère,
Un sourire moqueur
Ne flétrissent jamais tes lèvres ni ton cœur :
Souviens toi de ta mère!

Homme, ici-bas quoi qu'il advienne,
Contemple la beauté si ravissante à voir.
Et sur le seuil du désespoir,
De tes amours qu'il te souvienne.

Au travail, aux combats, toi si fort et si brave,
D'un sexe faible et doux ne sois plus l'oppresseur;

Homme, souviens-toi de ta sœur :
La femme est notre sœur, et non pas notre esclave.

O femme, gloire à toi !
Ton souvenir nous électrise.
O femme, gloire à toi !
Voilà notre devise,
Voilà notre loi.

L'HOSPITALITÉ.

Élu de la fortune ou de l'adversité,
O vous qui réclamez un abri secourable,
Asseyez-vous à cette table :
Venez boire le vin de l'hospitalité.

Sombre, mystérieuse,
Déjà la nuit descend ;
La route est périlleuse,
L'orage menaçant.
Ici, l'âtre pétille,
Un bon lit vous attend...
Si vous êtes content,
Soyez de la famille.

Élu de la fortune ou de l'adversité, etc.
Que chacun nous raconte ou sa peine ou sa joie;
L'un repart plus heureux, et l'autre est consolé.
Le riche voyageur, ou le pauvre exilé,
C'est un frère de plus que le ciel nous envoie.

Élu de la fortune ou de l'adversité,
O vous qui réclamez un abri secourable,
Asseyez-vous à cette table;
Venez boire le vin de l'hospitalité.

COCAGNE ET JOUVENCE.

Autrefois, il était un pays en renom,
Un pays admirable;
Cocagne était son nom;
Ce n'est pas une fable.
Les mets s'offraient en foule aux sens épanouis,
Les rivières de vin coulaient par la campagne...
Tu n'es plus, beau pays.
Beau pays de Cocagne.

Une fontaine y ruisselait,
Dont chacun vante l'excellence;
Pour ses vertus on l'appelait :
Fontaine de Jouvence.

A peine en buvaient-ils, avec ses plus beaux jours
Le printemps des amours
Ravivait le vieillard et sa chère compagne...
Êtes-vous disparus, disparus pour toujours,
Jouvence et Cocagne ?

Ah ! nous avons la pauvreté
Au lieu de la richesse :
La précoce vieillesse
Remplace la jeunesse
Et la virilité.
Amis, espérance, espérance !
Quand tous les hommes le voudront.
Par l'amour, le travail et la persévérance
Sur terre renaîtront
Cocagne et Jouvence.

LES IMPRIMEURS.

Enfants de Gutenberg, ô phalange immortelle,
Aux siècles à venir
Léguons de nos travaux le noble souvenir !
Nous sommes du progrès l'avant-garde fidèle,
Et nous semons l'Idée aux champs de l'avenir.

A de rares élus la science transmise
De la Terre promise

Éloignait les mortels,
Et seul dans les cités l'art avait des autels.
Mais Dieu, dans sa puissance infinie, éternelle,
A dit le *Fiat lux* une seconde fois,
Et la presse, à sa voix,
Au monde se révèle.
De l'homme transfiguré
Soudain l'esprit éclairé
Brûle d'une ardeur nouvelle.
La pensée a pris son essor
Par mille bras multipliée;
La loi redescend du Thabor,
Et toute langue est déliée.
De l'espace vainqueurs,
Beaux-arts et poésie,
Répandez dans les cœurs
Votre douce ambroisie,
Et sur la terre encor,
Pour ne plus disparaître,
On vous verra renaître,
Beaux jours de l'âge d'or!

Enfants de Gutenberg, ô phalange immortelle,
Aux siècles à venir
Léguons de nos travaux le noble souvenir!
Nous sommes du progrès l'avant-garde fidèle,
Et nous semons l'Idée aux champs de l'avenir.

LES APOTRES.

O prodige, ô divin mystère !
Sur nos fronts l'Esprit-Saint brille en gerbes de feu :
A tous les peuples de la terre
Nous allons annoncer la parole de Dieu.

Jésus dans des vases d'argile
Aime à verser ses parfums enivrants,
Et pour prêcher son Évangile,
Les plus humbles sont les plus grands.
A nous, infimes que nous sommes,
Mais orgueilleux d'un tel honneur,
Il nous a dit : Pêcheurs, devenez pêcheurs d'hommes,
Vignerons, cultivez la vigne du Seigneur.

Dès l'aube première,
Palais ou chaumière
Reçoit la lumière
De la vérité :
Au cœur de l'enfance
Nous semons d'avance
La foi, l'espérance
Et la charité :

A l'âme en souffrance
Douceur et clémence...
Ton règne commence,
O fraternité.

Sac sur le dos, bâton en main,
Sans nul souci du lendemain,
Nous poursuivons notre chemin.
Au sarcasme, au mépris si nous sommes en butte,
Nous saurons pardonner à qui nous persécute,
Et, comme toi, si nous devons souffrir,
O Christ, avec courage on nous verra mourir.

O prodige, ô divin mystère!
Sur nos fronts l'Esprit-Saint brille en gerbes de feu;
A tous les peuples de la terre
Nous allons annoncer la parole de Dieu.

LES INSTITUTEURS.

Tous ennemis de la paresse,
Nous préférons l'étude aux plaisirs corrupteurs.
Écoutez, écoutez notre chant d'allégresse :
Nous sommes les instituteurs!
Instituteurs! la noble tâche!
Nous vous cultivons sans relâche.

Roseaux humains,
Qu'entre nos mains
La France a confiés. Mission qui réclames
Tous nos instants,
Nous voilà prêts! ô vous, parents.
Vous créez les enfants,
Et nous créons les âmes.
Soir et matin,
Courageux et fidèles,
Apporter la lumière à des esprits rebelles,
Voilà notre labeur, voilà notre destin.
Aime-nous, enfance chérie,
Car nous formons avec fierté
Des citoyens pour la patrie,
Des hommes pour l'humanité!

Tous, ennemis de la paresse,
Nous préférons l'étude aux plaisirs corrupteurs.
Écoutez, écoutez notre chant d'allégresse :
Nous sommes les instituteurs!

LA HARPE ÉOLIENNE.

(Prélude imitant le vent et la harpe.)

Entendez-vous ces sons murmurants, incertains,
Doux comme un chant de Philomèle,
Mystérieux soupirs, dont la plainte se mêle
Au fracas des torrents lointains?
Est-ce la voix du barde et ses hymnes chéries,
Célébrant les héros qui boivent d'hydromel,
Ou la danse des Valkyries
Autour d'Odin assis sur son trône immortel?

Est-ce la nuit qui se désole
De ton absence, ô dieu du jour,
O soleil, si longtemps rebelle à son amour?
C'est la harpe attachée à la branche du saule,
Dont la corde frémit sous le souffle d'Éole...

Voilà, voilà les sons murmurants, incertains,
Doux comme un chant de Philomèle,
Mystérieux soupirs dont la plainte se mêle
Au fracas des torrents lointains.

LES FLEURS.

Fleur irisée,
Volubilis,
Roses et lis,
Sous la rosée
Ensevelis,
Le ciel se dore,
L'air est si doux!
Voici l'aurore,
Réveillez-vous.

Votre parfum se mêle
Au chant du Philomèle:
Dès l'aube du matin,
Sur vos fraîches corolles
Les papillons frivoles
Picorent leur butin,
Délicieux festin!
La nature est en fête,
La terre est un autel.
Il faudrait un poëte,
Un poëte immortel,
Un sublime interprète
De la terre et du ciel.
Fleur irisée, etc.

O fleurs, suave essence,
O fleurs, vous couronnez
Le front de l'innocence;
Des cœurs infortunés
Vous calmez la souffrance.
Et vous brillez encor,
Fraiches et parfumées,
Pour les ombres aimées,
Au séjour de la mort.

Fleur irisée,
Volubilis,
Roses et lis
Sous la rosée
Ensevelis,
Le ciel se dore,
L'air est si doux!
Voici l'aurore.
Réveillez-vous!

LES ATHÉNIENS A DELPHES.

Apollon, vers ton temple Athenes nous envoie.
Nous venons, pleins de joie,

A tes autels parés
Des plus fraîches guirlandes.
Nous n'avons pour offrandes
Que des chants solennels par la foi consacrés.
Entends notre prière,
Accueille notre amour,
Père de la lumière,
Apollon, dieu du jour!

Quand ta voix reproduit de ton âme embrasée
Les lyriques transports,
Tu verses dans nos cœurs, en divine rosée,
De célestes accords.
Laisse-nous partager son sublime délire:
Avec la voix, avec la lyre
Donne-nous le pouvoir de charmer l'univers.
Apollon, dieu des vers!

Des rayons de Phœbé quand la nuit s'illumine,
Tu guides tes coursiers vers le sacré vallon.
Là, de tes chastes sœurs le cortége s'incline
Afin de rendre hommage à Phébus-Apollon.
Athènes, tu le sais, pour la gloire respire :
Par toutes les beautés que le génie inspire
Permets-nous d'éclipser la ville des Césars.
Apollon, dieu des arts!

LES BERGERS D'ARCADIE.

Bergers et bergères,
Venez, unissons
Aux danses légères
Les molles chansons.
Venez, venez vite
Vers ces bords chéris;
Dans les prés fleuris
L'Amour nous invite.
Venez, unissons,
Bergers et bergères,
Aux danses légères
Les molles chansons.
Ah! ah! ah! ah! etc.

Brebis toutes belles,
Agneaux caressants,
Troupeaux bondissants,
Paissez sans frayeur les herbes nouvelles.
Car nos chiens fidèles,
La terreur des loups,
Veilleront sur vous.

Faunes et satyres,
N'allez dans les bois
Confondre vos rires,
Vos rires moqueurs à nos douces voix.
Le charmant cortége
Des nymphes des eaux
Garde nos troupeaux,
Et Pan nous protége,
Au sein des roseaux.

La Discorde et la Guerre,
Qui sèment sur la terre
L'horreur et le trépas,
Ne nous atteignent pas.
La musique et la danse
De leur vive cadence
Embellissent nos jours,
Et sous nos toits champêtres,
A l'ombre des vieux hêtres,
Voltigent les Amours.

Bergers et bergères,
Venez, unissons
Aux danses légères
Les molles chansons.
Venez, venez vite
Vers ces bords chéris:
Dans les prés fleuris

L'Amour nous invite.
Venez, unissons
Bergers et bergères,
Aux danses légères
Les molles chansons.
Ah! ah! ah! ah! etc.

LES ALPES.

Amis, que les Alpes sont belles,
Avec leurs neiges éternelles,
Leurs pics géants et leurs glaciers!
Leurs flancs sont de vastes mamelles
D'où se répandent par milliers
Les lacs, les fleuves nourriciers.
Que les Alpes sont belles,
Avec leurs neiges éternelles,
Leurs pics géants et leurs glaciers!

Sur les pentes fleuries
Paissent les bergeries,
Le gai chamois bondit
Sur les rocs de granit.
Alpes, terre sacrée,

O patrie adorée
De tes rudes enfants,
De notre âme inspirée
Écoutez les accents.

Vous produisez l'ardente race,
Belle de force et de santé,
Aux vertus mariant l'audace
Et l'amour de la liberté.
Il plane au-dessus des nuages,
L'habitant du sommet des monts;
A ses pieds grondent les orages,
Et son cœur s'élargit avec les horizons.

Amis, que les Alpes sont belles,
Avec leurs neiges éternelles,
Leurs pics géants et leurs glaciers!
Leurs flancs sont de vastes mamelles
D'où se répandent par milliers
Les lacs, les fleuves nourriciers.
Que les Alpes sont belles,
Avec leurs glaces éternelles,
Leurs pics géants et leurs glaciers!

LA MORT DES TEMPLIERS.

Dieu de clémence
Et de bonté,
Devant ta majesté
Brille notre innocence.
Qu'un injuste trépas nous transforme en héros.
Le feu nous environne,
La flamme tourbillonne...
O Dieu, pardonne
A nos bourreaux!

O vanités du monde,
Richesses, boue immonde,
Rêves ambitieux,
Vous n'êtes qu'un vain songe,
Un délire, un mensonge
Pour celui qui déjà voit s'entr'ouvrir les cieux.
Sortons victorieux
De l'épreuve des flammes.
Frères, frères, du ciel admirons les desseins :
Il veut, purifiant nos âmes,
Il veut faire de nous des martyrs et des saints.

Dieu de clémence
Et de bonté.
Devant ta majesté
Brille notre innocence.
Qu'un injuste trépas nous transforme en héros.
Le feu nous environne,
La flamme tourbillonne...
O Dieu, pardonne
A... nos... bourreaux!...

LE SOMMEIL.

O sommeil bienfaisant, sommeil réparateur,
Viens des douces chimères,
Des songes éphémères
Offrir à nos esprits le mirage enchanteur.

Quand l'âme se recueille après sa longue veille,
Quand le corps se refuse à ses rudes travaux,
Tu descends dans notre ombre, et d'un souffle, ô merveille!
Tu disposes nos sens à des labeurs nouveaux.
Apporte, chaque nuit, le calme auquel aspire
Le travailleur:
Fais, au sein du malheur,

Que le juste respire;
A l'avare, au méchant inspire
Un noble repentir, un sentiment meilleur.

Reviens d'un vol léger, d'une suave haleine
Bercer notre repos vermeil,
Jusqu'à l'heure incertaine
Du suprême sommeil.
Reviens d'un vol léger, d'une suave haleine...

O sommeil bienfaisant, sommeil réparateur,
Viens des douces chimères,
Des songes éphémères
Offrir à nos esprits le mirage enchanteur.

L'AMOUR.

Consacrons à l'Amour un hymne solennel;
L'Amour est tout-puissant, l'Amour est éternel.

C'est lui qui de la vie est le germe et l'essence,
Lui qui préside à la naissance
Des sphères qui peuplent les cieux.
Il découpe des fleurs la corolle embaumée,
Il inspire aux oiseaux leurs chants mélodieux.
Lorsque du feu divin notre âme est enflammée,

Des plus riches couleurs, des sons les plus joyeux
Nos yeux sont éblouis, notre oreille charmée.
Consacrons à l'amour un hymne solennel;
L'amour est tout-puissant, l'Amour est éternel.

Il dompte le plus fort, il séduit le plus sage.
Que sous la loi d'amour un jeune cœur s'engage,
Soudain, il se sent revêtu
Et de courage
Et de vertu.
Des hommes quand tu tiens la dépouille mortelle,
Néant, ne te réjouis pas :
L'Amour va disputer leur poussière au trépas,
La ranime, et lui donne une forme nouvelle.

Consacrons à l'Amour un hymne solennel;
L'Amour est tout-puissant, l'amour est éternel.

COLIN-MAILLARD.

Pendant les soirs d'hiver, lorsque règne, en décembre,
Pluie ou glace, neige ou brouillard,
Quel charmant passe-temps, bien clos dans une chambre,
De jouer à Colin-Maillard!

On voit, rangés sur une ligne,
Filles aux frais minois et garçons tout joyeux.

A celui que le sort désigne
On serre un bandeau sur les yeux;
Il part, il hésite, il tâtonne;
Il va sans savoir où,
Et la bande rieuse autour de lui bourdonne :
Casse-cou, casse-cou!

De surprendre quelqu'un de plus en plus avide,
Il cherche dans le vide:
Pour lui la chambre est noire comme un four.
Enfin, à sa poursuite en vain on se dérobe;
Il touche un vêtement, il saisit une robe :
Un autre va subir le mouchoir à son tour.
Le nouveau patient part, hésite, tâtonne.
Il va sans savoir où,
Et la bande rieuse autour de lui bourdonne :
Casse-cou, casse-cou!

L'amour, qui toujours veille
Et guette en maraudeur,
Parle à plus d'une oreille,
Agite plus d'un cœur.
Colin-Maillard, dans l'ombre,
Ne peut compter le nombre
Des soupirs, des serments
Et des chuchotements.
On se donne, au passage,
D'un baiser le doux gage,

On se presse la main...
Ah! plus d'un mariage
Se signera demain.

Pendant les soirs d'hiver, lorsque règne, en décembre,
Pluie ou glace, neige ou brouillard,
Quel charmant passe-temps, bien clos dans une chambre.
De jouer à Colin-Maillard!

PÉTRARQUE ET LAURE DANS L'ÉGLISE DE SAINTE-CLAIRE.

LE CHOEUR :

Voyez vos enfants à genoux,
O patronne; accueillez d'un céleste sourire
La foi qui nous inspire :
Sainte Claire, priez pour nous!

LAURE.

Contre les vanités du monde, ô sainte Claire,
Ouvre-nous dans ton temple un abri tutélaire:
Jette sur Avignon un regard de bonté.
O sainte patronne,
Sur ton front rayonne
La blanche couronne
D'immortalité :
Protége-nous, sainte patronne.

LE CHOEUR.

Voyez vos enfants à genoux ;
Sainte Claire, priez pour nous !

PÉTRARQUE.

Chante encore, oh ! chante,
Ange de douceur,
Dont la voix touchante
Fait battre mon cœur.
C'est moi qui t'implore,
Ange radieux :
Ne va pas encore
T'envoler aux cieux.

Sur moi la poésie,
Manne pure et choisie,
Répand son ambroisie ;
Mon cœur est un autel.
A l'ardeur qui m'enflamme,
Je le sens dans mon âme,
Par mes vers, chaste femme,
Ton nom est immortel !

Chante encore, oh ! chante,
Ange de douceur,
Dont la voix touchante
Fait battre mon cœur.

LAURE.

Contre les vanités du monde, ô sainte Claire,
Ouvre-nous dans ton temple un abri tutélaire.

TOUS.

Voyez vos enfants à genoux,
O patronne; accueillez d'un céleste sourire
La foi qui nous inspire :
Sainte Claire, priez pour nous !

MÈRE GIGOGNE ET PAPA GATEAU.

Pan, pan, pan, pan, pan, faisons grand tapage,
Tin, tin, tin, tin, tin, et buvons sans eau:
Dig, dig, dig, ding, dong, c'est le mariage
De mère Gigogne et papa Gâteau.

Vous papa Gâteau, vous mère Gigogne,
Ah! vous filerez les plus heureux jours;
Avec du champagne, avec du bourgogne
Baptisez gaîment vos vieilles amours.
Chez vous les enfants naîtront par centaine,
N'éprouvant jamais l'ennui ni l'effroi.
Mère, par pitié, soyez notre reine.
Bon papa Gâteau, soyez notre roi.
Pan, pan, pan, pan, pan, faisons grand tapage, etc.

Plutôt, faites-vous nos maîtres d'école :
Les filles par-ci, par-là les garçons !
N'entendant jamais de dure parole,
Nous suivrons toujours vos douces leçons.
Au lieu de tourments, au lieu de reproches,
Nous aurons de vous, maîtres généreux,
De tendres baisers, des fruits plein nos poches :
Ah ! vraiment, alors nous serons heureux !
Pan, pan, pan, pan, pan, faisons grand tapage, etc.

Qui donc oserait parler de votre âge ?
Quelque sot, peut-être, ou quelque envieux.
La bonté se lit sur votre visage :
Les cœurs bienfaisants ne sont jamais vieux.
Voyez quelle grâce et quelle prestance
Ont les mariés sous leurs beaux atours !
Ah ! pour le bonheur de la tendre enfance,
Couple précieux, tu vivras toujours.

Pan, pan, pan, pan, pan, faisons grand tapage,
Tin, tin, tin, tin, tin, et buvons sans eau :
Dig, dig, dig, ding, dong, c'est le mariage
De mère Gigogne et papa Gâteau.

LES MUSES.

(PRÉLUDE : Chant lointain des Muses.)

LE CHOEUR.

Écoutons, écoutons, écoutons....
C'est le chœur des Muses immortelles.
Unissons nos voix ; avec elles
Chantons !

LES MUSES.

Nous sommes les neuf Sœurs,
Filles de l'harmonie ;
La flamme du génie
Illumine nos fronts d'éternelles splendeurs.
Mortels, nous inspirons vos travaux et vos fêtes ;
A vos esprits voilés
Les mystères sont révélés ;
Vos bras sont raffermis, vos cœurs sont consolés :
Nous veillons au berceau des savants, des poëtes.

LE CHOEUR.

A nos esprits voilés
Les mystères sont révélés,
Nos bras sont raffermis, nos cœurs sont consolés.
Écoutons, écoutons, écoutons..., etc.

LES MUSES.

Les arts, souffle divin, charme de l'univers,
Se prêtent l'un à l'autre une main fraternelle,
Et l'idéal se plaît à secouer son aile
Sur les cultes rivaux, sur les mythes divers.
L'ange mystique et la vierge chrétienne
Accueillent la muse païenne,
Et l'Esprit-Saint souvent s'est réjoui
D'entendre Homère avec le Tasse,
Et la harpe du Sinaï
Avec la lyre du Parnasse.

LE CHOEUR.

Oui, l'Esprit-Saint s'est réjoui
D'entendre Homère avec le Tasse,
Et la harpe du Sinaï
Avec la lyre du Parnasse.

Écoutons, écoutons, écoutons...
C'est le chœur des Muses immortelles.
Unissons nos voix, avec elles
Chantons !

(Les Muses s'éloignent .....

CHACUN POUR TOUS, TOUS POUR CHACUN.

Aimons-nous, frères,
Aimons-nous!
L'un de l'autre, enfin, soyons solidaires.
Aimons-nous, frères, aimons-nous :
Tous pour chacun, chacun pour tous.

Avec l'homme, avec son semblable
Insensé qui prétend n'avoir aucun lien!
Le plus riche meurt insolvable,
Même en croyant ne devoir rien.
A-t-il récompensé tout l'amour de sa mère,
De tous les travailleurs les nobles dévoûments?
A-t-il assez payé les bienfaits de la terre,
Du soleil et des éléments?
Aimons-nous, frères, etc.

Comme une douce providence,
L'humanité doit à l'enfance
Sollicitude, prévoyance,
Ardent amour et tendres soins :
A chacun selon ses besoins,
Cultivons chaque plante,
Arrosons chaque fleur.

D'une main pleine de douceur
Et d'une âme fervente
Dressons le corps, l'esprit, le cœur.
Un jour, l'arbre et la créature,
Pour prix des services rendus,
Reconnaîtront notre culture
Par mille bienfaits sur tous répandus.

Aimons-nous, frères,
Aimons-nous !
L'un de l'autre, enfin, soyons solidaires.
Aimons-nous, frères, aimons-nous :
Tous pour chacun, chacun pour tous.

MAGES ET BERGERS.

Mariez vos voix à nos saints cantiques,
Harpes séraphiques,
Et pipeaux légers ;
Aux concerts des anges
Mêlons nos louanges,
Mages et bergers.

Des sombres nuits perçant le voile.
Montait à l'orient un astre radieux,
Et nous sommes venus, aux rayons de l'étoile
Qui nous guidait du haut des cieux.

MAGES.

Nous quittons nos royaumes.

LES BERGERS.

Nos troupeaux et nos champs.

TOUS.

Sur ton humble berceau, divin sauveur des hommes,
Jésus, daigne accueillir et nos vœux et nos chants.
Mariez vos voix à nos saints cantiques, etc.

Sur la paille, ô mystère,
O prodige, il est né,
L'enfant prédestiné
Qui doit renouveler la face de la terre.
Dans un sommeil trompeur le vieux monde endormi
S'éveille; d'un enfant quelle est donc la puissance?
Les bons avec transport accueillent sa naissance,
Et les méchants en ont frémi.

LES BERGERS.

Pour offrande à leur roi qu'apportent les rois mages?

LES MAGES.

Les tissus les plus fins, l'or, la myrrhe et l'encens.

Et vous, pauvres pasteurs, quels seront vos hommages?

LES BERGERS.

Le lait de nos brebis et nos cœurs innocents.

TOUS.

Mariez vos voix à nos saints cantiques,
Harpes séraphiques,
Et pipeaux légers;
Aux concerts des anges,
Mêlons nos louanges,
Mages et bergers.

LES ABEILLES.

Vers la plaine et les monts, bourdonnantes abeilles,
Voyagez, voyagez;
Sur le thym odorant, sur les roses vermeilles
Voltigez, voltigez.

Préparez ce nectar, manne délicieuse,
Qui calme les douleurs,
Et ces mille rayons de cire précieuse
D'où s'échappe la flamme aux riantes couleurs.

Vers la plaine et les monts, bourdonnantes abeilles,
Voyagez, voyagez;
Sur le thym odorant, sur les roses vermeilles.
Voltigez, voltigez.

De l'Hymète à la Provence,
De l'Italie à la France,
Recueillez votre trésor;
Vous aurez, pour remplir votre riche alvéole,
Le parfum de la corolle,
Du pollen la poudre d'or.

Vers la plaine et les monts, bourdonnantes abeilles.
Voyagez, voyagez;
Sur le thym odorant, sur les roses vermeilles
Voltigez, voltigez.

De l'ordre et du travail vous nous donnez l'exemple;
Un essaim est un peuple, une ruche est un temple
Digne de nos respects et de tout notre amour :
Vos adorables lois, les suivrons-nous un jour?...

Vers la plaine et les monts, bourdonnantes abeilles.
Voyagez, voyagez;
Sur le thym odorant, sur les roses vermeilles
Voltigez, voltigez.

LA RENTRÉE DES CLASSES.

Adieu des vacances
Les jours si riants,
Les plaisirs bruyants,
Les jeux et les danses.
Le devoir est là, qui nous crie à tous :
— Du cœur aux leçons, et dépêchez-vous !
Après le repos, le travail est doux. —

Le travail est doux, et souvent aride ;
Mais, pour un esprit de savoir avide,
C'est un stimulant qu'un rude labeur :
Sous l'épine il voit rayonner la fleur.
De mainte science orner sa mémoire,
Aux sources du beau raviver son cœur.
N'est-ce pas la gloire
Et le vrai bonheur ?
Adieu des vacances, etc.

L'enfant laborieux espère
Qu'un sort prospère
De ses vertus sera le prix ;
Mais le paresseux n'envisage
(Triste présage)
Que la misère et le mépris.

Fiers de nos succès, en travaux utiles
Nous reconnaîtrons, quand nous serons grands
De nos professeurs les soins si fertiles,
Et l'ardent amour de nos bons parents.

Adieu des vacances
Les jours si riants,
Les plaisirs bruyants,
Les jeux et les danses.

Le devoir est là, qui nous crie à tous :
— Du cœur aux leçons, et dépêchez-vous !
Après le repos, le travail est doux. —

L'OLIVIER.

Aux palmes héroïques.
Au sublime laurier
Nos âmes pacifiques
Préfèrent l'olivier.

A la déesse
De la sagesse,
Arbre vénéré,
Tu fus consacré.

La colombe
Quand tout succombe,

A ses amis, dans l'arche errant à l'abandon,
N'a-t-elle pas porté le rameau qui console,
Le précieux symbole
De paix et de pardon?
Aux palmes héroïques, etc.

Il donne un fruit amer dont la sauvage essence
S'échappe en flots si doux des mains de la science.

Que peut-on espérer
Du malheureux qu'une sage culture
Ne vient pas éclairer ?
Aux simples lois de la nature
Réduit,
Son esprit est voilé des erreurs de la nuit.
Épurons avec soin l'homme ainsi que le fruit.

Aux palmes héroïques,
Au sublime laurier
Nos âmes pacifiques
Préfèrent l'olivier.

POÉSIES DIVERSES

INFLUENCE DE L'INSTRUCTION MUSICALE SUR LES MŒURS

Afin que la musique électrise nos âmes,
Autant que l'alphabet étudions les gammes ;
Ce n'est pas seulement pour charmer nos loisirs,
Mais la moralité naîtra de nos plaisirs.

Des siècles écoulés évoquant la mémoire,
De cet art enchanteur écrirai-je l'histoire ?
Ce serait pour ma muse un effort insensé :
Je chante l'avenir et non pas le passé.

D'une éducation mélodieuse et sainte
Toujours dans les esprits se conserve l'empreinte ;
Comme un vase imbibé d'une exquise liqueur,
Des riants souvenirs se parfume le cœur.

Par un rhythme infini notre âme étant bercée,
Sent des mauvais instincts se fondre la pensée :
Dans nos relations règnent l'aménité,
L'élégance, la grâce et la sérénité.

Montaigne, tout enfant, entr'ouvrant la paupière,
Se réveillait au son des instruments ; son père
Voulait lui ménager, avec suavité,
Le passage du rêve à la réalité.

Ah ! que dorénavant vibrent à nos oreilles
Les nobles sentiments, les sublimes merveilles !
Pour ce but glorieux et régénérateur
S'uniront le poëte et le compositeur.

Combien de fois, autour de la nappe rougie,
On entendit hurler les refrains de l'orgie !
L'ouvrier, détonnant à ce diapason,
Perdait tout à la fois son cœur et sa raison.

Que fait-il aujourd'hui ? Sa tâche terminée,
Va-t-il au cabaret dépenser sa journée ?
Vers la leçon chorale, en quittant l'atelier,
Il marche, fredonnant un motif familier.

Hors des villes, voyez, cette ardeur se propage ;
Il ne sera bientôt bourgade ni village,
Ouvriers et bourgeois répondant à l'appel,
Qui ne mêlent leurs voix au chœur universel.

Vous les verrez, après ces passe-temps utiles,
Alertes, chaque jour rendre leurs champs fertiles,
Et, plus joyeux, penchés sur leurs rudes travaux,
Exercer leur mémoire à des concerts nouveaux.

La musique attendrit le cœur le plus barbare;
Même elle fait ouvrir la bourse de l'avare!
Les chanteurs savent-ils des maux à secourir,
Aussi prompts que l'éclair, on les voit accourir.

Au lieu des vieux drapeaux criblés dans les batailles,
Flottent des étendards couronnés de médailles;
Oubliant les partis et les dissensions,
Ils brûlent d'envahir toutes les nations.

A qui chante l'amour qu'importe une frontière?
A lui l'air, et l'espace, et la nature entière!
A d'autres les détours et les raisons d'État :
Pour lui tout homme est frère, au lieu d'être soldat.

Dans un chœur incessant chaque voix est unie;
Partout se fait entendre une sainte harmonie,
Et les hommes, goûtant les doux fruits de la paix,
O Musique, art divin, te doivent ces bienfaits.

ANGE ET DÉMON,

OU

GEORGE SAND AU CHATEAU DE NOHANT.

UN VOYAGEUR.

Vénérable hôtesse,
Quel est le château
Qui, de ce coteau,
Vers le ciel se dresse?

L'HOTESSE.

De notre comtesse
C'est le vieux manoir:
Autant qu'une reine
Elle est belle à voir.
Notre châtelaine.
Voulez-vous savoir
Un mystère étrange?
Le jour, c'est un ange
Radieux et bon;
La nuit, un démon
Évoquant, dans l'ombre
Le cortége sombre
D'esprits infernaux
Qui, dans les ténèbres,

De leurs cris funèbres
Frappent les échos.
Là, noirs maléfices,
Impurs sacrifices,
Sacriléges vœux ;
Leur voix de harpie
D'une lutte impie
Menace les cieux.
Mais lorsque l'aurore
Se réveille et dore
Les monts d'alentour.
Le démon s'envole,
L'ange qui console
Apparaît au jour.

Ensuite, l'hôtesse.
Ayant fait vingt fois
Des signes de croix,
De notre comtesse
Vante la douceur.
Quand la digne femme
S'exalte, s'enflamme
D'une sainte ardeur,
De l'ange adorée
Contant les vertus,
Sa langue dorée
Ne s'arrête plus.

LE MAGICIEN.

A ALEXANDRE DUMAS.

Il était une fois un grand magicien.
Par le corps, par l'esprit, par le cœur et par l'âme,
Nul type fabuleux ne fut égal au sien.
Un génie inspirait sa parole de flamme;
Sa plume était un sylphe écrivant, écrivant,
Son existence entière, un poëme vivant,
Et, du nord jusqu'au sud, du couchant à l'aurore,
Son œuvre répandue et son nom exalté.
Il était une fois!... Non, Dumas vit encore,
Et voilà son profil que je n'ai point flatté.

MA NOURRICE.

Dans le champ du passé, riche de maint trésor,
Je cueille un souvenir d'une douceur amère.
Quatre ans, une nourrice a remplacé ma mère,
Dont ma naissance avait causé la mort.

Après un nouveau mariage
Sous le toit paternel, où je fus rapporté,
Souvent la bonne femme a quitté son village
Pour voir le cher enfant qu'elle avait allaité.
C'étaient, à chaque fois, des élans de tendresse,
Et des profusions de baisers et de fruits.
Comme elle consolait mes précoces ennuis !
Comme je lui rendais caresse pour caresse !
Un jour — j'avais vingt ans — elle accourut vers moi :
« Mon enfant, j'ai besoin de toi ;
Tu vas me rendre un grand service.
Par un méchant, par un vaurien
Je suis appelée en justice :
Question de clôture et de mur mitoyen...
Or, j'ai compté sur toi pour prendre ma défense...
Quand on sait le latin... — Ah ! d'un autre avocat
Réclamez l'assistance !
Lui dis-je, tout confus ; ma mère, un tel débat
N'est pas de mon ressort ni de ma compétence...
En de meilleures mains placez vos intérêts. »
Sans croire à mes regrets,
A ma sollicitude,
La pauvre femme, à ces mots, disparut :
Plus tard, sans doute, elle mourut
En m'accusant d'ingratitude.

LES MONDES.

Des mondes pour classer le nombre,
Toute science erre dans l'ombre,
Toute lumière est sans clarté,
Et nul ne peut, plongeur sublime,
Jeter la sonde dans l'abîme
Du Temps et de l'Immensité.

De ces myriades de sphères
Qui connaîtra les atmosphères,
Les éléments et les destins?
Savants, prophètes, astronomes,
Nous direz-vous quels sont les hommes
Qui peuplent ces globes lointains?

Sans dévier de son orbite,
Chaque étoile roule et gravite
Dans un cercle mystérieux,
Et, soumise à ses destinées,
Depuis des millions d'années
La Terre tourne dans les cieux.

Chaque comète brille, passe
Et s'achemine dans l'espace
Au gré de ses attractions.

Un globe est-il un grain de sable,
Est-ce un atome périssable
Emporté par les tourbillons ?

Les périodes sont des phases
Et les Genèses sont des phrases
Écrites au livre éternel.
Toute existence qui s'achève
Retrouve une nouvelle sève
Dans le foyer universel.

Des mondes pour classer le nombre,
Toute science erre dans l'ombre,
Toute lumière est sans clarté,
Et nul ne peut, plongeur sublime,
Jeter la sonde dans l'abîme
Du Temps et de l'Immensité.

LES PAPILLONS.

De votre aile rapide égayant les bocages,
Laissez-nous admirer vos fuyantes couleurs.
Sylphes capricieux, ô papillons volages,
Allez puiser l'ivresse au calice des fleurs.

Coulez dans les plaisirs vos heures éphémères ;
Esprits aériens, passez insoucieux :

De nos rêves d'azur, de nos vaines chimères
Vous nous offrez l'image, êtres mystérieux.

Dans l'herbe, ô papillon, lorsque tu te reposes,
On dirait une fleur sur sa tige riant;
Si tu voles parmi les jasmins et les roses,
On croit voir un oiseau venu de l'Orient.

De la terre, aujourd'hui, tu n'es plus cet esclave
Qui rampait, pauvre insecte, objet de nos mépris;
Hier, la chrysalide a brisé son entrave,
Et ta splendeur éclate à nos regards surpris.

De rosée et de miel aujourd'hui tu t'abreuves;
Ta nuit s'est dissipée et tu vois le soleil.....
Puisse le travailleur, après son temps d'épreuves,
Puisse tout malheureux avoir un sort pareil!

A MADEMOISELLE G. DE C.

En confessant le nom de Jéhovah, son maître,
Et d'un roi criminel bravant la cruauté,
Dans la fosse aux lions Daniel fut jeté,
Et, vivant, ô miracle! on le vit reparaître.

Carter et Van Hamburg, deux Alcides nouveaux,
Mais moins heureux que le prophète,

A des tigres mielleux, *doux* comme des agneaux.
Naguère imprudemment confièrent leur tête.

Et vous, jeune beauté, chaste amante des arts,
Des monstres vous bravez les farouches regards :
A travers leurs barreaux votre main les caresse,
Et leur férocité cède à votre faiblesse.

Ainsi vers l'avenir, confiante, marchez !
Par la foi, la douceur, deux forces invincibles,
Ah! puissiez-vous dompter des monstres plus terribles,
Les préjugés, l'envie, à la gloire attachés!...

LA PROPRIÉTÉ.

A UN AMI.

Propriété, fille de l'égoïsme,
Ton nom blesse à la fois mon oreille et mon cœur :
L'amour de posséder va jusqu'au fanatisme,
Et séduit les humains par son charme vainqueur.
Ah! tu t'es laissé prendre à cette glu funeste,
Pauvre ami! Te voilà désormais, sans conteste,
Le riche possesseur, l'arbitre souverain
De quelques pouces de terrain.

Tu t'incrustes dans ta bicoque,
Dont un mur ombrageux défend de s'approcher,
Comme un colimaçon replié dans sa coque,
Comme une huître sur son rocher.

Moi, pauvre comme Diogène,
Je suis, en vérité, bien plus riche que toi,
Et, partout où je me promène,
Je peux dire : « Je suis chez moi. »
Je passe au gré du vent mes heures indolentes,
Et, selon mon désir, je vais voir tour à tour
Mes bêtes du Jardin des plantes,
Et *mes* rosiers du Luxembourg.
Eh bien, tourne dans ta cage,
Tourne comme un écureuil;
Mais l'ennui, triste présage!
Saura punir ton orgueil.

L'humanité sera plus heureuse et plus fière,
Lorsque, unis sous les lois de la fraternité,
Nous ferons de la terre entière
Une seule propriété.

LE PORTEFEUILLE.

A S...

Je te dois un récit, S... ma belle :
A ses engagements il faut être fidèle.

Sur un des fertiles sommets
Que le Rhône salue en sa course rapide,
S'élève une demeure où, de repos avide,
Le voyageur en vain n'alla frapper jamais.
Là, quand vers la mère patrie
Béranger m'appela, près d'une enfant chérie,
Près de ses bons parents affables, généreux,
Je passai quelques jours heureux.
Mais le malheur parut au milieu de la fête :
Dès l'aube, une horrible tempête
Nous assaillit : le vent, soufflant avec fureur
Pendant un jour entier, nous glaça de terreur.
A toute émotion mon oreille tendue
Entend tinter la cloche au portail suspendue.
Je sors ; un tourbillon formidable, subit
Sur ma tête, dans l'air, fait flotter mon habit
D'où s'échappe le portefeuille
Qui cache ma fortune. O douleur, ô regrets !

Des lettres, des papiers, mes plus chers intérêts,
Il ne garde pas une feuille.
Dans les vignes, sous les buissons
Je retrouvai quelques chansons
Éparses l'une l'autre à de longues distances.
Des papiers précieux, un seul me fut rendu
Par un berger; tout le reste est perdu.
J'éprouvai ce désastre aux dernières vacances.

Hélas! auparavant, un ouragan vainqueur
M'enleva des objets bien plus chers à mon cœur.
Si je pleure, au retour, de cruelles absences,
J'ai revu mes enfants, j'ai revu mes amis.
Je te retrouve aussi, faveur inespérée,
S... mon adorée!

Or, voilà le récit que je t'avais promis.

Paris, novembre 1856.

L'OPHRYS APIFERA.

OU

APIS IN CORDE COLUMBÆ.

Il existe une fleur curieuse, bizarre,
Un ophrys que longtemps vainement j'ai cherché;
Pourtant sur maints coteaux cette fleur n'est pas rare.

Or, un sens symbolique en l'ophrys est caché :
Suspendue à sa proie et toujours altérée,
Voyez-vous une abeille, un vampire attaché ?
Aux flancs d'une colombe exiguë, éthérée,
Sublime dévoûment, sacrifice admirable !
De son bec généreux le pigeon expirant
Laisse sur l'ennemie avide, insatiable
Tomber en perles d'or le pollen odorant.
Autour de la colombe, image qui console,
Trois pétales brillants forment une corolle.

Pour moi l'allégorie est pleine de clarté :
L'abeille, par l'oiseau fécondée et nourrie,
C'est le commerce ou l'industrie,
Le pigeon, c'est l'esprit, c'est l'amour exploité.
Mais un triple rayon l'éclaire, l'environne.
Car le noble martyr a reçu pour couronne
Le nymbe précurseur de l'immortalité.

L'AMOUR A LA FENÊTRE.

Autour d'Anna, la belle,
Amour, le jeune Amour,
Dardant mainte étincelle,
Battait, battait de l'aile
Et la nuit et le jour.

D'une flamme imprudente
Anna craint les attraits.
— Amour, dit l'innocente,
Jamais ne te présente
Aux regards indiscrets.

Enfant, veux-tu me plaire
Et faire mon bonheur?
Exauce ma prière;
Comme en un sanctuaire
Cache-toi dans mon cœur. —

Au cœur l'Amour pénètre:
Mais le malicieux
Toujours aime à paraître
A la double fenêtre,
Anna, de vos beaux yeux.

LE COUVERT D'ENFANT.

A MESDAMES N...

Hier, quand j'ai trouvé, tout près de mon assiette,
La petite cuiller, la petite fourchette
Qui des enfants sont le couvert,
A son rêve adoré mon esprit s'est ouvert.

De mes illusions, mesdames,
Excusez le fol abandon :
J'étais un charmant Cupidon,
Sur vos genoux, les yeux ardents, le cœur en flammes.
Bref, l'Amour, tout enfant, par les Grâces bercé,
Mon rêve s'est, hélas! promptement effacé.
La raison me rendant plus sage,
Je me dis : « Ce couvert est d'un semblable usage
Pour la vieillesse et le jeune âge.
Ces dames ont pensé, c'est clair comme le jour :
« On peut l'offrir, sans conséquence,
Au poëte sur le retour.
Car, à coup sûr, s'il est l'Amour,
C'est l'Amour qui tombe en enfance. »

TON CŒUR.

Le cœur que, l'autre jour, tu me donnas en gage,
Je ne l'ai pas perdu.
Ni prêté, ni vendu ;
J'en ai fait un meilleur usage.
Ami, j'ai pris ton cœur et l'ai mêlé si bien
Avec le mien,
Que je ne saurais plus dire quel est le tien.

LA SOURCE.

A LOUIS VINÇARD.

Quand l'hiver glace le ruisseau,
Si vous allez puiser de l'eau
A la source limpide et pure,
Elle est tiède, elle est chaude; et si, du firmament,
L'été darde ses feux qui brûlent la verdure,
Elle vous rafraîchit... D'un degré seulement
A-t-elle varié? Sa chaleur est la même.

La source nous offre l'emblème
Du Sage dont le nom parmi nous resplendit.
Si le progrès s'endort, si la foi s'engourdit,
Ardent, il lance au monde un appel formidable.
Que le volcan des révolutions
Gronde, sa douce voix calme les passions.
A-t-il changé ? Non pas ; il est inébranlable.

BÉNÉDICTION.

Parmi les souvenirs de mon adolescence,
Se dresse un bon curé, plus gourmand que savant.
De mon père il était oncle par alliance;
Le dimanche à sa table on me voyait souvent.
Il buvait dans un verre, à la surface peinte,
Qui, rempli jusqu'au bord, contenait une pinte.
Il le vidait d'un trait. A partir du menton,
Après chaque rasade, il lâchait un bouton
De sa longue soutane, et, la chose est certaine,
Le repas terminé,
Il en avait déboutonné
Une dizaine.
Dix fois, en savourant les vins delicieux
Dont sa cave était toujours pleine,
Vers le ciel il levait les yeux,
De ses deux mains tenait bien haut son verre.
Et, plongé dans l'extase et la félicité,
Il bénissait de Dieu l'ineffable bonté.
Moi, jeune néophyte et précoce trouvère,
Bien repu, j'approchais gaiment
D'un orgue sans clavier, monotone instrument.
A grand renfort de manivelle,
Je répétais la kirielle

De sept ou huit vieux airs qui ne changeaient jamais.
S'étant fait de ces sons une douce habitude,
Le saint homme écoutait avec béatitude.
Et lorsque je me retournais
Pour contempler sa face auguste,
Il dormait du sommeil du juste.

Peut-être ce parent m'a-t-il légué sa foi.
Mais (oh ! combien je le préfère !)
Mon esprit et mon cœur — du progrès c'est la loi —
De ma reconnaissance ont élargi la sphère.
A tout ce qui fut bon, à tout ce qui fut grand,
Certe, on ne me trouva jamais indifférent.
Tout élan généreux, tout ce qui brille ou chante
Électrise mes sens, m'éblouit et m'enchante ;
Et lorsque la nature, aux tableaux infinis,
De ses riches couleurs m'accorde une parcelle,
Lorsque de mon cerveau jaillit une étincelle,
Je dis avec transport : mon Dieu, je vous bénis !

LE PAPILLON.

Un jour, j'étais assis sur un banc au soleil :
Autour de moi volait, dans son riche appareil,
Une charmante créature,
Un papillon... saisi d'un poétique émoi,
Viendrait-il, pensais-je à part moi.
Viendrait-il, subissant une secrète loi,
Saluer le vieux barde, amant de la nature ?
Est-ce d'un cher absent l'esprit mystérieux ?
Plus mon âme poursuit sa chimère brillante,
Plus rapide va, vient l'insecte radieux,
Tant, qu'enfin il me bat d'une aile impatiente.
De cette obsession toujours plus étonné,
Je me lève, je marche... ; or, m'étant retourné,
Je vois mon papillon frémissant, acharné
Sur un grain détaché d'une grappe vermeille.
Il l'avait vu, ce grain, sous mes pieds arrêté,
Et d'une longue attente il s'était irrité.
Mon orgueil (cet orgueil qui souvent nous conseille)
S'évanouit alors devant la vérité.
Aux champs de l'idéal si mon âme égarée
Dans son vol glorieux n'a pu se soutenir,
De mon illusion si fraîche, si dorée
Je garderai, du moins, le riant souvenir.

UNE CONSULTATION,

FANTAISIE EN UN ACTE ET EN VERS.

PERSONNAGES :

LE MÉDECIN, cinquante ans ;
CAMILLE, sa fille, quinze ans ;
PAUL, dix-huit ans.

(La scène se passe dans une petite ville de province.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le cabinet du médecin : porte d'entrée au millieu, porte latérale à gauche.

PAUL, ensuite CAMILLE.

(*Paul entr'ouvre la porte et regarde de tous côtés.*)

Oserai-je franchir ce seuil !

CAMILLE, *arrivant par la porte latérale.*

Qui vient ?

PAUL.

C'est elle.

CAMILLE.

Que désire monsieur ?

PAUL.

Je viens, mademoiselle,
De monsieur le docteur réclamer des avis
Sévères ; ils seront fidèlement suivis.

CAMILLE.

Monsieur, quelques instants asseyez-vous ; mon père
De ses courses bientôt va rentrer, je l'espère.

PAUL.

Certes, je puis attendre ici patiemment....

(*Camille veut sortir.*)

Ah ! de grâce, veuillez m'écouter un moment.
Par le charme des vers obsédé sans relâche,
C'est un vaste idéal où mon esprit s'attache.
Rebelle à tout devoir, sourd à mes intérêts,
Les vers, les vers surtout, ont pour moi des attraits,
Et, bravant à la fois les conseils et le blâme,
Je me livre sans crainte à l'ardeur qui m'enflamme.

CAMILLE.

Qui donc vous a donné de précoces leçons ?

PAUL.

Mon Dieu, tout : des oiseaux les suaves chansons,
Les bois, l'azur des cieux, les voix de la nature....
Des mots, de leur cadence, à la simple lecture.
Ma mémoire s'empare et peut les retenir :

Chaque étude récente est comme un souvenir.
La mort revêt, sans doute, une forme nouvelle :
L'esprit qui tout à coup à l'enfant se révèle,
C'est l'écho du passé qui vibre jusqu'à nous.
De ma mère on m'a dit qu'une flamme secrète
A moi s'était transmise et m'avait fait poëte ;
Aussi, j'en suis tout fier, et je veux, voyez-vous,
Puisqu'elle m'a légué sa pensée en partage,
De ma mère toujours honorer l'héritage.

CAMILLE.

N'avez-vous pas déjà fait imprimer vos vers ?

PAUL.

Je fis mettre sous presse une chanson, naguère,
Et je fus, pour cela, chassé du séminaire.
Ah ! je m'attends encore à bien d'autres revers !
Mais, quel que soit le sort où la verve m'entraîne,
Il trouvera mon âme impassible et sereine.
J'avais, dernièrement, réuni sur vélin
L'ensemble précieux *de mes œuvres complètes*,
Quand mon père, effrayé du destin des poëtes,
A mes inventions a voulu mettre fin,
En brûlant de mes vers une moisson si belle.

CAMILLE.

Pour la postérité quelle perte cruelle !

PAUL.

Quoi ! vous riez ! Eh bien, croyez-moi, chaque jour,
De ma mère en secret le luth se fait entendre :
C'est un oiseau divin qui renaît de sa cendre,
Et dont la voix s'anime au souffle de l'amour.
Pour rendre de mes vers la source intarissable,
Le ciel offre à mes vœux un objet adorable,
Où puisera toujours mon inspiration.

CAMILLE.

Pouvez-vous me nommer, sans indiscrétion,
La beauté que vos chants doivent rendre immortelle ?

PAUL.

Oui, je la nommerai... c'est vous, mademoiselle...

CAMILLE.

Comment aimer quelqu'un que l'on ne connaît pas ?

PAUL.

Comment ! Toute la ville admire vos appas,
Et je...

CAMILLE.

Mon père et moi, pour la terre natale,
Nous avons depuis peu quitté la capitale...

PAUL.

Pour agiter le cœur d'un doux frémissement,
Il ne faut, croyez-moi, qu'un regard, un moment....
(*Lui offrant un billet.*)
Recevez dans ce pli (daignerez-vous le lire ?)
Le poétique aveu de l'amour qui m'inspire...
De n'avoir pas déplu dois-je garder l'espoir ?

CAMILLE.

Monsieur, voici mon père ; au revoir !

PAUL.

Au revoir !

SCÈNE II.

PAUL, LE MÉDECIN.

(*Le médecin va s'asseoir dans son fauteuil, fait signe à Paul d'avancer, lui tâte le pouls.*)

LE MÉDECIN.

Qu'avez-vous ?

PAUL, *embarrassé, baissant la tête.*

J'ai des vers...

LE MÉDECIN.

Quoi ! des vers à votre âge !

PAUL.

Les premiers que je fis, je n'avais que dix ans.

LE MÉDECIN.

Que dix ans !

PAUL.

Oui, monsieur, dix ans, pas davantage.

LE MÉDECIN (*à part, surpris.*)

D'ordinaire, on les a plus tôt et moins longtemps.

PAUL.

J'ai en ai fait ce matin...

LE MÉDECIN.

Combien ?

PAUL.

Une vingtaine.

LE MÉDECIN.

C'est beaucoup ! Dites-moi, vous viennent-ils sans peine ?

PAUL.

Non pas : Pendant la nuit, je veille haletant :
J'ai la tête embrasée et le cœur palpitant.

LE MÉDECIN.

(*A part, lui tenant toujours la main.*)

C'est bien vrai, car son pouls bat deux fois par seconde.

(*Haut.*)

Et sont-ils longs vos vers ? Il faut que l'on réponde
A tout...

PAUL.

J'en ai de huit, de dix, de douze pieds.

LE MÉDECIN.

Douze pieds ! (*A part.*) leur longueur est extraordinaire.

PAUL.

Pour vous les faire voir, si cela peut vous plaire.
J'ai ai sur moi deux cents...

(*Il tire un cahier de sa poche.*)

LE MÉDECIN.

Ils sont dans ces papiers ?

PAUL.

Oui. monsieur...

(*Il présente le cahier au médecin.*)

LE MÉDECIN.

Quel sujet d'étude remarquable !

(*Feuilletant le cahier.*)

Qu'est-ce que c'est ! Comment ! une chanson de table !

(*Prenant un ton emphatique et moqueur.*)

« Si vous buvez, la sombre maladie
» Va pour jamais abandonner vos toits.
» Sur votre front une couleur fleurie
» Brillera plus que la pourpre des rois... »

Une traduction de l'ode à Sextius !...

« Déjà les noirs frimas et les tristes hivers,
» Chassés par le printemps, abandonnent nos plaines :
» Déjà les doux zéphirs, de leurs tièdes haleines,
» Ouvrent à nos vaisseaux le passage des mers...
» Les troupeaux bondissants... » Une ode, une charade,
Des fables, des sonnets !... Quel est donc ce rébus ?

(*Il jette au loin le cahier.*)

PAUL.

Monsieur, ce sont mes vers...

(*Il va ramasser le cahier et le met dans sa poche.*)

LE MÉDECIN.

Voyez le beau malade !
Il vient d'un air piteux me confier sa main ;
Sur-le-champ je me livre au plus grave examen :
Je lui prête l'oreille en toute conscience...
Lui, sans égard pour l'âge et pour la Faculté,
D'un air de bonhomie et de simplicité
Par un long quiproquo déroute ma science !

PAUL.

Il en faut accuser mon inexpérience,
Et d'une double erreur le risible accident.
Voyant, tout récemment, venir dans notre ville
Un docteur que l'on vante, un médecin habile,
J'espérais pour ma muse un nouveau confident.

LE MÉDECIN.

Je ne puis écouter vos sottes rapsodies,
Et je dois tout mon temps à d'autres maladies.
Laissez-moi ! laissez-moi, monsieur ; ne pouvez-vous
Sur vos rimes aller consulter quelques fous ?
(*Paul s'éloigne tout déconcerté, en faisant de profonds saluts. Le médecin est furieux.*)

SCÈNE III.

LE MÉDECIN, CAMILLE.

CAMILLE.

Mon père, pour un mal horrible qui l'oppresse,
D'une dame, tantôt, on m'a laissé l'adresse.

LE MÉDECIN (*lisant*).

« Madame la comtesse. . » Ah ! oui, je la connais.

CAMILLE.

Qu'a-t-elle ?

LE MÉDECIN.

Ses vapeurs ne la quittent jamais.
Que j'ai donc un état ennuyeux, ridicule !
Tout à l'heure, un gaillard s'en vint me consulter
Sur des vers... de chansons, pour me faire pester.
Avant, c'est un rentier, taillé comme un Hercule,
Qui me fait près de lui chaque jour accourir,
Parce qu'à tout moment il croit se voir mourir.

CAMILLE.

Tiens !

LE MÉDECIN.

Je fis avaler à l'hypocondriaque
Un remède innocent, orné de mots latins,
Qu'il prit, pendant un mois, les soirs et les matins,
Et, par enchantement guéri, le maniaque
Largement reconnut ma recette et mes soins,
Car je l'avais sauvé... Pouvait-il faire moins ?

CAMILLE.

En quoi donc consistait la magique ordonnance ?

LE MÉDECIN.

En boulettes de pain... *Mica panis !* Ce nom
Produit, en pareil cas, une douce influence,
Et valut à plus d'un l'argent et le renom.

CAMILLE.

Mon père, on vous attend.

LE MÉDECIN.

Voilà que je babille.
Au revoir, mon enfant! Ah! comme elle est gentille!
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CAMILLE, *seule.*

Mon cher père, je vais, avant votre retour,
Relire les beaux vers du galant troubadour.
(*Lisant.*)
« Vous dont l'image enchanteresse
» Fait doucement rêver mon cœur,
» Apparaissez à ma jeunesse
» Comme l'ange de mon bonheur.
» Vous serez l'astre, à son aurore,
» Qui des cieux veillera sur moi...
» J'ai trouvé mon Elvire et mon Éléonore ;
» Je vous aime, je t'aime, et n'espère qu'en toi.
» J'irai vous cueillir la pervenche,
» L'églantine, les dahlias,
» Et la fleur qui sur l'eau se penche,
» En disant : ne m'oubliez pas !

» Qu'entre vos mains, pressé d'éclore,
» Chaque bouton parle pour moi...
» J'ai trouvé mon Elvire et mon Éléonore ;
» Je vous aime, je t'aime et n'espère qu'en toi. »

Il n'espère qu'en moi... Je t'avoue, ô poëte,
Qu'à t'adorer aussi je me sens toute prête :
Je n'aurais pas le cœur de te contrarier.
A quinze ans, n'est-on pas d'âge à se marier ?
Mes compagnes, ma foi, pourront jaser et rire,
Et mourir de dépit, je les laisserai dire,
Je les laisserai faire... ô le destin charmant !
Oh ! que le mariage est une belle chose !
On n'était qu'une enfant ; on se métamorphose
En femme, puis, plus tard, en petite maman.
On ne vous traite plus, comme à l'âge frivole,
De petite écolière et de petite folle ;
Un mari complaisant sait mettre son plaisir
A pouvoir contenter votre moindre désir ;
On a tout à souhait quand on entre en ménage ;
C'est le ciel ici-bas... Vive le mariage !...
Paul est pauvre, il est vrai... mais il s'enrichira :
Il est gauche, timide... on le dégourdira !
Moi, je vais devenir la femme d'un poëte !
Je sens déjà l'orgueil me monter à la tête...
Mais mon père... à propos, voudra-t-il consentir
A mon bonheur ?... *Entendant ouvrir.*) On vient...

SCÈNE V.

CAMILLE, PAUL.

CAMILLE.

Eh quoi ! c'est vous encore ?

PAUL.

J'ai, sans qu'il m'aperçût, vu le docteur sortir,
Et j'ai voulu revoir sa fille que j'adore...
Avez-vous lu mes vers ?

CAMILLE.

Oui, monsieur l'amoureux.

PAUL.

Comment les trouvez-vous ?

CAMILLE.

Un peu trop vaporeux.
Je ne comprends pas bien ce sublime langage.
Si vous rimez encor, tâchez, dorénavant,
D'être plus explicite et non pas si savant.
On veut connaître à quoi l'un et l'autre on s'engage...
De moi qu'attendez-vous ? Répondez sans détour...

PAUL.

Vous êtes mon seul rêve et mon premier amour.

CAMILLE.

D'un coupable dessein si votre âme bercée
Osait... Ah ! loin de moi cette affreuse pensée !
Ce serait trop cruel... Vous m'aimez, dites-vous,
Ardemement ?

PAUL.

Je le jure !

CAMILLE.

Eh bien, marions-nous !

PAUL, *embarrassé.*

Quoi ! si jeunes !

CAMILLE.

Songez au serment qui vous lie.

PAUL.

Je suis pauvre ; sans or en vain nous espérons
Le bonheur...

CAMILLE.

Au travail nous le demanderons.

PAUL.

Mais enfin, si, traitant nos projets de folie,
Votre père s'oppose à des nœuds si charmants ?

CAMILLE.

Alors... vous m'enlevez !... comme dans les romans.

(*Depuis un instant le médecin est entré sans être entendu, et s'est avancé vers les jeunes gens.*)

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, *éclatant.*

Morbleu ! l'on méditait une belle équipée !

(*A Paul.*)

Sortez, sans plus attendre, infâme suborneur,
Qui des honnêtes gens venez ravir l'honneur !...

(*A Camille.*)

Et toi, folle, au plus tôt retourne à ta poupée.

CAMILLE.

Mais, mon père...

LE MÉDECIN.

Tais-toi !

PAUL.

Mais, monsieur...

LE MÉDECIN.

Taisez-vous !
Sortez ! sortez ! vous dis-je, ou craignez mon courroux.
Pour s'éduire une enfant, en l'absence du père,
Au sein d'une maison vous vous introduisez !...

PAUL.

Ne me condamnez pas sans m'entendre ; j'espère...

LE MÉDECIN.

Silence !

CAMILLE.

C'est à tort que vous nous accusez.
Tous deux nous nous aimons ; à notre mariage,
Mon père, obtiendrons-nous votre consentement ?

LE MÉDECIN.

Monsieur a dix-huit ans, et vous quinze ; vraiment,
Il n'est jamais trop tôt pour se mettre en ménage.
Le galant a, sans doute, un état lucratif,
Un riche patrimoine, une dot assez ronde,
Car il sait que l'on doit, pour vivre dans le monde,
Pouvoir à l'idéal joindre le positif ?...

PAUL.

Je n'ai, j'en fais l'aveu, ni fortune ni place ;
Mais, grâce à mes talents, j'ose espérer qu'un jour
Le ciel se montrera propice à notre amour.

LE MÉDECIN.

Eh bien ! loin du pays, allez, beau Lovelace,
Conquérir par vos vers un renom glorieux.
Rendez de vos succès vos rivaux furieux...
Pourtant, que plus ou moins votre couronne brille,
Revenez au plus tôt... avec beaucoup d'argent.
(*A part.*)
Au solide toujours un père va songeant,
Surtout lorsqu'il s'agit du bonheur de sa fille.
(*A Camille.*)
Et toi, souviens-toi bien que si, dorénavant,
On osait se permettre une esclandre nouvelle,
Je saurais faire ouvrir les portes d'un couvent
Pour mettre à la raison ta tête sans cervelle.

PAUL, *au public.*

Mesdames et messieurs, en consultation
L'auteur de cette pièce auprès de vous m'envoie.
Il souffre, et vous tenez, c'est sa conviction,
Vous tenez en vos mains son malheur ou sa joie.
D'un sifflet (je frémis d'y penser seulement)
Si le bruit discordant arrive à son oreille,
Sa douleur, croyez-moi, n'aura pas de pareille.
Mais vous applaudirez... là... vigoureusement...
Bon !... Le voilà guéri miraculeusement.

VAN DYCK A SAVENTHEM,

CANTATE.

Personnages : MARIE.
VAN DYCK.
RUBENS.

La scène se passe à Saventhem, village à deux lieues de Bruxelles, sur la route de Louvain.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
LA FONTAINE.

MARIE.

Dans ce bocage parfumé
J'attends mon bien-aimé.
Que béni soit le jour où dans notre village
Brilla son céleste visage !
Lançant à nos deux cœurs deux flèches à la fois,
L'amour tout aussitôt nous soumit à ses lois,
Et Van Dyck, préférant le bonheur sous le chaume,
Oublia le chemin de Florence et de Rome.
Aussi, depuis ce jour,
De son âme s'exhale un cantique d'amour...

(*Air.*)

Il dit : « O ma charmante,
Ton image riante
Anime mes pinceaux ;
C'est toi seule, ô Marie,

Que la foule attendrie
Admire en mes tableaux.
La fortune et la gloire
Seront, tu peux m'en croire,
Le prix de ta beauté,
Et ton front qui rayonne
Portera la couronne
De l'immortalité. »

Il dit : « O ma charmante,
Ton image riante
Anime mes pinceaux ;
C'est toi seule, ô Marie,
Que la foule attendrie
Admire en mes tableaux. »

(*Récitatif.*)

Mais s'il allait partir ! ô mortelle souffrance !
Non : mon fidèle amour saura le retenir.
Sa voix, sa douce voix qui chante l'espérance,
Va me promettre encore un riant avenir...
Ah ! le voici...

MARIE, VAN DICK.

VAN DYCK.

Marie, ô ma sœur, ô mon ange,
Près de toi je savoure un bonheur sans mélange...
Chantons, ô bien-aimée, en ce jour calme et pur,
Et livrons-nous ensemble à nos rêves d'azur...

(*Duo.*)

Frais ombrage,
Gai ramage
Des oiseaux,
Clairs ruisseaux ;
Brise aimée,
Embaumée,
Et soupirs
Des zéphirs ;
Voix, haleines,
Toutes pleines
De douceur ;
C'est le gage,
Le présage
Du bonheur.

Et toi voûte azurée
O céleste empyrée.
Témoin de mes serments,
Rends le Seigneur propice ;
Qu'il protége et bénisse
Deux fidèles amants.
Frais ombrage, etc..

(*Les mêmes*) RUBENS.

RUBENS.

Van Dyck !

VAN DICK.

Eh quoi ! c'est vous, ô Rubens, ô mon maître !

RUBENS.

Tu ne t'attendais pas à me voir apparaître,
Mon beau mystérieux !... Tu me diras, peut-être,
Quel attrait si puissant t'arrête en ce séjour ?
As-tu pour ce village oublié l'Italie,
Et vas-tu renier, dans ta jeune folie,
Le culte des beaux-arts sur l'autel de l'Amour?...
Quelle est cette beauté? Réponds-moi sans détour....

VAN DYCK.

C'est ma bonne Marie, un trésor de tendresse,
Un ange de douceur;
Je l'adore, elle est ma maîtresse,
Je la respecte, elle est ma sœur.

(*Air.*)

Oui, je l'aime
D'amour extrême,
Et toujours je l'aimerai,
Car cent fois je l'ai juré.
Ma parole n'est pas une promesse vaine,
Et le serment qui nous enchaîne,
Je le tiendrai.

ENSEMBLE.

VAN DICK, MARIE, RUBENS.

(*Trio.*)

VAN DICK.

Je l'aime, etc.

MARIE.

Il m'aime
D'amour extrême,
Et toujours il m'aimera,
Car cent fois il le jura.
Sa parole n'est pas une promesse vaine,
Et le serment qui nous enchaîne,
Il le tiendra.

RUBENS.

Il l'aime
Folie extrême,
Et toujours il l'aimera,
Car cent fois il le jura.
Ils se flattent tous deux d'une espérance vaine.
Et le serment qui les enchaîne
Se brisera.

(*Air.*)

RUBENS.

Veux-tu dissiper ta jeunesse
Dans la mollesse
Et le repos ?
Abandonne au plus tôt une folle maîtresse,
Et cours à de nobles travaux.

Va saisir la pensée empreinte sur la toile
Des maîtres glorieux,
Afin que le génie allume son étoile
Sur ton front radieux.

De nos jeunes beautés la foule t'environne
Pour fêter ton retour ;
Lorsque un jour, ô mon fils, la gloire le couronne,
Bien heureux est l'amour.

Veux-tu dissiper ta jeunesse
Dans la mollesse
Et le repos ?
Abandonne au plus tôt une folle maîtresse,
Et cours à de nobles travaux.

VAN DYCK.

O mon père, ô mon maître,
Je ne veux pas quitter cet asile champêtre,
Et mon faible talent, que vous avez vu naître,
Par le travail s'agrandira,
Et puis l'amour m'inspirera.

ENSEMBLE.

VAN DYCK.

Oui, mon talent s'agrandira,
Car son amour m'inspirera.

MARIE.

Oui, son talent s'agrandira,
Car mon amour l'inspirera.

RUBENS.

L'amour est éphémère ;
C'est un flot passager,
Un feu follet léger,
Une vaine chimère.

VAN DYCK, MARIE.

Que vous êtes cruel !

RUBENS.

Écoute le devoir.

ENSEMBLE.

VAN DYCK.

Quoi ! ne plus la revoir !
Voyez son désespoir !

MARIE.

Quoi ! ne plus le revoir !
Voyez mon désespoir !

RUBENS.

Tu ne dois plus la voir ;
Obéis au devoir.

RUBENS.

Partons !

VAN DYCK, MARIE.

Par pitié, grâce, grâce !
Hélas ! que le devoir a de terribles lois !

VAN DYCK.

Une dernière fois,
Du moins, que je l'embrasse.

RUBENS.

Partons !

VAN DYCK, MARIE.

Par pitié, grâce, grâce !
Hélas ! que le devoir a de terribles lois !

RUBENS.

Enfants, oui, le devoir a de terribles lois.

Une dernière fois
Je permets qu'on s'embrasse.

VAN DYCK, MARIE.

Par pitié, grâce ! grâce !
Hélas ! que le devoir a de terribles lois !

RUBENS.

Partons !

VAN DYCK ET MARIE.

Par pitié, grâce ! grâce !

(*Finale.*)

ENSEMBLE.

VAN DYCK.

Jour affreux ! ô douleur !
Pour moi plus de bonheur !
Ton image chérie,
O ma tendre Marie,
Vivra dans mon cœur,
Oui, toujours vivra dans mon cœur.

MARIE.

Jour affreux ! ô douleur !
Pour moi plus de bonheur !

Ton image chérie,
C'est le vœu de Marie,
Vivra dans mon cœur,
Oui, toujours vivra dans mon cœur.

RUBENS.

Pour eux quelle douleur !
Je l'entraîne, ô bonheur !
Votre image chérie,
O charmante Marie,
Vivra dans son cœur,
Oui, toujours vivra dans son cœur.

FIN.

TABLE

FABLES.

Pages.

Le Microscope et la Goutte d'eau..... 5
L'Oiseleur et l'Alouette. 7
La jeune Fille et le ver à soie..... 8
Le Lingot..... 10
Le Filtre... 10
Les deux Colombes..... 11
Gâteau pour les Rossignols 11
L'Échafaudage..... 12
Le Canard et les boyaux 13
Le Précepteur et les Enfants..... 13
Le Marchand de miel... 14
L'Acteur vieilli..... .. 15
Le Laboureur et la ronce. 16
Le Charbon 16
L'Habit et la Veste..... 17
Les deux Lampes..... 17
Le Bât neuf..... 18
Le Bœuf et la Fourmi.. 18
La Mère et l'Enfant..... 20
L'Aiguille et la Roue ... 20
A chacun selon ses œuvres 21
Le Raisin dérobé..... 21
Le Porc..... 22
Soins superflus..... 23
L'Intrigant et l'Artiste.. 23

CHANSONS.

L'École buissonnière.... 24
Grain-de-Beauté..... 25
Tant que mon cœur battra 27
Qui m'aime me suive... 28
Au Gueux la besace.... 30
La Leçon de l'aiguille.. 31
Encor..... 34
Aimez-moi comm' vos bêtes..... 36
Le Bonnet de coton..... 37

TABLE.

Pages.

Madame Pierre..... 40
Après vous, s'il en reste. 42
Les deux Chercheurs d'or. 44
Le Rouge-gorge..... 45
Satan, va-t'en!..... 47
Saint-Jérôme..... 49
Le meilleur des mondes.. 51
Même quand l'Oiseau marche, etc..... 53
Souvent Femme varie.. 55
Pas plus sage qu'un Enfant..... 57
L'enjeu ne vaut pas la chandelle..... 60
La Sorcière..... 61
Le village de Beauséjour 62

CHŒURS.

Les Batteurs de blé.... 64
Aquilons et Zéphirs..... 65
Les Émigrants..... 67
Les Maçons..... 68
Les Adorateurs du Soleil. 70
Les Soldats du travail.. 71
Gloire à la femme..... 72
L'hospitalité..... 73
Cocagne et Jouvence.... 74
Les Imprimeurs..... 75
Les Apôtres..... 77
Les Instituteurs..... 78
La Harpe éolienne..... 80
Les Fleurs..... 81
Les Athéniens à Delphes. 82
Les Bergers d'Arcadie... 84
Les Alpes..... 86

Pages.

La mort des Templiers.. 88
Le Sommeil..... 89
L'Amour..... 90
Colin-Maillard..... 91
Pétrarque et Laure..... 93
Mère Gigogne et papa Gâteau..... 95
Les Muses..... 97
Chacun pour tous, tous pour chacun..... 99
Mages et Bergers..... 100
Les Abeilles..... 102
La rentrée des classes.. 104
L'Olivier..... 105

POÉSIES DIVERSES.

Influence de l'instruction musicale sur les mœurs 107
Ange et Démon..... 110
Le Magicien..... 112
Ma Nourrice..... 112
Les Mondes..... 114
Les Papillons..... 115
A Mademoiselle G. de C.. 116
La Propriété..... 117
Le Portefeuille..... 119
L'Ophrys apifera..... 120
L'Amour à la fenêtre,.. 121
Le Couvert d'enfant.... 122
Ton cœur..... 123
La Source..... 124
Bénédiction..... 125
Le Papillon..... 127
La Consultation..... 128
Van Dyck à Saventhem. 145